

P R E M I E R
E T
S E C O N D V O Y A G E S
D E
M I L O R D D E ***
A P A R I S,

Contenant LA QUINZAINE ANGLAISE;
& le retour de Milord dans cette
Capitale après sa majorité.

P A R L E C H. R ***.

T O M E T R O I S I E M E.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXVI.



M

A

C

C

Ré

A

obl

un

de

enc

inf

co



SECOND VOYAGE

D E

MILORD DE ***.

POUR SERVIR DE SUITE

A LA QUINZAINE ANGLAISE,



CHAPITRE PREMIER.

Réflexions sur les malheurs du Pauvre.

Académie des Quarante.

AP R È S que le Pauvre eut fini, nous observâmes pendant quelques minutes un profond silence. Cruels amusemens de l'inexorable despotisme ! m'écriai-je encore tout en larmes : ainsi sous ses influences détestables, le vice & la corruption se jouent avec impunité de

Tome III.

A 2

la bonne foi, du repos & de l'existence des humains ! Oh ! combien sont à plaindre ceux qui végètent avec crainte & inquiétude, dans les lieux où ce monstre étend sa main de fer sur les têtes ! Combien plus malheureux encore est le Prince, dans les mains de qui il peut devenir, à son insçu, l'instrument de l'oppression & la cause des crimes qui sont loin de son cœur ! — Comment ! Milord, reprit Bouillac ; réprimez, s'il vous plaît, ces bouillons austères & impétueux d'une audacieuse morale. On diroit dans le monde, que je vous ai gâté l'esprit ; & l'on pourroit fort bien me faire des affaires. Les petits, qui ont cru que je m'étois permis des licences morales, guettent sans cesse l'occasion d'en faire tirer vengeance par les Grands. Par gard pour moi, revenez à nos aimables & longanimes principes, *tout est bien*. C'est ici l'axiome des Philosophes ; c'est encore la maxime sociale courante. Plaignons M, de *** ; mêlons nos gémissemens étouffés à ses justes douleurs ; mais

interdisons-nous les réflexions. — Monsieur a raison , répliqua le Pauvre ; les réflexions ne raccommoderoient rien à mes affaires ; il y a trop peu d'individus qui se donnent la peine de le faire : *patience & silence* , voilà les boucliers qu'il faut opposer aux persécutions qui viennent d'en haut , soit qu'elles en arrivent directement , ou par les causes secondes. Pour avoir bu long-temps & à longs traits dans la coupe du désespoir , je crois pouvoir assurer sur ma propre expérience , qu'il faut plus de force & de courage pour subir les ignominies & les douleurs de l'esclavage , que de fierté & d'énergie pour maintenir sa liberté. — Monsieur vous parle comme Epictète , reprit Bouillac : celui qui porte ses chaînes & soutient ses calamités , surpasse autant en vertu le fugitif impatient qui va faire retentir une terre étrangère de ses plaintes orgueilleuses & indiscrettes , que l'homme qui résiste aux traverses de la vie , est au-dessus de celui qui s'en affranchit par un coup de pistolet. Noble & in-

trépide Vicillard, vous avez un avantage sur les tyrans qui vous oppriment : vous portez votre consolation au dedans de vous-même ; & dans leur coupable sein, ils ont un bourreau qui les afflige & les déchire. — Les approches de la nuit nous séparèrent. Le Pauvre est souvent depuis venu chercher de la consolation auprès de moi ; j'en ai senti une véritable moi-même d'avoir cette occasion de réparer mes anciens excès : c'est un des premiers & des plus touchans bienfaits dont le Ciel ait payé mon repentir.

Au bout de quelques jours qui furent assez désœuvrés, mon ami me donna avis qu'un homme de Lettres devoit voir le Temple de l'Immortalité s'ouvrir enfin pour lui, & qu'il me meneroit le lendemain au Louvre, où ce nouvel Elu devoit siéger pour la première fois dans le fauteuil académique. Je me promis bien de ne pas manquer cette occasion de voir couronner un favori des Muses.

Le jour suivant, nous nous rendîmes

de bonne heure au lieu de l'installation. Dès que nous fûmes placés, Bouillac me parla ainsi : L'immortalité & la vérité ne se sont pas aussi bien maintenues ici, Milord, que dans le Temple des Sciences, qui est dans l'aîle qui fait face : il s'en faut bien que toutes les cérémonies, telles que celle qui nous y amene, soient les triomphes invariables & répétés du véritable talent. La Secte Philosophique y domine d'une manière si despotique, qu'il est bien difficile d'y pénétrer sans son attache. D'ailleurs cet établissement doit son origine à un mortel, dans qui se trouvoit l'assemblage incroyable & contradictoire des deux les plus sublimes, & de la puérile vanité, qui est le défaut inné des êtres médiocres. Cet homme étoit une médaille à deux faces : c'étoit toute grandeur, toute élévation d'un côté, & toute petitesse & misere de l'autre. Ainsi, l'avare Nature se dédommage toujours de ses prodigalités envers notre pauvre espece. Le Cardinal de Richelieu étoit un Politique profond & hardi,

un homme d'Etat prodigieux ; mais il fut en même-temps le Poète le plus étroitement vain de son siècle. Il dut imprimer ce lamentable caractère , & communiquer les défauts qui en résultent , à une fondation qui étoit plutôt en lui l'ouvrage du Poète , que celui de l'Administration. Aussi , dès le principe de cette association Littéraire , il y admit la même bigarrure que la vanité & l'esprit de flatterie y propagent encore tant qu'ils peuvent. Scuderi y figura à côté de Corneille , sous les yeux du Fondateur , comme la Harpe auprès de Voltaire , sous les auspices de tous les illustres qualifiés , qui y donnent l'impulsion au scrutin. Quiconque flattoit la chatouilleuse métromanie de l'Eminence , étoit aussi digne , à son sens , que la main sublime qui attacha à jamais au sommet du Parnasse Français la palme immortelle du Cid. Les Beaux-esprits ritrés des temps qui ont suivi , ont jugé les talens d'après les mêmes principes. Prenez le catalogue des vivans & des morts , vous trouverez dans toute la

série uniforme des époques de ce Corps, le même contraste ridicule ; cependant l'étoffe n'a jamais manqué pour choisir mieux.

J'apperçois d'ici un Bel-esprit de ma connoissance, qui, depuis vingt ans, gratte humblement à la porte de ce Sanctuaire ; pour votre bien & à l'acquit de ma conscience, je vais vous remettre entre ses mains. Ce personnage, sans être jamais sorti de Paris, a fait plus de chemin que Tavernier & Chardin ensemble ; le tout pour arriver au fauteuil, dernière lequel il est debout, & où il périra de désespoir de ne pouvoir jamais s'asseoir, dût-il doubler ses caravanes. — Comment donc ? — Comment ! quarante Elus composent cet Aréopage : on n'entre point ici sans leur suffrage ; ces suffrages-là, semblables à ceux de nos Juges modernes, ne s'attrapent qu'en sollicitant & en courant ; une brochure, quelques couplets ; avec cela des prôneurs, sur-tout des prôneuses ; mêlez-y deux ou trois mille viâtes, dix fois

autant de révérences ; c'est la recette ; Milord : avec elle , vous l'emporteriez sur Homere lui-même , dût-il revenir au monde , & savoir le Français aussi techniquement que feu l'Abbé d'Olivet. — Mais avant que la séance commence, abordons cet infatigable & vieux Candidat.

A ces mots , Bouillac s'avança vers un personnage paré avec précision , & plus pincé qu'un Abbé. Monsieur , lui dit-il , vous savez que je suis un barbare ; j'espère que vous voudrez bien aider Milord à profiter complètement de la scène savante qui va s'ouvrir devant lui. Personne n'est plus en état que vous de lui faire goûter les merveilles qui rempliront la séance. — M. de Bouillac , repartit en souriant le Virtuose, vous êtes un apostat , & c'est dommage — J'en conviens , & qui pis est , je serai difficile à amener à résipiscence. — C'est ce qui me désole , répliqua le Bel-esprit avec une pitié discrète & magistrale ; votre plume , jeune homme , est énergique & féconde .

varié
mes
inco
l'inc
faut
& c
passé
On
je m
cer
Mo
j'im
suiv
mer
l'A
nou
se
bo
de
de
un
du
to
fr
pe
pl

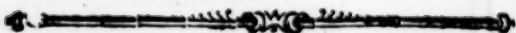
variée & vraie ; mais en dépit de tous mes avis , elle veut continuer d'être incorrecte & rude. — C'est que , dit l'incorrigible Bouillac , je crois qu'il faut écrire des pensées & des choses , & que c'est un abus puéril que de passer son temps à penser des mots. — On ne vous le passera pas. — Tant pis , je m'en consolerais. — On va commencer , ce me semble , interrompis-je , Monsieur ; j'invoque vos lumieres , & j'implore vos bontés ; aidez-moi à bien suivre & à ne rien perdre. Ce compliment fit bondir de joie le cœur de l'Aspirant *au fauteuil* , & tous trois nous prêtâmes silence à ce qui alloit se passer. Le Récipiendaire fit gémir le bon sens , pour mettre au jour les tours de force , ou plutôt les tours de subtilité de la Langue. La pensée se noyoit dans un déluge de périphrases ; & la fadeur du panégyrique étendant sa glace sur tout son discours , il ne sortoit que des frimats de sa bouche. Le Secrétaire perpétuel y répondit ; il fut encore plus symétrisé , plus compassé , plus

somnifere que le nouvel Adepte ; enfin ; je conclus de tout ce que j'entendis , qu'une Académie doit être , & qu'elle est en effet , le tombeau de l'éloquence quand ses statuts n'ont pour but que les mots.

Nous fûmes abordés par un ami de Bouillac , qui vint avec beaucoup d'empressement le prendre à l'écart pour l'inviter à dîner le lendemain. Cette invitation fut faite d'un air significatif. Bouillac ne s'y rendit pas d'abord. L'Amphytrion très-empressé lui lâcha quelques phrases que je ne compris pas bien , mais qui lui firent répondre qu'il iroit , si on vouloit lui permettre d'amener un ami qu'il attendoit le même jour : on l'en supplia. Je vous annonce une excellente aubaine , Milord , me dit-il en venant à moi ; vous dînez avec un détachement de notre Parnasse. Je vous ai engagé ; j'espère que vous ne me dédirez point. — Comment donc ? — Oui , c'est le parti des mécontents qui m'invite ; il a probablement envie de m'enrôler ; cela pourra
vous

vous amuser. Ce grand homme sec que vous venez de voir, est le pendant de celui qui vous a entretenu il y a deux heures ; c'est un Voyageur infatigable, qui, pour but de ses innombrables pèlerinages, a toujours eu en vue un de ces fauteuils. Toutes les fois qu'il manque son coup, il se dédommage en donnant à dîner le lendemain à quelques compagnons d'infortune, qui déblatent en chœur contre celui que les Quarante ont favorisé. — Un dîner avec des Auteurs ! — Milord, & des Auteurs piqués ! songez bien que cela doit valoir presque celui des Rois au carnaval de Venise. Je compte sur vous au moins. Je remerciai Bouillac d'avoir pensé à me procurer un plaisir dont je sentoie tout le prix.





CHAPITRE II.

Dîner avec des Auteurs.

Le jour du banquet littéraire arriva. Que d'esprit nous allons entendre ! me dit Bouillac en entrant chez moi, un peu avant l'heure d'aller chez M. D*** qui donnoit la fête. Allons, Milord, attendez-vous aujourd'hui à un régal bien différent de la Comédie Bourgeoise. Ceux avec qui vous allez vous trouver, sont ce qu'ils sont *ex professo* ; mais n'oubliez point de vous munir d'éloges : en fussiez-vous plus rempli qu'un *Discours de réception*, vous n'en aurez jamais trop pour rassasier la vanité gloutonne d'une demi-douzaine d'Adeptes que vous allez voir. — M. Bouillac, vous me paraissez-là monté sur un ton qui vous fera des affaires — Oh ! non : je m'interdis la satire ; pour votre amusement, Milord, je me permettrai seulement un peu de contradiction ; ces

Messieurs en vivent : c'est le sel de tout repas qu'on fait avec eux. Nous nous mîmes en chemin.

Le cercle des convives poétiques étoit déjà formé ; & dès l'antichambre , nous entendîmes sonner des hémistiches. Nous entrâmes ; je fus présenté à tous les Membres de cette Société les uns après les autres , par le Maître du logis , qui m'indiquoit soigneusement & avec emphase le titre de l'Ouvrage immortel qui , sans doute , disoit-il , m'avoit rendu familier le nom de *** , & il le nommoit *l'illustre*. Celui-ci faisoit une révérence modeste , & se rengorgeoit soudain. La ronde faite , je m'assis vis-à-vis de Bouillac , sur qui je jetois quelquefois ma vue , pour lui rappeler nos conventions.

A travers les complimens qui volèrent quelque temps d'un bec à l'autre , je démêlai bientôt l'air ironique d'une orgueilleuse pitié réciproque entre quelques-uns , & celui de la haine & de l'envie entre quelques autres. Je m'aperçus que mon compagnon leur inf-

piroit presque à tous un sentiment de crainte, qui valoit beaucoup mieux que tous ceux qu'ils se dissimulerent assez mal-adroitement. A cet aspect, je cessai de lui savoir mauvais gré de ce qu'il m'avoit dit avec sa chaleur ordinaire, chemin faisant depuis chez moi jusques chez le Bel-esprit Amphytrion du jour.

Avec les bonnes gens qui ne nourrissent aucune prétention transcendante, m'avoit-il dit, je me pique d'être simple & bienveillant comme eux; mais avec Messieurs les Beaux-esprits par état, non, Milord, non. Poètes, Auteurs, tout cela forme une engeance maudite où chacun est avare de son estime, & se la réserve toute entière, souvent pour se dédommager de celle d'autrui. Tous les sentimens de bienveillance dont il est capable, réfléchissent ordinairement sur ses propres rapsodies: ce seroit une folie que de courir après la moindre part à son affection. Il faut prendre une autre méthode avec cette espèce; il faut qu'elle nous craigne,

Si nous voulons en tirer parti. Je suis assez heureusement parvenu à inspirer à la populace littéraire une terreur qui m'assure à jamais de n'avoir point de tracasseries à en redouter. Pour les maintenir dans cette disposition, j'avois cessé depuis long-temps de fréquenter tous ceux de ce métier ; je m'en rapproche aujourd'hui , Milord , pour vous faire voir ce que c'est. Leurs essais ont tellement pullulé dans cette capitale , qu'un vingtième de sa population n'existe que pour faire des livres , ou pour en vendre. Vous êtes observateur ; il faut connoître cet abus , qui nuit bien plus aux Sciences & aux Lettres qu'il ne les sert. Un grimaud élevé dans la poudre scolastique , engoué d'avoir eu des prix à l'Université , se croit d'abord un génie ; il décide que sa vocation est d'instruire & d'étonner la Terre : mon imbécile songe très-peu qu'il faut , pour faire des livres qui soient bons , avoir étudié long-temps les hommes : en conséquence , dès sa sortie du collège , il se fait Auteur ; voilà qui est fini : alors

il agence des phrases de niveau ; il ajuste des paroles ; & à force d'écrire , sans jamais prendre la peine de penser , il enfante des volumes vides de sens & de raison. Cinq ou six autres barbouilleurs, jadis ses condisciples , aujourd'hui ses juges , l'annoncent , le prônent ; le livre se vend , mon homme retire de quoi payer son Tailleur , & déjà il s'imagine que sa renommée a volé par delà les colonnes d'Alcide ; il n'a plus d'autre état , d'autre profession ; il se croit un Personnage. La Société ne sauroit offrir assez d'hommages à sa vanité , ni la Patrie assez de couronnes & de récompenses à ses talens.

Telle est l'idée que Bouillac s'étoit empressé de me donner des convives que j'allois rencontrer : tout ce que je vis , tout ce que j'entendis , ne la justifioit pas mal. Douze personnes composoient toute l'assemblée ; il s'y trouva trois femmes. J'appris bientôt que l'une enrichissoit tous les mois le *Mercur* d'un couplet , & que l'autre donnoit régulièrement son *Roman* tous les ans.

Cette dernière me promit même mes étrennes pour celle où nous étions près d'entrer. On peut juger avec quelle reconnoissance je reçus cette promesse, & du cas que j'en fis.

Un petit homme qui se donnoit beaucoup de tracas, me parut être l'Apollon de ces deux Muses : c'étoit une vraie caricature, ou plutôt le contraste absolu de celui du Belvedere. Un individu de quatre pieds huit pouces, servant de soubassement à un assez gros chef, au milieu d'un visage qui paroîtroit démesurément large, s'il n'étoit encore plus long; un nez qui descend jusques sur l'ouverture d'une grande bouche, & au centre duquel une éminence se projette jusqu'à la perpendiculaire, qu'on peut supposer descendre du milieu d'un énorme toupet bouffi, jusqu'à la saillie d'un menton très-pointu : tel étoit ce poétique Adonis. Il sentoit l'ambre à pleine gorge; son parler étoit doux, précieux, & étudié; son allure étoit à la fois ridiculement sémillante & importante avec froideur. Quelquefois on

auroit dit , à la prestesse & à l'enchaînement de ses pirouettes , aux intervalles égaux de ses balancemens de corps , qu'il dansoit au son de ses nombreuses breloques ; dans d'autres instans où leur cliquetis cessoit tout d'un coup quand cette machine revenoit à son repos , on auroit cru qu'elle se pétrifioit. Ordinairement c'étoit pour faire à loisir quelque im-promptu qu'il cherchoit à placer dans l'entretien , & qui y arrivoit toujours à quelque cran plus bas qu'à celui où sa vraie place étoit marquée. Bouillac me dit que c'étoit l'Oracle des Beaux-esprits féminins.

Je pris garde encore à un personnage qui détournoit quelquefois leur attention de son objet principal. Celui-ci portoit le costume de la robe ; il babilloit impitoyablement ; dans ses gesticulations répétées , il donnoit à une très-longue manchette de point autant d'occupation pour le moins qu'à sa langue. Son ambition principale paroïssoit tendre vers deux perfections qu'excluoit essentiellement toute la tour-

nure de son être : la légèreté dans le propos, & les graces dans les manieres. Qu'on se représente deux gros yeux saillans, d'où deux prunelles flasques cherchent, pour ainsi dire, à tomber ; une face large & blême, où l'incarnat ne se montre que sur les sommités d'une infinité de boutons ; outre cela, l'agrément d'une langue épaisse qui, bredouillant avec précipitation, vient battre sans cesse contre deux grosses levres, & y produit un claquement, que suit une émission dégoûtante pour les auditeurs qui ont le malheur d'être trop près de lui ; le tout ombragé d'une chevelure touffue d'un blond fade, & porté sur un corps dont tous les membres sont mal attachés ; des bras oscillans dans l'air, & ramenés sans cesse vers le menton, pour donner les secousses habituelles, dont nous avons parlé, à sa dentelle, qui, se renversant sur le velours noir d'un parement usé, va s'y imprimer à chaque fois. On me glissa à l'oreille que c'étoit l'Anacréon du siècle, & celui de la Société ingénieuse

où je me trouvois , & qu'il avoit étonné de bonne heure par les graces aisées de ses compositions délicates. En ce cas , *fronti nulla fides* , me disois-je en moi-même. Je m'apperçus bientôt que le proverbe mentoit , & que l'esprit de l'Anacréon prétendu ressembloit absolument à sa figure.

Il n'y avoit qu'un seul personnage dans la compagnie, dont l'air n'eût rien d'extraordinaire : c'étoit un homme de bonne mine, simple dans son allure & ses propos , & dont je conçus d'abord une idée favorable ; c'étoit néanmoins un Auteur. J'aurai occasion de parler de lui par la suite. On se mit à table. J'avois à ma gauche un Abbé , gros , lourd , qui lâchoit avec apprêt des phrases symétrisées & pédantesques ; ses mouvemens sentoient la chaire & la suffisance. Aussi il ne tarda point à m'apprendre qu'il possédoit une bonne Abbaye qu'il devoit à son rare mérite , & que , dans son humble opinion , il étoit le premier Orateur de son siècle. A coup sûr , il vouloit que tout le

monde en fut persuadé ; car , pendant tout le repas , il ne fit que raconter & prêcher.

Quand M. l'Abbé , las de pérorer , eut permis à ses voisins de placer un mot , on entama le chapitre du Récipiendaire de la veille. Dieu sait comme il fut mis en pieces ! chacun lui donna son coup de dent. C'est ainsi , Messieurs , dit Bouillac , que parmi vous on est assuré d'être félicité , quand un nom vient à être inscrit parmi ceux des quarante Elus ! Grace , s'il vous plaît , grace , pour ce moderne Immortel ! Le Prédicateur parut approuver cette modération , & il parla , avec moins d'irrévérence que les autres , de l'Académie. Cette assemblée de Beaux-esprits est à-peu près traitée comme la Fortune : tous affectent de la mépriser , & tous courent après , dit Bouillac ; & puis , se tournant vers l'Abbé : Pour vous , Monsieur , ajouta-t-il , vous êtes déjà radouci sur son chapitre , parce que vous êtes précisément à la porte ; des qu'elle s'ouvrira , vous y entrerez , Cette

apostrophe m'expliqua les motifs secrets de la modération de celui-ci. Il se rengorgea, & d'un air capable : Il y a, dit-il, assez long-temps que je travaille, pour atteindre enfin à cette distinction. Oh ! vous y parviendrez, dit quelqu'un qui étoit à l'autre bout de la table ; je je m'en rapporte bien à vous, M. l'Abbé, rien ne vous échappe. Mon voisin à droite se hâta de me dire tout bas : Ce Prêtre-là, Monsieur, est aussi souple qu'il est épais ; sans talens, & rempli d'intrigues, il amasse des lauriers qu'il ne mérite point, & de l'argent dont il fait mauvais usage. Cette note charitable me donna une nouvelle preuve de la bénignité avec laquelle les gens d'esprit se traitent mutuellement.

Le dîner finit, nous nous levâmes, & l'entretien alloit se réchauffer sur le compte du nouvel Académicien, quand le personnage de la bande, qui m'avoit paru le plus sensé, s'apperecevant sans doute de l'ennui que ces répétitions pouvoient causer aux indifférens, me parla de nos Auteurs Anglais. Il énuméra
leurs

leurs Ouvrages , exalta leur supériorité avec tant de connoissance de cause , que je ne doutai nullement qu'il n'eût une intelligence parfaite de la Langue Anglaise.

Celui-ci fut interrompu avec aigreur , par le Robin , au milieu des éloges qu'il prodiguoit à nos Génies Britanniques. Par le persiflage le plus vain , ce dernier voulut ridiculiser son enthousiasme , & le traita de barbare. Les sarcasmes réunis de tous les ingénieux convives fondirent à la fois sur lui : Bouillac indigné vola à son secours. Après s'être assuré que ceux qui disseroient d'une manière si tranchante , n'entendoient pas une ligne des Ecrits qu'ils frondoient , il couvrit de ridicules la manie qu'ils faisoient voir de les juger , & la suffisance absurde avec laquelle ils pronçoient.

Sous cette egide , le Bel-esprit Anglo-mane fut bientôt triomphant , & le cercle ébahi regardoit l'auteur de sa défaite avec des yeux remplis d'étonnement & de crainte, Mais quelles furent

la surprise de Bouillac & la mienne ; quand le partisan des Auteurs Anglais nous fit l'aveu qu'il ignoroit leur Langue, & qu'il ne connoissoit leurs Ouvrages que par les traductions ! — J'ai osé blâmer tout à l'heure ces Messieurs de leur inconfidération manifeste , en prononçant sur ce qu'ils n'entendoient pas ; je ne fais , Monsieur , lui dit Bouillac , si rétorquant l'argument contre vous , ils n'auroient pas le droit de mettre vos éloges au rang où la force de la seule raison vient de placer leurs censures. Permettez-moi un dernier trait : de tous les Peuples lettrés , nous sommes celui qui juge le plus souvent à l'aveugle. Pour ne fâcher personne , je crois que cette question de prééminence entre nos Grands Hommes & ceux de la Grande-Bretagne , doit au moins rester indécise , jusqu'à ce que nous comprenions également les uns & les autres : alors il faudra se souvenir encore du proverbe , qui défend de disputer des goûts & des couleurs.

Un apophregme aussi sensé me parut

avoir quelque prise sur les auditeurs , & bientôt l'entretien revint sur les Académies. Je fus curieux de savoir ce qu'étoit l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. On arrive là , me dit un gros homme d'un extérieur massif , qui n'avoit pas encore parlé , à travers la noble poussière du champ immense de l'érudition. Nous.... — Vous en êtes donc , Monsieur ? lui dis-je. — Oui , Monsieur , me répliqua-t-il , j'ai cet honneur. — Comment , Milord , reprit le Robin , vous ne connoissez pas la savante Dissertation de M. *** , sur le por-de-chambre de l'Imperatrice Livie ? Deux de ses illustres confreres étoient en dispute ; l'un soutenoit que c'étoit celui d'Eudoxie , & l'autre qu'il appartenoit à l'Impératrice Messaline. Monsieur démontra qu'il n'avoit pu appartenir qu'à l'épouse d'Auguste. Malheureusement un Fondateur de la rue des Arcis contredit cette docte démonstration : il prétendit , & prouva , avoir moulé cet antique. Le Savant trouva la plaisanterie très-mauvaise ; je ne fais ce

qui en auroit pu arriver, si je ne m'étois
hâté de raccommoder les choses, en
prenant le parti de l'Erudit & de son
Corps, qui est bien éloigné de mériter
qu'on le traite avec cette légèreté.

Je me suis instruit avec le plus d'im-
partialité que j'ai pu y mettre ; & des
trois Académies, à raison du mérite &
de l'utilité, celle des Sciences est la
première ; celle des Belles-Lettres mar-
che ensuite ; achevant de décider à
l'Anglaise par des raisons solides, je suis
fâché de ne pouvoir placer la Française
qu'au-dessous de celles mêmes où les
Arts libéraux, freres de la Poésie, sont
couronnés. Je parlerai bientôt de ces
Arts agréables ; les Français y ont fait
de grands progrès : leur génie inventif
& prompt les auroit conduits plus loin
encore, sans doute, sans les préjugés
qui les arrêtent quelquefois dans la
carrière. Je quitterai fort tard mes Beaux-
esprits ; j'emporterai de leur entretien
beaucoup d'or, que je trouvais mêlé à
une quantité prodigieuse d'oripeau. Ils
ne me parurent pas beaucoup plus

étranges que ceux que j'avois vus à Londres.



CHAPITRE III.

Bal de l'Opéra ; aventure du Bal.

L'HIVER avoit ramené cette chaîne d'amusemens pompeux & diversifiés qui se succèdent sans intervalle pendant toute la durée. Un soir, la société où je me trouvai, m'entraîna au Bal de l'Opéra. Ce n'est au fond qu'un rendez-vous innombrable & confus dans une salle superbe, où les Citoyens de tout étage, excepté le bas peuple, se portent, se pressent, se font des niches sous le domino qui y rend tout le monde égal. Là, la Duchesse devient Bourgeoise ; & la Bourgeoise enchantée des méprises causées par quelque rapport fortuit, se gonfle, sous son carton, d'être prise pour une femme de qualité ; une nuée de courtisanes vient y tendre

ses filets. Pour moi j'eus lieu de m'applaudir de mon déguisement, puisqu'il me mit dans le cas d'être coudoyé, sans aucune conséquence, par quelques-unes des connoissances que j'avois faites à mon premier voyage. Au Bal de l'Opéra, on ne danse point : on se promène, on se heurte, on est souvent porté par la foule ; on y cherche, on y trouve des aventures.

Il y avoit une heure que je contemplois la foule bigarrée & nombreuse qui circuloit dans la sale, quand je crus reconnoître de loin le Chevalier D***. Qu'on se rappelle le personnage bienfaisant & respectable qu'il a joué dans la relation de mon premier séjour à Paris. On se doutera facilement que je n'eus garde, à mon retour, de négliger cette précieuse liaison. C'étoit effectivement lui : il étoit accompagné de deux Dames masquées ; leur taille & leurs graces faisoient augurer favorablement de leurs visages. Bientôt le flux & le reflux des allans & des venans me porta de leur côté. Pendant quelques

instans j'embarraissai le Chevalier; à la fin il me devina. Je venois de m'éloigner de lui & des deux beaux masques qu'il conduisoit, lorsque je le vis fendre avec effort la foule qui commençoit à se grossir entre nous; m'ayant prié de me démasquer, il me prit par la main, & me conduisit auprès des deux Dames qui en avoient fait autant. Mesdemoiselles, leur dit-il d'un ton assez leste, je vous présente un cavalier aimable, plein de ressources, & qui vous convient tout à fait. Le style & la tournure singulière de cette recommandation me firent ouvrir deux grands yeux; je les fixai d'abord avec surprise sur le Chevalier; je les laissai tomber ensuite sur les Dames à qui je trouvois un air d'embaras égal au mien. Elles se remirent de leur mieux; elles affectèrent bientôt une contenance folâtre & enjouée, dont je savois encore moins que conclure. Cependant le Chevalier jouissoit de mon étonnement & de mon maintien indécis. Mon brave, me dit-il avec gaieté en Anglais, ne vous gênez pas; ces deux

personnes ne sont point de celles avec qui il faut tant de contrainte. C'est cependant du bon, ajouta-t-il assez naturellement ; il faut avec elles une légère nuance de bienveillance. Ce propos me mit dans une anxiété assez comique. Il étoit inexplicable dans la bouche du Chevalier. A peine l'eut-il lâché, qu'il prit le prétexte d'aller procurer quelques rafraîchissemens aux deux Belles, & me laissa avec elles.

L'une étoit une fort jolie brune, & l'autre une blonde charmante. Elles se mirent à m'agacer avec beaucoup d'esprit ; elles y mettoient précisément cette pointe de liberté indispensable, pour me persuader ce que le Chevalier m'avoit annoncé. Je repris mes sens, & je fis mes efforts pour m'en tirer à mon honneur. — En vérité, Milord, me dit l'une en faisant jouer deux grands yeux bleus très-expressifs, votre air, votre ton, tout me surprend en vous ! Où avez-vous donc pris ces manieres ? & comment est-il possible que vous parliez notre Langue avec

autant de facilité ? — Mademoiselle ,
lui dis-je pour répondre à cette flatterie ,
je dois cet avantage aux bontés d'une
Française charmante , puisqu'elle avoit
quelques-uns de vos traits. — Comment
donc ? — Elle voulut bien se charger
de m'instruire à Londres , où mon
heureuse étoile l'avoit amenée ; ce fut ,
avec un aussi bon Précepteur , l'affaire
d'une nuit , pour me rendre aussi habile
que vous voyez ; mais elle y mit une
condition. — Une condition ? — Oui ,
& que je n'ai pas encore trouvé occa-
sion de remplir. — Cela doit être cu-
rieux. — C'est que je tâcherois d'ap-
prendre , dans le même espace , l'Anglais
à la première Française plus jolie qu'elle
qu'il me seroit possible de rencontrer :
jusqu'à ce moment , je n'ai vu que vous
& votre compagne dans le cas de m'ai-
der à tenir parole. Cette plaisanterie ,
lâchée avec confiance , parce que je
commençois à la croire adressée à des
personnes qu'elle ne pouvoit offenser ,
fut bien reçue. Elle fit rire à gorge
déployée les deux inconnues , qui se

parlerent à l'oreille d'un air satisfait. Au moment même le Chevalier nous rejoignit : heureusement j'en entendis une lui dire , en se penchant vers lui :
» Votre Milord est excellent ; il donne dans le panneau , & cette persuasion lui fournit des faillies très-amusantes «.

L'air d'intimité & de respect du Chevalier , qui ne croyoit point être observé en recevant cette confidence , me fit aussi-tôt naître un soupçon qu'il est facile de pressentir. Rosalie , dit-il ensuite fort haut , je vous offre demain à souper avec Julie ; Milord ne nous refusera pas d'en être : ce sera partie carrée. La prétendue Rosalie & sa compagne acceptèrent avec vivacité , & je m'engageai sans hésiter ; je résolus de savoir jusqu'où cela iroit. Le Chevalier eut beau continuer sur ce ton , il ne lui fut pas possible de me persuader qu'il étoit dans un trio suspect. Accosté , comme il veut me le faire croire , me disois-je , il seroit trop hors de sa sphere ; peut-être veut-il m'éprouver ? Ces belles Dames , de concert

avec lui, se divertissent sans doute de ma simplicité. A ces réflexions succédoit une remarque tout à fait dans ma façon de penser : il ne me paroïloit pas naturel que des femmes d'un certain ordre s'abaïssassent..... Pourquoi pas ? Dans ce pays elles jouent bien la comédie. J'avoue ingénument que ce dernier passe-temps me sembloit le rapprocher infiniment de l'autre. En raisonnant ainsi, je m'étois éloigné ; insensiblement j'avois gagné la porte. Le Valet-de-chambre du Chevalier se présenta à propos pour éclaircir mes doutes ; je lui demandai sans affectation le nom des deux Dames avec qui son Maître étoit venu. Ce domestique à qui l'on n'avoit pas fait la leçon, me dit sans balancer que la blonde étoit la Comtesse de***, & la brune la Marquise de***. Muni de cette bonne information, je me hâtai de rejoindre la compagnie, & je résolus de contribuer, par mon ignorance volontaire & affectée, & sans sortir des bornes qui convenoient à la réalité des per-

sonnages, au plaisir qu'ils vouloient se donner.

Cependant, quand je fus de retour auprès du Chevalier, je ne pus m'empêcher de lui faire comprendre que je n'étois point la dupe de cette aventure, & que je n'ignorois pas qu'il complotoit contre moi. Si vous savez qui sont ces Dames, gardez - vous bien, je vous prie, se hâta-t-il de me dire, d'en rien témoigner. Une méprise, comme celle où elles vous supposent, est le seul plaisir piquant que puisse leur offrir la cohue fatigante du Bal de l'Opéra. Je répondis que je me conformerois très-scrupuleusement à ce desir singulier. Du reste, ajoutai-je, l'illusion est assez agréable pour donner des regrets que c'en soit une ; elle durera autant, & elle ira aussi loin que ces Dames le trouveront à propos. Le Chevalier sourit : sur le champ il fit aux Dames, qui commençoient à s'inquiéter de ce dialogue, une fausse confidence badine qui les rassura sur le succès du petit tour qu'elles croyoient me jouer. On
ne

ne s'occupa plus que du souper agréable du lendemain. Pour moi, je ne crus point cet engagement sérieux; & j'eus besoin de l'assurance positive & des instances réitérées du Chevalier, pour penser réellement à m'y rendre.

Que de réflexions sur cette rencontre singulière & inopinée me suggérèrent, au sortir de là, ma manie & mon habitude de moraliser sur tout! L'austère Pouillac, qui vint me voir dans la matinée suivante, devint aussi-tôt mon confident, & il joignit ses remarques aux miennes. Voilà nos mœurs! Milord, les voilà, dit-il: j'ai toujours regardé les bienséances extérieures comme un frein efficace & nécessaire à nos passions, comme une barrière facile à franchir ou à renverser, & à laquelle on ne peut toucher sans danger de se trouver bientôt du côté critique de la ligne sur laquelle elle s'étend. Il y a cependant parmi nous beaucoup de paradoxes moraux vivans, de qui les mouvemens intérieurs & la conduite essentielle diffèrent absolument des

dehors auxquels ils ne font que se plier. Rien de plus respectable que les personnes qui ont hasardé une plaisanterie aussi capable de les compromettre vis-à-vis de quelqu'un qui auroit moins de prudence & d'honnêteté naturelle que vous ! c'est une étourderie que le ton du siècle excuse , & que l'habitude d'en voir commettre de bien plus capitales , réduit heureusement à peu de chose.

Telle fut la décision de mon Philosophe. Le soir arriva ; je résolus de donner un échantillon de mon savoir-vivre , capable de faire présumer que j'avois fréquenté le merveilleux *Club* (a) de Londres. Je n'ignorois pas qu'il étoit du bon ton de se faire attendre : aussi je n'arrivai chez le Chevalier qu'après avoir donné à nos Belles tout le temps de s'impatienter , & même celui de douter si je tiendrois parole.

(a) *Club* ou coterie de savoir-vivre , fréquentés par tous les Petits-Mâîtres & les femmes à prétention de Londres.

J'affectai un début analogue aux circonstances supposées ; je dépouillai toute contrainte & toute façon. Les Dames ne purent manquer d'être persuadées que je me croyois avec des Beautés de bonne composition : elles pouvoient regarder la retenue que j'y conservois , comme une suite des habitudes de l'éducation où l'on m'avoit pénétré de respect pour les bienséances. Elles étoient enchantées de ma crédulité , d'une humeur charmante , d'une gaîté folle. J'avois cependant la malice de tempérer par intervalle la joie qu'elles paroissent ressentir de me voir dans cette illusion : je prenois subitement un ton respectueux qui les rendoit pensive & incertaines ; je les ramenois ensuite tout d'un coup à leur première confiance, en laissant échapper quelques saillies un peu vives. Cette scène formoit pour le Chevalier les alternatives les plus divertissantes. Quelle est , dis-je à la Comtesse , cette vieille femme ? en lui montrant la Présidente de *** , que je savois être la mere de

la Marquise , & qu'on avoit amenée pour l'amuser de mon embarras. Je m'en doute bien , ajoutai-je avec précipitation & sans donner le temps de me faire une réponse ; ces vieux meubles-là , très-bons pour lier une partie , deviennent incommodes & superflus , lorsqu'une fois les choses sont arrangées. Celle à qui j'adressai la parole , partit d'un éclat de rire , & se dépêcha de communiquer ce trait falot aux deux autres.

Pendant que je passois ainsi des faillies au ton respectueux , & du ton respectueux aux faillies , avec le soin de rendre ces transitions assez légères pour ne point lever le voile tout d'un coup , on avoit servi le soupé. Tant qu'il dura , je donnai tout à fait le même tour à la conversation , & je la maintins dans cet état d'ambiguïté.

Après qu'on se fut levé de table , une des Dames , dans une effusion de gaité , proposa d'apprendre & de jouer une Comédie. Ce n'est point assez , repartis-je , il faut en faire une exprès :

je demande la préférence pour remplir cette tâche : vous venez, Mesdames , de me fournir un si joli sujet , que , sans être Poëte , j'ose espérer de faire merveilles. — Ah ! Milord , s'écria la Marquise , nous avions entrepris de vous jouer ; mais c'est vous qui..... Ici elle s'arrêta & demeura confuse. Mesdames , dis-je alors , vous aviez choisi des rôles qui vous étoient trop étrangers pour pouvoir bien les rendre. Tant de charmes étoient faits pour tromper mes desirs , & pour me faire souhaiter que vos personnages fussent réels : mais en même-temps , ils ont un caractère qui ne pouvoit permettre à mon illusion de durer deux minutes. Cette singulière partie finit sur un autre ton. J'ai eu bien des occasions depuis de rendre justice à l'honnêteté , à la candeur , à la décence & à l'esprit des femmes aimables , avec qui ce petit caprice de leur part me mit dès ce jour en liaison.

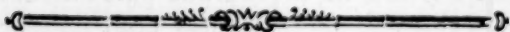
La Présidente est une femme estimable & sensée , chez qui l'âge avancé

n'a aucune prise sur l'esprit ni sur le caractère. La bonté de son cœur met dans ses manieres une simplicité adorable, une affabilité charmante. La Marquise sa fille joint à une figure aimable les mêmes qualités : elle est épouse tendre, & bonne mere, pleine de douceur & de politesse dans la Société, & sans aucune des prétentions qui font de tant de femmes d'insupportables caricatures. La Comtesse leur amie, un peu plus vive & moins circonspecte, est également éloignée du personnage qu'elle avoit pris au Bal. J'ai été assidu, pendant mon séjour, à faire ma cour à ces Dames. Une Société choisie m'attiroit chez elles tour à tour trois jours de la semaine. Un jeu insipide & couteux ne servoit point à y remplir des vides qu'on n'y connoit jamais, ni à plâtrer le néant de l'esprit. Tous les amusemens y étoient agréables & utiles : on y voyoit arriver l'un après l'autre tous les Arts ; ils étoient accueillis par des Beautés jeunes & décentes, & par des femmes raisonnables, remplies

d'indulgence. Je n'oublierai jamais le pinceau ingénieux & aisé de Mesdames de ***, la voix ravissante & les doigts légers de Mademoiselle de ***, & l'esprit facile de Madame de **.

Plus j'ai connu, plus j'ai eu occasion de chérir cette Société aimable, plus ma surprise s'est accrue, toutes les fois que je me suis rappelé l'aventure du Bal. Je sens combien l'esprit peut se familiariser avec des objets qui sont étrangers au cœur; mais je ne conçois pas encore comment il peut se plier à ceux qui lui sont tout à fait contraires. La frivolité ne cause nulle part ailleurs des distractions suffisantes pour donner lieu à des inconséquences aussi frappantes. La seule imagination volatile du peuple Français, une fois mise en mouvement, peut franchir ces espaces incroyables, & rapprocher des objets marqués par des contradictions aussi révoltantes. C'est ainsi qu'une courtisane y est à la fois courue & bafouée, chérie & méprisée, adorée & insultée dans un même jour & par les mêmes.

personnes. Voilà comme des femmes vertueuses, ne considérant qu'une des faces de l'existence de celles qu'elles doivent mépriser & détester, peuvent voir pendant un instant ces êtres odieux sous un point de vue supportable. La vanité alors déguise tous les traits du rôle illusoire que jouent ces malheureuses, parmi les hommes qui ne rougissent plus d'avouer qu'ils les fréquentent, & qui s'en font un trophée de *galanterie*; expression dont Bouillac a fait ci-devant, avec assez de propriété, le synonyme de *libertinage*.



C H A P I T R E IV.

*Défaut de l'éducation des deux Sexes
parmi les gens de distinction.*

J'AVOIS répété à Bouillac toutes les remarques que je venois de faire dans la Société; il parut d'abord un peu étonné de la sévérité avec laquelle je

continuai à juger des mœurs de ses compatriotes. Mon cher Milord, me dit-il, vous me surprenez; rendons-nous un peu de justice: vous commencez en Angleterre à ne valoir guere mieux que nous. Songez un peu, s'il vous plaît, aux prosélytes innombrables qu'a faits la doctrine du joli *Chesterfield*; cet homme merveilleux, que peint si bien un de vos Critiques, en disant qu'il a la morale d'une courtisane, & les allures d'un Maître à danser. — M. Bouillac, vous m'étonnez à votre tour; une comparaison n'est point une raison. Quand je discute tout ce que je trouve de contradictoire dans vos mœurs, je ne prétends pas par-là faire l'apologie des nôtres: je fais qu'au fond nous nous valons à peu près; mais au moins l'écorce & la réalité se ressemblent chez nous. Je ne veux pas dire par-là non plus que la dissimulation & l'hypocrisie y sont des vices inconnus; bien des individus y déguisent leur turpitude sous des dehors pleins d'ordre & de régularité. Mais un phénomène que l'on n'y

voit pas, ou du moins très-rarement, c'est un extérieur, un langage & des manieres libres, avec des mœurs respectables. Observez, s'il vous plaît, les nuances : une femme compromise, en Angleterre, n'a point l'air de celles dont on ne soupçonneroit point même la conduite ici ; encore moins lui passeroit-on les amusemens & les fantaisies, que j'ai bien vérifiés ne point tirer à conséquence à Paris. Nos bons Anglais n'auroient jamais la subtilité de concilier ces contradictions. — Oh ! Milord, des contradictions ! c'est ici notre élément & notre pâture dès l'enfance. Ecoutez l'histoire de l'éducation qu'on y donne, parmi les gens d'un certain ordre, aux enfans de l'un & de l'autre sexe : vous y verrez le germe & le principe de toutes les bizarreries que vous appercevrez dans nos mœurs, à mesure que vous les observerez avec soin.

Les femmes n'ont, chez aucun autre peuple, une influence aussi décisive & aussi grande dans la Société ; elles en

sont
déter
goût
men
sont
Juge
elles
nées
Milord
la cl
celle
D
fait
la p
coqu
fert
Plus
la n
plus
nest
elle
pare
on
per
gent
qu'e

sont , pour ainsi dire , l'ame ; elles en déterminent les mouvemens & les goûts. Considérez actuellement comment ces motrices de notre ordre moral sont préparées à y donner l'impulsion. Jugez - en par celle qu'elles reçoivent elles-mêmes dès leurs plus tendres années. Vous parliez des contradictions , Milord ; suivez-moi , je vous prie , dans la chaîne bizarre , & dans le cercle de celles que je vais vous exposer.

Du moment même où une petite fille fait bégayer quelques sons , elle reçoit la première leçon de suffisance & de coquetterie ; tout ce qui l'entoure lui sert à la fois d'exemple & de conseil. Plus le hasard l'a favorisée du côté de la naissance & de celui de la fortune , plus cette impression imprudente & funeste est précoce & dévancée , & plus elle est répétée & profonde. Plaire , se parer , ce sont les premiers Arts dont on lui inspire le goût , & dont on lui persuade la nécessité : *beauté , amour , gentillesse* , ce sont les premiers mots qu'on lui fait articuler ; celui de pudeur

ne lui est prononcé pour la première fois, que dix ans après, dans un couvent où la superstition & la bégueulerie donnent à cette vertu précieuse un air forcé & contrefait, qui la rend impraticable & ridicule.

A peine la petite Demoiselle peut-elle marcher, qu'on lui donne un Maître de danse : ce ui-ci, arrivant le premier, lui paroît le plus important de tous, & l'art frivole des graces factices, auxquelles il vient plier son petit individu, est sans doute le plus nécessaire & le plus merveilleux, puisque l'on commence par là : celui des grimaces en est si voisin, que d'ordinaire il s'apprend en même-temps & de lui-même. Observez nos poupées de cinq à six ans ; que d'affectation ! quelles contorsions ! que de minauderies ! ne diroit-on pas qu'elles en ont déjà dix-huit ?

Il résulte de là, qu'une femme honnête fait presque toujours danser, comme elle devrait savoir écrire ; & la plupart n'écrivent à peu près que comme la bienséance exigeroit qu'elles fussent danser

danfer; à peine en trouve-t-on une entre mille, dont la main soit assez bien formée pour peindre un caractère net & distinct : il y en a bien moins encore qui soient capables de tracer une orthographe supportable & intelligible. Les distractions sur tous les points d'instruction, & les frivolités se multipliant sur la route de l'âge de raison, chaque jour l'ignorance devient plus profonde, plus habituelle & plus incorrigible.

Avez-vous remarqué, Milord, dans nos promenades publiques, ces jeunes automates, dont les muscles sont déjà cuirassés dans une palissade de baleine, & qui, succombant dans les liens d'une parure pénible, communiquent à un panier, plus grand qu'elles, le mouvement élastique d'une marche sautillante? Avez-vous vu l'œil de ces petites créatures se tracasser, fatiguer les nerfs moteurs, pour imiter le jeu de ceux des grandes Dames? Que seroit-ce, si vous entendiez la *Bonne* imbécille, interrompant les fleurettes que lui conte

M. le Précepteur, dire à une petite fille ; toute bouffie de vanité : *Tenez-vous droite , Mademoiselle , voilà votre petit mari*. Alors le petit Monsieur , endoctriné par le galant pédagogue , prélude machinalement au rôle d'admirateur. Le papa & la maman , les amis de la maison , les Dames du bel-air , qui y viennent apporter leur inutilité , s'épanouissent en voyant les deux bamboches répéter une scène , qu'un intervalle de quelques années rendroit indécente & dangereuse.

Je me rappelle une de ces anecdotes enfantines qui font jaser pendant deux jours toute la société des papas & des mamans , & qui prouvent quel est l'engouement des parens frivoles & peu raisonneurs , aux yeux de qui les usages abusifs de la Société ont le pas sur les devoirs essentiels de l'homme. Dans un bal , car on en donne de bonne heure à ces petites machines à qui l'on se pique de communiquer plutôt le mouvement que la pensée ; dans un bal , dis-je , une Hélène de huit à neuf ans

avoit allumé une guerre entre deux rivaux du même âge : les deux Chevaliers , suivant une coutume non moins insensée , avoient déjà l'épée au côté. Sans doute ils avoient entendu dire qu'en pareil cas , quelques-uns de leurs ancêtres s'étoient battus en champ clos ; car les femmes qui les élèvent , leur font le récit de nos vices avant celui de nos vertus. Nos deux champions se mesurent de l'œil , se menacent , se parlent ; tandis que les Précepteurs & les Gouvernantes évertuées se font des galanteries , ils se dérobent dans l'encoignure d'un vaste buffet , & mettent flamberge au vent : ils féraillent , ils poussent ; l'un des combattans égratigné , laisse échapper un cri de douleur & d'effroi , à la vue de quelques gouttes de sang qui teignent sa manchette : le vainqueur , encore plus troublé , pâlit , chancelle , se met à pleurer. L'assemblée s'émeut & s'inquiète : on court , on s'empresse , les Bonnes hurlent , les Précepteurs grondent , tempêtent , crachent du latin , & jurent *per Jovem*.

Représentez-vous , Milord , le désordre & la confusion de cette scène : en examine les deux héros , on leur tâte le poulx , on met au blessé l'appareil , qui consiste en une mouche que la Gouvernante tire d'une boîte qu'elle tient de M. l'Abbé. Cependant les Précepteurs , en cercle , se parlent & délibèrent : on prononce qu'il faut soudain donner le fouet aux deux parties belligérantes : elles perdent toute leur férocité , & désespérées de la triste récompense que leur courage est prêt à leur attirer , elles font retentir la salle de leurs vagissemens & de leurs sanglots. Heureusement les papas arrivent ; ils s'informent avec exactitude , & coupant court à toutes les remontrances magistrales des pédans à gages , ils embrassent avec joie leurs héritiers , & déclarent qu'à ce noble courroux ils reconnoissent leur sang : la sentence préceptoriale est cassée ; les deux petits preux s'essuient les yeux , & sont ramenés en triomphe auprès de la petite , dont le cœur se dilate d'orgueil. La maman , ravie , a

grand soin de rappeler alors le bruit que sa beauté occasionna jadis, & sa fille se remplit ainsi d'idées fausses & barbares, qui aideront sa vanité à en faire une femme romanesque & dangereuse.

J'ai vu cette scène, Milord; qu'en pensez-vous? Vous avez trop de justesse & de pénétration, pour que je perde du temps à vous en développer les conséquences futures. — J'entrevois, comme vous, combien il est dangereux de laisser s'imprimer dans la tête d'un enfant l'estime des préjugés que contrediront les leçons qu'on doit bientôt lui donner. Mais, mon ami, vous ne parlez pas de l'aiguille? elle occupe les mains de nos femmes, dès que leurs doigts sont en état d'agir; personne n'est excepté. — Milord, votre méthode me paroît tendre à éloigner d'elles l'idée de tout ce qui pourra faire un jour le motif & la matière de leurs vices & de leurs défauts: la nôtre est bien moins sensée; c'est, comme vous voyez, la première chose qu'on leur fait voir.

Nous avons la sottise d'espérer qu'elles en perdront le souvenir en devenant grandes. Nous allons parler du travail, en suivant notre ridicule marionnette au couvent, où l'on se flatte de voir la métamorphose.

Elle a près de douze ans ; déjà les petits Messieurs n'ont plus la permission de jouer avec elle : alors la prud'homme de ses discrets parens tire entre elle & le monde, où elle doit rentrer un jour, la barrière de la clôture monastique. Là, on commet à la superstition fatigante & insensée, le soin de combattre & de détruire les petites idées qu'ont dû faire naître les inepties galantes dont on a bercé son enfance, & qui ont servi à divertir toutes les connoissances du logis. Quel changement ! la tendresse puérile des parens avoit semé les objets de fleurs, la béguellerie claustrale les hérissé d'épines ; tout étoit innocent, tout devient un crime ; tout étoit permis, tout devient un mal, jusqu'à la pensée même des petits Messieurs avec qui l'on faisoit des

essais de coquetterie, jusqu'au desir de tous les pompons que la *Bonne* promettoit comme une récompense, & dont la privation fut plus d'une fois le châtiment des petites humeurs : tout cela, dis-je, devient condamnable ; il faut le croire, s'y conformer, ou bien... Ah ! Milord, quelle excessive & sottise école ! Des raisonnemens pieusement extravagans & ridiculement scrupuleux des Nones, l'enfant ne doit-il pas conclure que papa, qui dit toujours de si jolies choses aux Dames, & qui leur baise si poliment la main, est en état de péché mortel ; que maman, qui sourit si gracieusement à tous les beaux Messieurs, n'est guere moins en danger que lui ? Si la petite espiègle a assez de malice & de pénétration pour s'apercevoir que la Mere maîtresse des Pensionnaires est une folle, ou qu'elle ne parle si mal des joies de ce bas-monde que par le dépit qu'elle sent d'y avoir renoncé, que voulez-vous qu'elle apprenne alors d'une institutrice à qui elle ne peut jamais supposer le sens

commun ? Que de dangers ne court-elle pas d'étendre trop un jour les maximes qu'il faudra qu'elle se fasse à elle-même, pour échapper aux effets de celles qui la rendroit aussi idiote & aussi hérissée de superstition, que l'être déraisonnable par état que l'on charge de l'endocotriner ! Vous voyez , Milord , qu'il est difficile de puiser là la connoissance de ce juste milieu qui peut maintenir un être raisonnable sur la ligne qui sépare la bigotterie de l'oubli des devoirs rigoureux. Aussi ne remarque-t-on dans les couvens que deux sortes de dispositions extrêmes dans les élèves ; l'ennui , le dégoût , la démangeaison dévorante d'en sortir , ou bien le délire fanatique , qui prépare quelques individus mélancoliques à y rester , pour traîner une mourante vie dans les regrets & les chagrins. Parmi celles que cette illusion ne fait pas renoncer au monde , le moment de la liberté est très-souvent celui de la licence ; & , semblables à ces eaux jaillissantes qui s'élèvent avec une force d'autant plus grande qu'elles ont

été imprimées davantage , l'imagination prend alors un essor auquel il est bien difficile que le cœur & la volonté résistent.

Vous sentez à merveille que , séquestrées , depuis qu'elles se connoissent , d'une Société que par conséquent elles doivent ignorer , les filles timides & bornées qui habitent les cloîtres , peuvent tout au plus posséder les vertus factices de leur état. Quel rapport les exemples de régularité claustrale peuvent ils avoir avec les qualités essentielles à une épouse , avec les devoirs d'une mere de famille ? Quelles maximes de conduite domestique peut suggérer à des personnes renfermées , un train de vie partagé entre la contemplation stérile & le soin d'orner des *agnus* ? Indifférentes sur tous les objets de leurs besoins , où puiseroient-elles une méthode de prévoyance & d'économie ? De pareilles mains ne peuvent rendre au monde qu'un être plus inutile & plus neuf qu'elles ne l'ont reçu. Tandis que la jeune personne y passe son temps à

broder, à chanter de pieux Cantiques ; à déssiner quelques fleurs , à toucher du clavecin , & qu'elle y végete dans un long & funeste oubli de l'art de vivre , agitée du desir de la liberté , & tourmentée par les premières faillies de la Nature , qui la conduit à la puberté ; Madame sa mere , dégoûtée enfin des prétentions de son jeune âge , & avertie , par l'abandon de ses adorateurs , qu'il est temps de lui céder la place , s'y résout à regret. La prévoyance & l'ambition de la famille lui cherchent un époux. On ne consultera point son goût ; on cherchera encore moins à assortir les caractères ; & les deux victimes , traînées à la fois aux Autels , s'y verront presque pour la première fois.

Mais avant de vous dire , Milord , ce que pourra devenir une pareille union , retournons au bal , où nous avons laissé notre petit Monsieur , & voyons par quel chemin on le conduit au même instant critique , qui doit avoir tant d'influence sur sa vie , & déterminer

presque toutes les démarches futures.

Vous avez vu le petit bon-homme entre les mains d'un pédant, dont Monsieur votre pere a contredit orgueilleusement les remontrances. Engénéral, un personnage comme celui-là est d'une si petite conséquence parmi nous, qu'on est dans l'habitude de le traiter fort lestement. Pendant mon séjour en Angleterre, je me suis apperçu que le choix d'un Instituteur étoit une affaire grave & importante. Les parens y apportent les considérations les plus mûres; une sordide économie ne les arrête point, & l'homme d'un vrai mérite est certain d'être préféré, quelque chose qu'il doive en coûter. Est-il possible qu'un pere puisse penser autrement? Celui qui doit le représenter, & donner, pour ainsi dire, à son fils la vie intellectuelle & morale, ne doit-il pas être digne de l'estime la plus réfléchie, & de la confiance la plus illimitée? Vis-à-vis d'un personnage aussi intéressant, doit-il calculer ses bienfaits avec cette parcimonie qu'il lui est permis

de mettre à supputer les gages des valets inutiles dont il est environné ?

On est bien éloigné d'adopter ce raisonnement ici : tous les ans , il nous arrive des Provinces une nuée de jeunes gens , affublés de l'attrail ecclésiastique, dont l'indigence seule fait la vocation. Ces nouveaux débarqués inondent d'abord le quartier de la ville qu'on nomme le *pays Latin*, empire poudreux & grossier du pédantisme & de la barbarie. Lorsque l'essaim de tous ces insectes collégiaux a eu le temps de prendre langue, il se remue, il s'intrigue; enfin il se fait présenter : les *Bonnes* s'intéressent & s'en mêlent; quelquefois même leur bonne mine & leur heureuse étoile leur procurent une occasion, comme celle de votre *Provence* ; mais plus universellement encore, celui qui se contente de cent écus, est le plus promptement placé; il entre dans une maison où son rôle est toujours humiliant & subalterne, & où la première condition est qu'il conduira son élève d'après les fantaisies

de

de Madame , ou bien qu'il le moulera soigneusement sur les traces de Monsieur. L'enfant fait, en reclinant, des études désagréables ; d'après une méthode pédantesque qui le dégoûte ; & après cinq ou six années de temps perdu, il entre dans le monde avec un esprit vide , un cœur sans principes , où l'oisiveté donnera bientôt accès à tous les genres de corruption. Le mercenaire , qui s'en embarrasse fort peu , va chercher une autre condition , où il puisse être le complaisant des parens imbécilles , le galant des soubrettes , & le jouet de la valetaille du logis.

Vous me faites là , répliquai-je , un tableau que certainement vous chargez un peu — Non , Milord , non : je suis persuadé que je n'ajoute rien à la réalité ; c'est ainsi qu'ont été élevés ces petits merveilleux , à qui le période qui suit a donné le temps de contracter toutes ces habitudes ridicules & vicieuses , que vous avez vous-même censurées avec tant de sévérité. A moins d'une préparation comme celle-là,

Tome III.

F

comment feroit-il possible qu'ils devinssent ce qu'ils sont? — Mais au moins on leur inculque des principes de conduite, des maximes de Religion, d'où la morale d'écoule d'elle-même? — Oui, on leur fait répéter des formules dont le sens ne laisse de traces, ni dans leur tête, ni dans leur cœur. A côté des préceptes les plus sévères, on leur laisse voir les usages les plus relâchés, & de bonne heure on les accoutume à gober les contradictions dont vous les avez vus pétris avec tant de surprise. Par exemple, un Précepteur bigot, car il s'en trouve, & ce n'est point la moins mauvaise de toutes les especes, effrayera son élève sur les conséquences fatales & criminelles aux yeux de Dieu & de la Patrie, de ce qu'on appelle *affaires d'honneur* : en même-temps il n'aura pas l'esprit, ou il négligera de rompre son humeur & de dompter les inégalités d'un caractère hargneux. Qu'arrivera-t-il? à la première occasion, au sortir de ses mains, l'élève chancelant entre les impressions

de la morale de son Instituteur & la voix impérieuse de la coutume condamnable, qui prescrit à l'offenseur & à l'offensé de s'égorger, se désespère ou se déshonore. La leçon délicate que l'on peut donner sur cet article difficile, ne peut être inspirée que par un Maître habile & sensé ; il en est de même de presque tous les autres qui tiennent à la conduite d'un homme de qualité dans le monde, à ses devoirs dans une Société bizarre, & à sa marche, à travers les écueils des Cours où il est destiné à vivre. Quelle profondeur de principes ! quelle sagacité de choix dans les moyens ! quelle circonspection ne faudroit il pas lui inspirer ! ce ne peut être là le lot de ceux que généralement on en charge.

Mais voyons ce que deviendra le jeune homme. Débarrassé du pédant incommode, dont les leçons épaisses tourmentoient & rebutoient son intelligence ; délivré de la présence continue d'un compagnon désagréable & d'un témoin fâcheux ; prémuni d'une haine & d'une aversion insurmontable

pour toutes les connoissances qu'il n'a entrevues que du côté de leurs épines, il respire, il est en liberté, & il se promet bien d'en faire usage. Sa naissance l'appelle au parti des armes; dans cette noble profession, il se signalera par son étourderie & son ignorance, en proportion de l'opulence & du crédit d'une famille qui peut lui ouvrir le chemin aux honneurs, sans qu'il se donne de son côté la moindre peine pour y parvenir: il est assuré d'avance qu'ils viendront au devant de lui.

Mon étourdi, les deux épaules ombragées de paillettes & de graines d'épinards, court pendant six mois tous les quartiers de Paris; il éclabousse, il écrase les passans; & en attendant que le retour des hirondelles lui marque le moment d'aller étonner de son faste & de ses gentilleses une garnison éloignée, il fait ses premières caravanes de débauche dans un âge tendre où la Nature s'épuise facilement par les excès, sous les auspices de quelques amis qui ont déjà trois ou quatre ans de pratique

dans la même carrière. Ici , Milord ,
il faut placer un intervalle de sa vie ,
semblable à celui qui n'a emporté que
les quinze jours les plus malheureux
& les plus regrettables de la vôtre. Mais
que la jeunesse est bien plus longue ici
qu'en Angleterre ! ce n'est point cette
fièvre éphémère de la raison qui l'étour-
dit & l'égare pendant un accès assez
court , pour lui laisser reprendre ensuite
son empire avec plus de force ; c'est
une maladie lente & perfide , malgré sa
violence , qui s'attache , jusqu'au tom-
beau , à des hommes trop frivoles pour
la consulter. Peut-être y entend-on
parler quelquefois des devoirs sérieux
de pere & d'époux ; mais en vain
voudroit-on former une liste de ceux
qui les remplissent. Les esprits , jouets
de l'oisiveté , & forcés de sortir sans
cesse de leur propre centre pour se
distraindre , n'ont point le temps de réflé-
chir sur les douceurs qu'ils peuvent
offrir. L'ambition même , qui ramene
quelquefois les hommes à un train de

vie extérieurement plus raisonnable ; ne peut guerre produire cet effet dans des lieux où tous les rangs sont déterminés d'avance par le hasard de la naissance, où la seule voie pour percer est celle de l'intrigue, & où les petits seuls en ont besoin. Cet enchaînement d'abus fait que les uns sont ineptes, ignorans & libertins, & que les autres ne s'attachent qu'à être à propos souples & rampans.

Accoutumés aux tourbillons des vices dont ils sont environnés, & pénétrés de l'inutilité des vertus morales tant soit peu rigoureuses, les parens ne se soucient point d'en arrêter le débordement. *Mon fils, disent ils, fait ce qui est reçu, ce qui est de mode ; tous les jeunes gens de son rang en font autant.* De quoi nous mettrions nous en peine ? Il lui faut une femme riche, pour qu'une fortune immense mette un jour son héritier dans le cas de faire avec éclat ce que nous avons fait nous-mêmes, & ce qu'il a fait après nous :

cherchons donc de l'argent d'abord ; de la naissance ensuite, & des agrémens & des vertus , s'il plaît à Dieu.

On part de ce point. Bientôt on lie le sort irrévocable & la destinée tumultueuse d'un homme sans principes , à celle d'une femme dont l'enfance & la nullité doivent durer autant que la jeunesse scandaleuse & éternelle de son époux. De là , l'éloignement mutuel, le désordre , les galanteries : heureux encore , si , contents de se mépriser , de prendre des revanches réciproques , & de s'imiter en tout , leur haine éclatante ne donne point des scènes scandaleuses à un Public , dont on n'appréhende plus le mépris , depuis que la multitude & la fréquence de pareils événemens sont venus à bout de fatiguer & d'endormir son indignation sur leur turpitude !

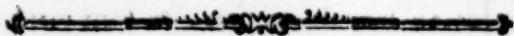
Vous avez trouvé , Milord , des contradictions dans l'extérieur de nos mœurs ; c'est , en deux mots , parce que nos maximes sont toutes de pure théorie , & tous les vices contraires

de pratique autorisée & impunie : il est bien facile aux derniers de faire perdre de vue les premières , puisque les apparences mêmes sont devenues d'une aussi petite importance. — Je crois saisir actuellement la source de ces contradictions , & je prononce , sans hésiter , que vous êtes atteints d'une maladie morale bien plus cruelle que toutes les nôtres. Je sens que je formerois un vœu inutile , en désirant que la dépravation cessât tout à fait parmi nous ; mais puisse au moins s'augmenter la nécessité où elle est de s'y cacher ! Je vois avec effroi que le levain se communique ; & Londres se remplit tous les jours d'êtres qui , après s'être formés à Paris , viennent nous apporter leurs funestes perfections dans les Arts du beau monde actuel.

Je me suis aperçu , ajoutai-je , que vous ne m'avez rien dit des voyages de votre jeune Noblesse : n'en feroit-elle point ? — Ceux qui se piquent de copier les Anglais , Milord , font quelquefois l'honneur aux Etrangers d'aller

chez eux critiquer leurs usages & persiffler leurs manieres. Sans guides & sans lumieres , ils parcourent quelques Régions , pour ainsi dire , les yeux fermés ; & ne signalent leur passage que dans les auberges des Capitales , par l'insolence des valets dont ils sont escortés. Ils étonnent les Cours Etrangères de leur ignorance , & font pitié par leurs préventions. Ils reviennent ensuite faire des relations ridicules , & nourrir l'amour-propre pitoyable de leurs pareils , par la comparaison des objets qu'ils n'ont point vus , ou qu'ils ont mal observés. Le Journal des Voyages d'un de nos Elégans , se réduiroit au seul nom des villes , si l'on en retranchoit le Roman de ses bonnes fortunes. J'aime & j'estime ma Nation , & j'entre en colere lorsque je pense à ces étourneaux qui , s'échappant de Paris , vont donner lieu de penser aux autres Peuples qu'il n'est habité que par des calotins comme eux. — Consolez-vous , mon ami ; mon exemple , pendant mon premier Voyage à Paris ,

suivi, prolongé & multiplié par tant de mes jeunes compatriotes, donneroit donc aussi matiere à penser qu'à Londres il n'y a que des dupes & des étourdis. J'espere, pour notre honneur, qu'on ne juge point de nous sans appel sur de pareils échantillons.



C H A P I T R E V.

*Opéra de Paris. Musique Française.
Influence de ce même Spectacle sur les
mœurs.*

PU de temps après le grave entretien que l'on vient de mettre sous les yeux des Lecteurs, je me rendis chez Bouillac. Eh bien ! mon ami, lui dis-je, vive nous pour faire de la morale ! Vous m'en avez donné à digérer pour quelques jours ; je viens aujourd'hui vous prier de partager un petit passe-temps que je me suis proposé de prendre pour la troisieme ou quatrieme fois, depuis

mon retour à Paris. J'avoue qu'il étoit proscrit dans mon idée, par le cruel ennui qu'il m'avoit causé à mon premier Voyage. Quoique l'intérêt, qui me le rendit un peu supportable alors, ne puisse plus me mouvoir aujourd'hui, j'ai tâché d'en tâter depuis; & je ne puis m'empêcher de convenir que, malgré cette différence, je l'ai goûté un peu plus que je ne le fis. Je ne devine point, reprit-il, de quoi il peut être question! — De l'Opéra. Le bal qu'on y donna l'autre jour, me valut toute la morale que vous fîtes ensuite; la brillante représentation qu'on y a annoncée pour ce soir, me vandra peut-être quelque chose aussi. — Il est bien difficile, Milord, de tirer de la morale d'un Opéra: au moins l'on ne s'est jamais piqué d'y en mettre. — Toute celle que j'ai recueillie jusqu'à présent, pour en faire la règle de ma conduite à venir, me vient de lieux où elle seroit encore plus étonnée elle-même de se trouver, que sur les treteaux du Palais Royal. Venez, mon ami, venez

voir *Alceste* : morale à part, nous n'aurons pas perdu notre temps.

Nous partîmes presque aussi-tôt. Quoiqu'il fût de bonne heure, une foule extraordinaire se pressoit à la porte du Spectacle. La Garde, quoique doublée, avoit de la peine à contenir les flots tumultueux du Public, qui s'arrachoit les billets. Bouillac apperçut par bonheur un Danseur; l'ayant appelé par son nom, il trouva moyen de nous en faire donner promptement. L'Histrion, devant qui toute la foule se partagea rapidement avec le respect le plus burlesque, gagna le bureau, & revint, avec un air encore plus ridiculement important, nous remettre des passe-ports, moyennant lesquels nous franchîmes la barrière serrée & épaisse du pays des illusions. On me pardonnera ce petit trait d'ingratitude envers l'officieux Baladin. J'espère qu'on voudra bien trouver matière à m'excuser dans le portrait suivant, que Bouillac m'en fit.

Vous avez dû reconnoître, Milord,
le

le personnage qui nous a évité l'embarras & le désagrément d'être foulés & pressés à la porte. Il ne falloit pas moins que la pompe du titre que vous portez , pour vous mériter ce bon office. Graces à notre frivolité , il porte la tête encore plus haut dans les cercles où la mimomanie le fait souffrir , que sous le superbe panage qui ombrage son front dans les ballets. Ce plat saltimbanque , à qui la goutte aux pieds ou la dislocation d'un poignet ôteroient tout son mérite & toute son existence , pousse le délire jusqu'à se figurer que l'Univers ne renferme aujourd'hui que trois Grands Hommes ; & assimilant l'Art des gambades au Génie créateur de l'Eloquence & de la Poésie , & aux puissantes facultés d'un Monarque législateur & conquérant , il se nomme orgueilleusement avec Frédéric & Voltaire. Jugez , Milord , de notre indulgence pour les foux : cet homme ne passe pas aux Petites-Maisons tout le temps qu'il n'emploie point à pirouetter sur le théâtre ! — Ce symptôme de folie

est on ne peut plus avéré ; mais , ajoutai-je en riant , si l'on traitoit avec cette rigueur tous ceux qui peuvent participer par gradation à un pareil délire , où logeroit-on tout ce monde-là ? — Je me souviens d'un conte plaisant , qui ne peut avoir été fait que par un de vos compatriotes qui se divertissoit sans doute à grossir nos travers. Il prétend que pendant la guerre dernière , au plus fort de nos désastres , il se trouva à côté d'un Parisien qui croyoit encore la Nation trop heureuse de posséder ce grand Virtuose. — Avec beaucoup de citoyens de cette espece , il est certain qu'on ne courroit aucun risque de multiplier les loges.

Bouillac accumula les anecdotes sur l'Opéra ; mais il évita avec soin de rien décider sur les perfections ou les défauts de ce grand Spectacle , dont les Français ont long - temps dit trop de bien , & dont les Etrangers ont dit trop de mal. La toile se leva enfin. Je remarquai que mon compagnon étoit tout en oreilles ; il ne lui échappoit pas un

mouvement , à l'exception de quelques grimaces que ramenoient de temps en temps les intonations fausses & aigres de quelques Acteurs emportés par leur mauvaise méthode de chant ; & je crois qu'il n'eût pas lâché une parole d'un bout à l'autre sans l'impatience que lui causerent les animadversions hors d'œuvre d'un personnage qui étoit tapis derrière lui.

Dans tous les Spectacles de Paris , il est assez ordinaire de rencontrer de ces hommes , piliers assidus des loges ou de l'orchestre , qui s'imaginent propager leurs sentimens , en fatiguant tout haut les Auditeurs par leurs remarques. Il y en a sur-tout des essaims dans tous les coins de la salle de l'Opéra , depuis la révolution sensible & heureuse qui s'est introduite dans le goût de la Musique qu'on y exécute. Celui-ci étoit au moins sexagénaire : une perruque blanche descendant du front , se partageoit en béquilles , qui venoient ombrager deux joues maigres & décharnées : un menton très-pointu se colloït sur sa poitrine par

une suite de l'attitude de sa tête, dont l'habitude invétérée annonçoit que tout chez lui étoit soumis à son empire. A travers les béquilles flottantes de sa fausse chevelure d'un blanc à éblouir, perçoient deux oreilles rivales de celles de Midas. C'est le portrait de plusieurs de ces Lullistes échauffés qui fréquentent l'Opéra. Il n'étoit pas difficile de sentir, à l'air chagrin & au caquet désespérant de celui-ci, qu'il étoit un des plus ardents de la secte. Tout lui sembloit détestable, surchargé, estropié, embarrassé : on faisoit, s'écrioit-il en soupirant, bien plus simplement de son temps. Ensuite, d'une voix rauque & cassée, il se mettoit à gronder quelque air suranné de l'Opéra de *Bellerophon*, ou le commencement de quelque passe-pié des ballets de *Campra*. Ses refrains désagréables succédoient à ses observations affomantes, & ses observations revenoient après ses refrains. L'impatient Bouillac, jusque vers le milieu du second Acte, se contentoit de le regarder de temps en temps avec des

yeux hagards, dont l'expression, mêlée à la fois de colere, de surprise & de mépris, eût fait taire tout autre. Quelquefois il lui lâchoit un *psk* terrible, mais qui ne faisoit que blanchir contre son large timpan. Une grande main livide & blême appuyée sur un bec à corbin d'or, la tête immobile, mon homme alloit son train. La Piece en étoit à la superbe scène du Temple, où le Peuple éploré vient invoquer l'assistance d'Apollon pour obtenir les jours d'Admète; les vœux des Prêtres, les pleurs d'Alceste, la douleur & la confusion des Sujets du Roi expirant, exprimée par le Musicien d'une manière si sublime & si pathétique, faisoient sur nous les impressions les plus vives. L'amateur de la psalmodie antique, toujours glacé & chagrin, s'avisa de dire avec humeur & ironie : *Fort bien, fort bien ! il semble que je sois à une Messe des Morts.* Eh parbleu ! Monsieur, lui dit Bouillac en se retournant avec une chaleur pleine de dépit, c'est que c'en est une que vous entendez. Le

laconisme de cette apologie , le ton comiquement colere de celui qui la prononçoit , le sarcasme qui brilloit dans les yeux , firent faire un mouvement retrogradé à l'apôtre du vieil Opéra ; & à la grande satisfaction de tous nos voisins , dont pas un ne lui avoit soufflé mot , il fut continuer sa satire , & chercher des profélytes à l'autre bout de la salle. Je l'apperçus de loin au milieu d'un groupe de perruques étoffées , les unes à marteau , les autres à la brigadiere , dont une partie ronfloir sur un dîner copieux , & l'autre bâilloit malgré *Gluck*. Là , il achevoit sa mission avec plus de succès , & dogmatisoit sans contradicteurs. Nous gagnâmes , sans autre accident , la fin de la Piece. Bouillac , ainsi que moi , rassasié d'admiration , me dit : Voilà , Milord , pour me servir d'une expression en vogue , le premier de tous les mélodrames. L'Italie ne m'a rien fait entendre qui lui soit comparable d'un bout à l'autre. La mauvaise exécution des Chanteurs & des Chanteuses ne sauroit assez en

déguiser les beautés , pour empêcher de lui rendre cette justice. En vain une longue habitude a gâté leurs voix & corrompu leur goût ; la simplicité , la vérité pathétique de la mélodie , la richesse & la convenance de l'harmonie les entraînent & les élancent hors de leurs défauts. Le Musicien plein de génie , qui dicte leurs sons & leurs accords , les subjugué eux-mêmes , & ce n'est pas la moindre des victoires qu'il remporte.

En parlant ainsi , nous avançâmes vers le foyer qui donne sur la place du Palais Royal. Le grand nombre de connoissances que nous avions l'un & l'autre à Paris , nous y fit rencontrer quelques personnages dont le concours promettoit un entretien intéressant sur la Musique & sur l'Opéra. Bouillac , en les appercevant , me dit : Oh ! Milord , voici des Amateurs ! Nous allons entendre des opinions bien partagées , & soutenues avec bien de la chaleur de part & d'autre. On prend parti sur tout à Paris , & avec un entêtement qui

prouve combien il est heureux que cette Nation exerce son énergie sur les riens qui se présentent à elle : elle s'évapore ainsi sans effusion de sang. Les grands objets se noient dans la multitude des petits dont on l'amuse. Si cette grande Ville formoit une République, la recette de Thémistocle coupant la queue à son chien, feroit fortune. *O terque, quaterque beati !* — Monsieur Bouillac, vous m'avez volé cette réflexion ; elle appartient de droit à un *Rosbif* comme moi. — Chut, Milord, n'en dites rien à personne ; je vous la rends, je trouverai mon compte à la mettre sur le vôtre. Cinq des personnes qui venoient dans cette espece de galerie, s'attachèrent sur-tout à nous. — Parbleu ! Messieurs, dit un vieux Robia à perruque nivelée, voilà donc du *Gluck* ? Oh ! vraiment, c'est bien la peine de faire tant de fracas pour cette *Alceste*. Pour moi, je m'en tiens à mon Rameau. — Eh ! Monsieur, reprit un Marquis abonné & qui joue quelquefois un second violon en dixieme aux con-

certs bourgeois, cet homme-là est enterré il y a un siècle. — Un siècle, Monsieur, vous manquez à la chronologie. — Au reste, la chronologie ne fait rien à l'affaire ; mais, Monsieur le Président, parle-t-on encore de Rameau ? — Comment Rameau, Colâsse, Lully, noms immortels ! — Et sifflés aujourd'hui, — Ce seroit à tort, reprit Bouillac ; je pense qu'on peut actuellement goûter peu les Pièces dont ces Auteurs célèbres ont fait la Musique, & s'y ennuyer même, sans que cet ouvrage réfléchisse jusqu'à leurs manes. Les progrès que fait un Art, ne font point la censure, & n'autorisent point à jeter du ridicule sur ceux qui lui donnerent le premier essor, plus difficile que tous ceux qu'il prend par la suite. — Un de ceux que nous avons abordés, prit alors poliment la parole. C'étoit un de ces Français raisonnables & charmans, qui sont faits pour servir par-tout de modèle aux gens bien nés. Monsieur le Marquis, dit-il, conviendra sans peine de cela ; & comme pour déterminer son suffrage

en pareille matiere , il n'est question que de prendre avis des sensations qu'on a éprouvées , je présume que M. le Président, dont l'oreille est si parfaite & l'ame si sensible , attendri par les sons déchirans de la douleur d'Alceste , ne nous refusera pas de faire l'aveu , que le Musicien de Vienne a donné à l'Art un nouvel élan. — Ah ! Monsieur , dit le Président , il y a des passages assez touchans par-ci par-là ; mais il faudra en revenir à l'ancienne maniere : Lully, Campra & Rameau ! Ah ! Monsieur, Rameau ! c'étoit-là le beau , le sublime , il falloit s'y tenir ! — Allons , allons , M. le Président , allons , reprit un Abbé à voix grêle ; je vous passe de bon cœur votre antipathie contre le *Gluck* ; il est tudesque à pleine bouche , nulle finesse , nulle légèreté ; mais..... — Comment , M. l'Abbé , dit le Marquis , *Gluck* , le sublime *Gluck* , tudesque ! & où trouverez-vous ?.... — Patience , Monsieur , patience ! vous allez entendre des sons divins , du.... — Du bruit harmonieux , de la mélodie sau-

tillante, peut-être ? Je gage que vous êtes Picciniste.... — Oh ! très-décidé même. Comment ? mais Piccini est le premier homme de la terre. Ici l'Abbé s'empara si bien du raps, qu'il parla pendant trois minutes sur le chapitre de son héros, sans que les autres pussent le débouter ; enfin il termina par s'appuyer de l'autorité du Bel-esprit. Marmontel, qui, disoit-il, venoit de pulvériser dans une brochure le Germain, & toutes les prétentions de ceux que son vacarme avoit surpris. Je fus bien aise de voir l'homme sensé reprendre la parole. — Messieurs, dit-il, tout ceci me paroît bien excessif. Il fut facile à cet Académicien d'entraîner quelquefois les esprits ? il ne le seroit pas autant de prendre un empire sur les oreilles. Tout le monde n'a point les qualités de l'entendement qu'il faut pour juger des Productions littéraires ; mais presque tous les humains ont reçu de la Nature une sensibilité plus ou moins grande aux charmes réels de la Musique : elle semble même avoir étendu ce bienfait

jusqu'aux animaux. Il seroit impossible de prouver à tant d'Auditeurs attendris, qu'ils ont eu tort de se laisser émouvoir. Or, il est indisputable que la représentation d'Alceste a fait la sensation la plus vive & la plus impérieuse. Le silence étoit général, & annonçoit la suspension des facultés absorbées; les yeux étoient humides de pleurs, & les applaudissemens contenus par la crainte d'interrompre le plaisir. Je crois, Messieurs, que cela peut s'appeler un hommage. Je ne connois rien de si stérile & de si superflu que d'analyser dans les Arts de pur sentiment. — C'est une faute, répliqua Bouillac, que le Bel-esprit partisan de Piccini a commise plus d'une fois : il parle Musique, comme il a parlé des Productions du Théâtre Anglais, c'est-à-dire, sans y comprendre beaucoup; & son thème, dicté par ses préjugés & dévoré ensuite par des enthousiastes, roule probablement sur ce qu'il n'a point entendu. Je suis peu connoisseur; mais, comme Monsieur, je prends pour juges les effets sentis d'une

d'une maniere générale & involontaire. Cette espece de décision ne plut nullement aux parties ; chacun continua à soutenir son opinion avec la même chaleur , & les préventions respectives redoublerent avec un torrent d'arguments hérissés de tous les termes de l'Art , placés avec cette impropriété où tombe si communément l'ignorance des Amateurs à prétentions. Je m'en rapporte à Milord , dit tout à coup l'un des disputans ; son pays est un théâtre riche & opulent où les Arts sont encouragés ; on y entend à peu près tout ce qu'il y a de mieux après l'Opéra de Paris. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette exception. — Je suis bien peu connoisseur , Monsieur , répliquai-je , & comme ces Messieurs , mes seules sensations dicteroient mes arrêts. J'ai un trop foible usage de votre ancienne mélodie , pour décider sur ce point. Le peu que j'en ai entendu , m'a rappelé notre *Handel*. Malgré ses combinaisons harmoniques , qui peuvent le faire marcher à côté de Rameau , que sou-

vent il surpassa par le chant, nous le trouvons en général lourd & dénué d'expression. *Gluck* m'a paru énergique, terrible & touchant, rapide & vrai. *Piccini*, plus élégant & plus varié; plus délicat & plus léger, ne me semble atteindre ni à la simplicité, ni à la force soutenue. De toutes les grandes machines d'Opéra que je me rappelle avoir entendues, je ne me souviens d'aucune où l'impression propre au sujet soit aussi vive & aussi continuées que dans *Alceste*. Au reste, nous pensons en général chez nous, qu'il est peu de mérite exclusif. Nous accueillons tous les Artistes célébrer dans un genre dont nous sommes nous-mêmes dépourvus, & nous laissons au Public à les payer à son gré, en proportion du plaisir qu'ils lui font. Je m'aperçus que cette décision ne convenoit pas plus aux disputans que la première. Effectivement la plupart avoit insensiblement gagné la porte & leur voiture, avant que j'eusse achevé. Le seul personnage du groupe qui eût été neutre, étoit resté

avec Bouillac & moi. Nous rîmes ensemble du tracas que l'on se donnoit, en se partageant sur des matieres d'agrément où il n'y avoit rien à prendre que du plaisir, & de la duperie de tous ces prétendus connoisseurs qui ne peuvent se résoudre à le chercher que dans les préventions dont ils se sont affublés. Le Comte de ***, c'est le nom de cet homme plein de raison & d'aménité, paroit aussi.

A peine nous eut-il laissés seuls, qu'un jeune étourdi de dix-huit ans, au teint rouge & fleuri, à la frisure la plus ample, auquel je n'avois pas fait attention pendant la conversation, se hâta de nous joindre. Il se laissa, pour ainsi dire, glisser depuis la cheminée du foyer jusqu'à nous, sur une ligne droite qu'il décrivit en faisant cinq ou six pas graves avec autant d'art & de précision qu'un des meilleurs Danseurs que nous eussions vus sur le théâtre. Milord, me dit-il, ces Messieurs veulent *parler Opéra*; mais, entre nous, ils n'y entendent rien. Du Rameau,

du Gluck , du Piccini , tout cela est bel & bon , mais ne fait pas grand chose à l'affaire ; des paroles de Quinault ou des vers de Poinfinet , cela est fort égal encore. Ce qui fait l'ame de ce grand spectacle , & ce qui nous assure à jamais la supériorité dans ce genre , c'est la danse , Milord , c'est la danse. Sans Vestris & d'Auberval , sans la Guimard , sans la divine Allard , tout ce qu'il y a de vrais connoisseurs à Paris ne mettroit jamais le pied ici. J'allois répondre à cette observation , mais je m'aperçus bientôt que j'y perdrois mon temps. Le nouveau champion enfila le plan d'un ballet tragique ; il mêla si rapidement & avec si peu d'interruption la pratique à la théorie , en copiant alternativement les graces & les pirouettes du Vestris , les caracoles de l'élastique d'Auberval , & les attitudes des Guimard & des Henel , que nos yeux & nos oreilles n'étoient point en état de résister à ce torrent burlesque & impétueux. Heureusement , nous étions à peu près seuls dans la salle.

Plus heureusement encore , j'entendis crier mon nom : Bouillac & moi , nous descendîmes en nous tenant les côtés , & nous laissâmes le plus furieux & le plus singulier des mimophiles que nous eussions rencontrés , déployer sa belle jambe au milieu d'un aplomb où il est peut-être encore , devant la grande glace de la salle.

Echappés de cette dernière partie de la scène du foyer , où nous avons eu , malgré notre gravité naturelle , quelque peine à nous contenir l'un & l'autre , nous regagnâmes notre voiture. Pour peu qu'on veuille philosopher ici , me dit Bouillac après m'avoir donné le temps de rire , tour à tour Diogène & Démocrite , on trouve ample matière à chaque pas.

Mais , mon cher Milord , l'étrange & magnifique Spectacle que nous venons de voir , où tant de défauts choquent les oreilles & les yeux d'un homme sensible & raisonnable , se soutient encore par une espèce d'Amateurs plus facile à contenter. C'étoit aujourd'hui

la *Capitation*, c'est-à-dire, le jour anniversaire de bénéfice pour les Acteurs. Dans ce jour privilégié, ils ont soin de mettre tout à profit. Si nous fussions arrivés plus tard, nous eussions été obligés d'aller sur le théâtre, & d'y rester dans les coulisses, où les Galans de la ville étaloient leurs graces & effuyoient le feu des œillades de toutes les Nymphes du Palais Royal. Comment vous seriez-vous tiré de là? — Mais, fain & sauf, & tout autrement que je l'aurois fait il y a cinq ans. — Je le présume; mauvaise école des Arts dont elle prend sa dénomination, cette dangereuse Académie est, pour toutes les Belles qui s'y enrôlent, celle du libertinage le plus affreux & le plus dangereux : ses privilèges s'étendent à exercer impunément toutes les adresses, & à en épuiser toutes les ressources. — Cet abus, répliquai-je, est-il véritablement aussi criant qu'on me l'a quelquefois dépeint? — Comment! au point que fille d'Opéra & courtisane effrontée & impunie, sont absolument syno-

aymes. — Je sens à merveille que la vertu n'ira point se loger-là ; mais seroit-il effectivement possible qu'une jeune personne , égarée par la fougue de ses sens , par la vanité , par une séduction quelconque enfin , fait soustraire aux recherches d'une famille , à celles d'un époux , du moment où les Exarques de ce lieu de chansons & de cabrioles l'auroient inscrite sur leur catalogue ? Cela me paroît d'une absurdité ! ... — Milord , ce pays-là a ses immunités & ses loix , cela est certain : on donna le titre fastueux & ridicule d'*Académie Royale de Musique* , à ce ramas d'Histriens & de Baladins , dans un temps où tous les Atts du Théâtre étoient à Paris dans leur enfance : & comme tous les talens agréables sont ordinairement les fruits d'une éducation soignée & libérale , Louis XIV , qui vouloit en rassembler promptement un grand nombre , décida qu'un Gentilhomme n'y dérogeroit pas , & qu'une fille y seroit indépendante. Le préjugé légitime qui flétrit les saltimbanques , plus fort

que la décision du Monarque, a retenu les hommes ; mais les Dames usent amplement du privilège indécent qu'e leur accorda un Prince enivré de tout ce qui tenoit au faste & à la splendeur. L'habitude de les voir faire impunément, a durci le calus ; & l'humeur railleuse du Public trouve toujours quelque côté plaisant dans les excès où ces Dames entraînent les pauvres dupes qu'elles plument où plutôt qu'elles écorchent. Nous avons d'ailleurs un si grand nombre d'aimables débauchés parmi les gens considérables, qu'il est très-commun de voir ces créatures, non-seulement jouir de l'impunité, mais avoir du crédit. Je me souviens d'avoir connu un homme d'une naissance noble, qui joignoit à cela des talens littéraires très-distingués, devoir le pain de sa vieillesse à la protection d'une Cantatrice très-galante & très-décriée. En vain il avoit promené son génie & son indigence chez les Grands, d'antichambre en antichambre, la seule R * * * fut assez puissante pour lui faire accorder

une modique pension. Cette femme dut le pouvoir de servir un homme, que ce bienfait devoit humilier, à un train de vie qui eût mené cent fois à la S***, une malheureuse qui n'eût pas foulé les augustes treteaux où elle chante. — Mon ami, à la bonne heure, je pourrois encore passer cela; mais qu'un pere, indigné de la honte que fait rejaillir sur lui l'enfant à qui il a donné son nom, par une prostitution d'autant plus déshonorante qu'elle a plus d'éclat, trouve entre elle & lui la barriere fantastique d'un état à la fois humiliant & protégé, quand il veut faire cesser le désordre! j'appelle cela un assassinat civil honteusement autorisé, un abus infame & qui imprime sa tache sur l'ordre public. — Je ne fais, Milord, si ce cas se présenteoit, si l'on ne dérogeroit pas à ces ridicules prérogatives: avec des Magistrats sages, comme ceux que notre bonne fortune actuelle nous a donnés, je présume que..... — Ce n'est pas assez, mon ami; il faut que ce statut ridicule & déshonorant

soit effacé. Pardon , au reste : je parle en homme indigné ; je m'imagine voir mes perfides & impudentes D*** & de *** , sur l'absurde registre..... — Elles y sont bien aussi. — Comment ? mais la dernière ne dansa ni ne chanta de sa vie. — Oh ! Milord , il n'en faut pas tant. Quiconque , parmi nos courtisanes , fait faire des dupes & a de quoi payer l'inscription , peut exercer par privilège , n'eût-elle jamais touché les planches. — Mais voilà qui est affreux ! — Prenez la liste ; à peine la moitié des femmes que vous y trouverez , est utile au Spectacle dont les privilèges la mettent à couvert dans ses tentatives sur les fortunes & les mœurs de la jeunesse. Il y a là des honoraires , comme dans toutes les Académies. — Laissons ce chapitre , mon ami , il me soulève : la plupart de nos femmes de théâtre ne valent guère mieux que les vôtres ; mais elles n'ont pas de privilège pour cela. Jamais il ne devoit s'en donner de semblable , sans que l'infamie , qui peut faire le contre-poids , ne soit à côté.



CHAPITRE VI.

Comédie Française. Causes morales de la révolution arrivée dans le goût des compositions dramatiques Françaises. Acteurs ; autres Spectacles.

DEPUIS que j'ai commencé à lire , à voir & à réfléchir , je me suis figuré que le Théâtre d'une Nation , bien analysé & bien suivi , pouvoit contribuer beaucoup à faire connoître les mœurs. Comme l'art de la Scène les a pour but , & qu'il les peint , on peut y puiser un faisceau de connoissances , qui naturellement doit être le résultat de toutes celles que les Auteurs ont dû acquérir , pour les saisir & les rendre. A Paris , tout est en surface aujourd'hui dans les sociétés & dans les rapports habituels des hommes entre eux ; aussi les Auteurs dramatiques ne paroissent toucher qu'à l'écorce des caracteres , & à la couche extérieure des originaux. On persiste

dans les cercles ; on y débite des *kalembourgs* ; on n'entend pas autre chose non plus dans la plupart des nouveautés qu'offre le Théâtre de la Nation. Quelques-uns de mes Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de savoir ce que c'est qu'un *kalembourg*. Ce terme, dont l'étymologie seroit assez difficile à assigner, désigne une espece de *rebus verbal*, qu'un sot trouve bien plus facilement qu'un homme qui a de l'esprit & de la raison. Quiconque est né avec le prodigieux talent des acrostiches, est bien près d'avoir le don sublime des *kalembourgs* : ils font le sel des compositions, comme l'agrément des conversations modernes. Si, après cette définition, mes Lecteurs ne concevoient point encore ce que c'est qu'un *kalembourg*, je me justifierai de ce manque de clarté, en leur objectant qu'un *kalembourg* est une chose si entortillée & si obscure en elle-même, que ce caractère ne peut manquer d'influer sur sa définition. Qu'ils ouvrent le *malheureux imaginaire*, & nombre d'autres Comédies

Comédies nouvelles, ils trouveront à s'en convaincre par leur propre expérience.

J'ai déjà observé, dans la relation de mon premier Voyage, que le Théâtre de la Comédie Française est celui qu'un Etranger devoit fréquenter par préférence. Je suis encore aujourd'hui de ce sentiment : les Acteurs parlent la Langue dans toute sa pureté ; & , à cet égard , c'est une très-bonne école pour tous ceux dont le premier desir, en arrivant à Paris , est d'y faire des progrès sûrs & rapides. Il est très-remarquable cependant que le grand nombre fait voir, pour ce Spectacle, l'éloignement le plus marqué. La salle est vide, au moins trois jours de la semaine ; & les autres représentations ne sont courues que par les cabales, qui s'y rendent pour siffler des Nouveautés, ou par les enthousiastes de quelques Auteurs favoris de la Nation, dont on y répète éternellement quinze ou vingt Pièces ; ce ne sont pas même toujours leurs chef-d'œuvres, suivant l'opinion du moins d'une bonne

Tome III.

I

partie du Public connoisseur. L'envie que j'avois de connoître & d'approfondir, m'a fait surmonter quelques dégoûts que j'ai d'abord éprouvés; & comme ce Théâtre étoit le plus national de tous ceux de Paris, j'ai vaincu ma répugnance, pour le suivre avec assiduité. J'espère que l'on voudra bien lire avec indulgence les réflexions qu'ose se permettre un Etranger sur la décadence visible où il est, & sur le mécontentement qui a excité les vœux du Public en faveur de l'érection d'un second Théâtre, qui puisse le dédommager de tous les défauts qu'il peut reprocher avec justice à celui qui existe actuellement.

Des fausses délicatesses, des petites manies de l'esprit, le tour des gentillesse factices de ce que l'on appelle *gens du bon ton*, ont presque exilé le rire de la Scène Française. Les Auteurs, pour se conformer à ce qu'ils prennent pour l'esprit du siècle, & qui n'en est que la manie ou le tic, ont donné dans un genre de pointes & de carica-

tures brillantes & monotones. Ce cercle & cet assemblage revenant sans cesse, jettent dans leurs productions dramatiques la plus insipide uniformité.

Un de ces Ecrivains commença, il y a vingt ans, à mettre ce genre en vogue. Il réunit une certaine masse d'esprit ; il le revêtit de ce jargon, tissu des mots & vide de choses, qu'on se pique de savoir dans la bonne société, & qui descend par ramification chez tous les citoyens de Paris ; car ce peuple surpasse tous les autres, par la fureur qu'il a de copier les gens du bon ton & du bel air. Marivaux, c'est le nom de cet Auteur comique, faisant ensuite le même thème en cent manières différentes, mit tour à tour ce verbiage séduisant, pour des Spectateurs qui se laissoient entraîner rapidement loin du naturel, dans la bouche d'une foule de personnages, de Marquis & de Comtesses, de Soubrettes & de Valers, qui tous ont la même physionomie. Qu'on lise ses Ouvrages, on trouvera d'un bout à l'autre le caractère extérieur &

général de la société des gens de qualité, saisi avec quelque vérité ; mais il seroit difficile d'y rencontrer une seule trace, ou d'y montrer une de ces nuances fortes des caracteres individuels peints par Théophraste, & mis en action par Moliere, avec cette vigueur & cette variété que la Nature reproduit dans les ames comme sur les visages. La premiere de ces deux tâches étoit bien plus facile à remplir que la seconde ; aussi le faiseur d'enluminures eut bien plus de copistes & d'imitateurs que le grand Peintre. La Scène Française n'offre que Marivaux retourné & mis en Vers par des hommes dépourvus fort souvent de cet usage du monde, qui aidoit leur modele à mettre quelque chose de piquant dans ses Ecrits : ils sont presque tous plus entortillés & plus pointilleux encore que lui, & ont copié bien plus fidèlement ses défauts que ses beautés : voilà l'esprit & la tournure des Compositions nouvelles les plus applaudies que j'aye vues, Je me suis apperçu que leur sort étoit d'être

accueillies par cette partie du Public qui veut voir absolument de l'esprit , & qui , en disant , s'imagine le persuader aux autres. Pour ceux qui n'apportent d'autre prétention au Spectacle que celle de s'y amuser pour leur argent, je les ai vus sortir froids & mécontents , maudissant le bavardage inintelligible , & les brillantes redites de personnages sophistiqués , que Monsieur l'Auteur avoit hérissés de ses épigrammes & de son savoir-vivre agréable & alambiqué.

Quelques beaux - esprits modernes ont , par-ci par-là , fait des efforts pour égayer à *fond* les Spectateurs. J'ai cru voir que ces derniers , se précipitant dans un excès contraire , substituoient aux langueurs du haut comique , si fort en vogue , les charges de la bouffonnerie , & les traits grossiers de la farce. Cependant le Public étoit si étonné de trouver de quoi rire , qu'il se jetoit à corps perdu sur le *Jodelet* de Scarron , & se pressoit au *Barbier de Séville* : ces rapsodies , sans substance & sans caracteres , n'offroient rien au cœur & à

l'esprit ! mais elles excitoient la dilatation de la rate & les mouvemens convulsifs de la mâchoire. Cette sensation étoit quelque chose pour des Spectateurs qui, depuis long-temps, n'avoient été émus que d'une maniere artificielle, & n'avoient applaudi que par convention.

J'allois fort souvent au Spectacle avec le Français raisonnable dont j'ai parlé dans la scène du foyer de l'Opéra : il m'avoit répété plusieurs fois que, dans ce siècle, ses compatriotes avoient des vices grossiers, dont la représentation indécente souilleroit la Scène, & des défauts plâtrés d'un vernis si uniforme, que leurs ridicules n'étoient presque point susceptibles d'être diversifiés. Cette réflexion a beaucoup de vérité : je crois cependant que le génie, qui auroit percé cette première couche, auroit encore trouvé une bigarrure inépuisable d'originaux. Le Protecteur faussement poli, ou hautain avec affabilité ; le Bourgeois engoué du bon ton, estropiant les allures & les travers des gens de qualité du siècle aux dépens de

sa bourse ; le Financier , stupide Mécène des Beaux - esprits & des Savans , oubliant Barême au milieu d'une bibliothèque dont il ne connoît que les titres , amassant des coquillages & des madrépores , analysant l'air fixe , & faisant banqueroute à travers un fatrats de connoissances où il n'est à la lettre qu'honoraire ; l'Auteur , moyennant un Teinturier , comme M. Guillaume , prôné à force d'être prôneur ; le Magistrat coquet , fréquentant les gens d'épée , qui jamais ne mit le nez dans Cuias & dans Bartole , & , de sa vie , n'eut d'autre manuel que les romans du jour ; le Petit-Maitre en cocarde & en plumet , qui , rêvant tactique , s' imagine faire la nique à César , & prendre à tout moment Turenne sans vert ; la fille de Finance , devenue femme de qualité , se vengeant des mépris de celles de son rang sur sa parenté nouvellement échappée de la livrée , & surpassant ses modeles en impertinences , une multitude d'autres enfin , que l'on rencontre à chaque pas , & qui ne perdent rien

de leur absurdité primitive pour être un peu masqués par l'enluminure du jour : voilà le champ où l'on puiseroit encore peut-être, sans l'humeur chatouilleuse des particuliers qu'une ressemblance trop vive rendroit furieux : car il y a bien des exemples de personnages obscurs qui, en pareils cas, se sont écriés : *C'est moi !* Doit-on écouter leurs plaintes ? & le timide pinceau de ceux dont le talent peut purger la Société, devrait-il s'arrêter au bruit & par l'appréhension de leurs clameurs ? Si, parmi nous, le célèbre *Foote* entretient encore la dernière étincelle du génie comique que laisserent les *Wicherley*, les *Congreves* ; ne devons-nous pas cet avantage à la liberté de peindre d'après Nature, & au juste ridicule, qui devient le lot bien mérité des plaignants qui préfèrent de se nommer avec fracas, au sage parti de se corriger en silence ?

Les Comédiens Français apprirent, il y a quelques années, que nous avions rendu un hommage éclatant à la mé-

moire de Shakespear : ce trait les frappa. Ils crurent devoir le même tribut aux manes de Moliere. A l'imitation de la fête séculaire, que nous célébrâmes dans ce lieu de la naissance du Pere de notre Théâtre, ils jouerent la Piece intitulée la *Centenaire*. Le Public se joignit à eux : le Poëte Français recueillit des honneurs égaux, quoique moins pompeux que ceux que nous rendîmes au nôtre. Tous les yeux se détournèrent pour un instant, des fadaïses dramatiques & des raffinemens insipides de nos faiseurs de Madrigaux. A la chaleur avec laquelle le Public exhala ses regrets, on auroit dit que le bon comique alloit renaître : ce fut un feu follet qui se dissipa avec plus de promptitude qu'il n'en avoit eu à s'allumer, & le Maître de la Scène fut livré au jeu plat & sans intelligence des Suivans de la Troupe ; ceux-ci s'exercent à le déchirer deux fois la semaine dans une salle vide de Spectateurs. Est-ce ainsi que nos Comédiens traitent les Chef-d'œuvres de Shakespear ? Ceux dont les talens ont

fait une fortune assurée, briguent l'honneur de les jouer ; ils y puisent sans cesse de nouvelles leçons. Objets d'instruction perpétuelle pour eux, ils sont encore ceux de l'émulation des Auteurs qui marchent dans la même carrière : leurs beautés bien senties les rappellent continuellement à celles de la Nature, dont la plupart de ceux qui écrivent ne sont que trop enclins à s'écarter ; & si, malgré cela, notre Scène est assez stérile dans ce siècle, je pense que ce défaut est moindre que la redondance ennuyeuse d'Ouvrages médiocres, enchâssés dans le cadre éternels où sont circonscrits tous ces Dialogues successifs, qu'en France on appelle *Comédies*, quelques différentes qu'elles soient, des Ouvrages qu'on nommoit ainsi autrefois.

J'avoue que les Tragédies Françaises ont un genre de beauté, & une sorte de perfection que la plupart des nôtres n'ont pas. Melpomene, bien plus riche & plus féconde pour les fonds chez nous, a ici une décence, une régularité

précieuse dans les formes. De tous nos Auteurs Tragiques qui pensent & conçoivent si fortement, il n'en est point dont les douleurs & le style aient cette belle uniformité, & cette marche égale des bons Poètes Français. Cet avantage qu'ils ont sur nous, se fait sentir, surtout à la lecture; mais à la représentation, il s'affoiblit d'une manière sensible pour le gros des Spectateurs. Dans les Tragédies tout à fait modernes, j'ai cru voir un défaut qui concourt encore à son anéantissement. C'est la métamorphose du beau style dramatique de Racine, en enflure épique & en soubrefauts sentencieux. Le retour périodique de ces maximes, qui terminent chaque tirade, donne un air de charlatanerie aux personnages, & fatigue autant l'oreille & l'esprit, que les deux Vers rimés qui fermoient anciennement les harangues de nos Acteurs: elles interrompent cruellement cette chaleur du sentiment qui a si mauvaise grace à perler par apophtegmes. Quand un Héros ou une Héroïne en ont lardé leurs

discours, cette emphase leur donne, à mes yeux, l'insipidité de la pédanterie la plus insupportable. J'ai remarqué que ce défaut faisoit plus de déclamateurs encore, que le cliquetis de la rime & le hoquet des hémistiches, qui font scander tant de Comédiens ineptes.

Je ne veux pas réveiller l'ancienne querelle, en répétant les paralleles de notre grand Poëte Tragique avec les Auteurs Français dans le même genre. Cette opinion littéraire, soutenue par quelques partisans de ce génie, que nous sommes accoutumés à croire sans égal, a trop révolté des esprits attachés par habitude à leurs Productions, & accoutumés à les regarder comme supérieures aux nôtres. Je demanderai seulement que l'on veuille bien m'excuser, si j'avoue avec franchise que le manque d'événemens, l'uniformité & la ressemblance des plans & des caractères, laissent un vide & une largeur sensible pour moi dans les Pièces tragiques qu'on joue à Paris. J'implore grace
pour

pour ces impressions : elles sont assurément l'effet de l'habitude des choses opposées : & il y a long-temps que l'habitude a été appelée une seconde nature, qu'il est presque aussi difficile de dépouiller que la première. En m'exprimant avec cette réserve, j'espère ne point choquer ceux de mes Lecteurs qui sont irrévocablement entraînés par ce goût, ou par ces préjugés d'acceptation, que l'impétueux Bouillac fronda avec tant d'amertume pendant mon premier Voyage. Cette modération sera propre à ramener les deux partis à une réflexion fondée sur un Proverbe : *On ne doit point disputer des goûts ; & peut-être mon exemple ira-t-il jusqu'à persuader qu'on ne peut ni ne doit avoir que des opinions, & ne jamais s'ingérer à prononcer ses sentences.*

J'ai beaucoup entendu déclamer contre un genre moderne, qui ne manque pas de partisans. Ceux qui veulent le couvrir de ridicule, lui donnent le nom absurde & contradictoire de *Comique larmoyant*. Ses Amateurs l'appellent

Drame, terme générique qui désigne toute Piece & toute action théâtrale. On devine que ces derniers l'ont adopté, parce qu'un préjugé, qu'un Anglais regardera comme très-bizarre, a empêché de le nommer *tragique*. Chez nous, une Piece est appelée *Comédie* ou *Tragédie*, suivant la nature du sujet & des événemens : si ses impressions portent à la gaieté & au rire, c'est une Comédie; si son objet & ses effets sont la pitié, l'attendrissement, la terreur & l'effroi, c'est une Tragédie. Ces dénominations, en France, ne dérivent pas seulement de la disparité dans l'objet & les moyens qu'emploie l'Auteur, on a encore égard à la qualité & à l'espece des personnages; on trouveroit très-ridicule & très-absurde d'annoncer comme *tragique*, une Piece où l'on feroit agir des Bourgeois de Londres ou de Paris, quelque lamentables & quelque attendrissans qu'en fussent la fable & le sujet : si ces Bourgeois sont d'Athènes, de Rome, ou de quelque République antique, la pré-

vention s'évanouit. Cependant en général on exige, dans la Tragédie, des Princes & des Rois, comme si ces personnages imposans & fastueux étoient les seuls dont les infortunes eussent le droit de faire couler des larmes. Subjugués par ce préjugé, les *Dramographes* ont cherché un titre intermédiaire, & le mot *Drame* a paru remplir leur objet. Peu à peu cette dénomination a fait oublier l'appellation ridicule de comique larmoyant. J'ai cru m'appercevoir que peu d'Ecrivains avoient évité l'écueil principal où ce genre-là peut échouer; c'est le ton romanesque. La Jeunesse prend aisément le goût de ces Pièces de théâtre, parce qu'elle a naturellement celui des Romans, dont il est né; elle ajoute au lieu de diminuer. Beaucoup de ces Pièces m'ont paru écrites avec une enflure qui précipite encore l'Acteur dans la déclamation; &, par contre-coup, celui-ci s'est si bien pétri d'emphase, que les Auteurs, à leur tour, empruntent de lui ce ton guindé. Le genre de Drame, bon en lui-même,

mais défiguré par cette habitude , devra l'*o'struction* de ses progrès , & peut-être sa chute absolue , à cette illusion & à cette erreur. Les femmes qui ont écrit des Drames , ont mieux réussi que les hommes. Je crois qu'il faut attribuer cette supériorité à la délicatesse & à la vivacité de leurs sentimens ; elles leur ont fourni des moyens , sans avoir recours aux faits patibulaires , qui font une sensation dégoûtante & ignoble dans la peinture de la vie privée.

Telles sont les assertions qu'ose hasarder un Etranger sur l'état actuel de la Scène Française , quant aux compositions modernes. En marquant les défauts généraux qui m'ont frappé , je ne prétends pas soutenir qu'il n'y ait point d'exception.

Aux causes que l'on a pu entrevoir de la médiocrité des Acteurs , & qui sont occasionnées par les défauts des compositions , il s'en joint une autre , & elle est peut-être un mal inévitable. J'ai vu quelques essais de la pétulance du Public , & je ne sais si l'espece de

considération où le maintient la garde extérieure de la Comédie , si le frein que son aspect impose aux caprices , aux cabales , à la légèreté de la multitude , ne sont pas indispensables. Quoi qu'il en soit , il en résulte un mal nécessaire , c'est l'impunité des Acteurs , qui donne lieu à leur suffisance & à leur paresse. La crainte salutaire des sifflets entretiendrait leur vigilance & leur soumission ; & l'on ne seroit pas exposé à revoir sans cesse la répétition continue des mêmes choses , jouées par des Histrions dont la fatuité croit gratifier les Spectateurs , lorsque les Coryphées de la Troupe se donnent la peine d'y paroître ; mais l'impétuosité Française porteroit , ou je me trompe fort , la licence & le tumulte à un point où ils ne vont pas à Londres même : la concurrence des théâtres , le hasard des génies que la Nature n'accorde pas tous les jours ; voilà les contre-poids qui peuvent seuls arrêter l'honneur de la Thalie & de la Melpomene Parisiennes sur la ligne de leur déclin ,

qu'elles me paroissent parcourir avec rapidité.

L'état d'imperfection & de décadence de la Scène vraiment nationale, chez un Peuple qui aime avec passion les amusemens dramatiques, fait désertter les Spectateurs, & les précipite vers d'autres Scènes d'un genre bien moins précieux & bien moins raisonnable. Rien ne parlant plus au cœur ni à l'esprit dans un Spectacle, qui n'eut d'autre destination que d'y porter une émotion avouée par la raison, on se rejette sur ceux dont le partage & le but sont de distraire les sens. Voilà comme, à côté des Comédiens Français, l'Opéra se soutient, & comme le Théâtre des Italiens fait fortune !

J'ai parlé amplement de l'Opéra. Voici comme mes yeux, étrangers à la vérité, ont envisagé la Comédie Italienne. J'implore toujours la même indulgence pour les préjugés que j'ai pu y apporter ; personne n'en est exempt, encore un coup ; &, d'après la maxime que j'ai établie plus haut, ce n'est

jamais qu'une opinion que je prétends hasarder. Grace donc, Messieurs les Amateurs, encore une fois, grace ! L'Opéra comique, cette colonne du Théâtre appelé *Italien*, n'est au-dessus de la farce que par le secours de la Musique : le charme de cet Art est très-vif & très-pressant, mais il est fatigant à proportion : oisiveté & engouement à part, quel est l'être qui pourroit soutenir de suite vingt Opéra bouffons ? Cela me paroît aussi impraticable que d'affronter le roulis d'une Ariette qui dureroit deux heures.

Le néant de bien des êtres fait qu'ils se réfugient où ils peuvent, pour charmer leur inutilité, sans compter que les dispositions du cœur & la frivolité de quantité d'autres s'arrangent mieux des gentillessees qui sont chantées, que du tableau des mœurs, où il n'y a rien de flatteur à voir pour eux. Au reste, les Acteurs y ont un jeu vif & gai, & généralement assez de vérité ; le chant m'y a paru encore bien imparfait. C'est si fort un charme secondaire pour

le Spectateur , que j'y ai vu accueillir des voix rauques & fausses , pourvu que la figure de l'Acteur fût avantageuse & son jeu supportable ; preuve qu'on se sauve où l'on peut , & qu'on est devenu facile en fait de plaisirs , par le défaut du mieux.

Le Public se dérobe encore à l'ennui qui le poursuit , en raison de l'activité naturelle des individus qui le forment , en courant chez Audinot ; école très-mauvaise pour le Théâtre ! Il ne s'est pas encore formé un Comédien parmi tous les petits automates qui y ont succédé à de grandes marionnettes ; & , ce qui est bien pis , c'est un lieu de prostitution précoce , dont les anecdotes font frémir tout homme un peu raisonnable & ami de l'ordre. Cet abus peut être corrigé ; & à la vérité il n'a rien de commun avec la nature de ce petit Spectacle ; mais je n'ai pu gagner sur moi d'omettre cette réflexion.

De chez le sieur Audinot , il n'y a qu'un pas chez les Farceurs. Ordinairement on y tombe par bricole , quand

tout est plein chez le premier. J'ai vu bien des mortels que le besoin de rire entraînoit à ces tretaux toujours grossiers & souvent indécens. Depuis que cette espece de convulsion, nécessaire à la circulation du sang de quelques individus, n'a plus lieu auprès des successeurs de Moliere, on cherche à se la procurer où & comme on peut.

Que de guerres ! Quels traits de critique ne m'attireront pas le tour & la singularité de ces réflexions, malgré toute la modestie que j'ai tâché d'y mettre ! C'est un Anglais, diront les plus modérés ; il n'a pas le sens commun ! & ceux qui pourroient penser comme moi, & qui auroient le malheur d'avoir vu de même, n'oseront prendre ma défense. Le seul remede à cela, c'est de me tenir pour battu, & de subir mon sort.



CH A P I T R E VII.

*Eloquence. Le spectacle des Loix & du
Barreau.*

L'AGRÉABLE & judicieux Français avec qui j'avois eu le bonheur de me lier assez étroitement, avoit autant d'avidité de bien connoître l'Angleterre, que j'en avois de m'instruire par la pratique, & de me rendre familier tout ce qui concernoit sa Patrie. Des obstacles multipliés l'avoient empêché jusqu'alors de franchir les mers qui nous séparent. En attendant le moment favorable, il donnoit régulièrement, chaque jour, quelques heures à l'étude de la Langue Anglaise. En général le Français dédaigne assez tout autre langage que le sien : il y a trente ans qu'un homme un peu familiarisé avec deux ou trois idiomes étrangers, auroit été un phénomène parmi eux ; le nôtre y acquiert tous les jours. Le Comte

de *** ne s'étoit point contenté de l'étudier assez pour entendre nos livres; il travailloit encore à surmonter la difficulté que ses compatriotes trouvent presque tous à le prononcer; & tous les matins il venoit s'entretenir avec Bouillac & moi, une heure ou deux, pour se rompre & s'habituer à nos articulations & à notre accent.

Lorsque le Comte trouvoit chez moi nos Papiers publics, il vouloit être notre Lecteur; jamais il ne témoignoît plus de satisfaction que quand je n'épargnois pas les réprimandes sur le petit nombre de fautes qui lui échappoient. M. de *** étoit devenu l'Admirateur passionné de l'éloquence simple & vigoureuse de quelques Membres de notre Sénat. La force, la clarté, la majesté des discours du Lord Chatam; l'adresse & la facilité de ceux du Colonel Barray & de M. Edmont Burke; la noblesse & la fermeté des réponses que Milord North fait aux attaques du parti qui lui est opposé par système, lui plaisoient également. — Nous n'avons point

C

d'éloquence en France, me disoit-il quelquefois ; nous ne connoissons qu'une rhétorique vaine & artificielle , que nous avons bien raison de définir l'*art de parler*. Vous , Milord , vous seuls posséder l'art de persuader & de convaincre : il semble que nos ames soient trop foibles pour admettre ces impressions fortes & impérieuses qui les subjugueroient : par les habitudes que leur ont fait contracter notre ordre politique & nos usages moraux , il faut s'insinuer , plaire ou éblouir. Ainsi nos Orateurs en sont réduits ou aux adresses ou au clinquant. — Je crois , lui répliquai-je , pouvoir , sans une partialité bien grande , recevoir cet éloge pour quelques-uns de mes éloquens Compatriotes ; mais cette disette d'Orateurs véritables que vous trouvez chez vous , est assurément le fruit des circonstances , bien plus que l'ouvrage de la Nature. Ceux que vous admirez avec raison , unissent à des talens naturels, très-rares & très-grands, l'avantage de pouvoir traiter, avec toute liberté, des sujets d'une importance majeure

majeure & générale. Leur position leur donne la plus riche & la plus intéressante des matières, puisqu'ils sont les défenseurs de l'intérêt de tous & de celui de chacun, & qu'aucune entrave ne s'oppose au développement de leurs vastes & graves objets. Tous ces moyens-là & l'occasion de les employer, sont ravis parmi vous à ceux que leur état met dans le cas de parler en public : vous n'avez pas notre genre d'éloquence, parce que vous ne pouvez pas l'avoir ; mais votre capacité, & cette belle & claire unité, ce coulant, cette marche naturelle de votre Langue vous donneroient des Orateurs au moins égaux aux nôtres, dans des circonstances égales.

Pour que Milord puisse jouir du plaisir de connoître & d'observer par lui-même notre genre d'éloquence, il faut qu'il aille dans nos Temples, & qu'il fréquente nos Palais.

Le Comte, Bouillac & moi fûmes assidus à suivre quelques plaidoyers relatifs à des affaires qui faisoient alors

beaucoup de bruit : ils étoient faits & prononcés par les plus célèbres Avocats ; & je suis forcé par la vérité , de dire que je ne les admirai que très-foiblement.

Le premier que j'entendis , plaidoit contre la validité d'un codicile qui démentoit & révoquoit un testament antérieur. Le fond de sa cause étoit mauvais , en ce que la lettre de la Loi rejetoit tous ces moyens ; il n'en accumula que de foibles & languissans , qu'il exposa avec une prolixité désolante. Je prouvai sa diffusion souverainement mal adroite ; il traîna ses redites pendant trois ou quatre matinées : on auroit dit qu'il auroit fait vœu de remporter la victoire à force de longueur & d'ennui ; déchu sans doute par l'espoir d'effrayer les Juges à la vue d'une multitude intarissable de motifs qui pouvoient changer le cas juridique , il substituoit l'enflure à l'abondance ; & , trop occupé de ce soin perfide , il ne s'appercevoit pas qu'il endormoit au lieu de convaincre ; sa verbeuse

éloquence me parut on ne peut pas plus propre à produire cet effet, accompagnée, comme elle l'étoit, d'une prononciation lourde & monotone. Sa chute uniforme & sourde avoit, pour assoupir, la même aptitude que le bruit répété & mourant d'une cascade ou d'une machine qui d'abord écarte le sommeil, & le rend ensuite plus profond en l'entretenant par des coups alternatifs.

Un jeune homme, antagoniste du premier, montra les plus heureuses dispositions; clarté, netteté, chaleur bien placée, correction, bel organe. Le mouvement qu'il excita dans l'assemblée, me convainquit que la réunion de tant de talens divers y offroient une nouveauté; il fut précis & lumineux; court, serré, & plein de nerf. Le sujet n'étoit point susceptible de véhémence; aussi n'en fit-il point parade mal à propos: il discuta, parce qu'il n'y avoit qu'à discuter. L'applaudissement fut général, & son triomphe complet.

Avant de sortir du Palais, nous

entendîmes parler d'une cause qui devoit être agitée avec éclat , & courue avec chaleur , pendant les jours suivans , au Tribunal de premiere instance de la Capitale. Un Patriote devoit entrer en lice , & répondre aux récriminations d'une Société d'Entrepreneurs , regardés par le Public comme des monopoleurs odieux. L'accusé étoit un homme célèbre par des Ecrits , dont le motif seul & le but étoient faits pour le rendre estimable : quelques erreurs & quelques méprises qui aient pu s'y glisser , il avoit toujours parlé pour le bien public ; il n'avoit pas craint de lancer le trait de la censure le plus amere sur ceux qu'il croyoit y former obstacle. Ces derniers avoient vivement ressenti le coup , & croyoient les circonstances favorables pour le repousser. L'Ecrivain patriotique devoit défendre lui-même sa cause ; & ses adversaires avoient trouvé , pour leur argent , à s'appuyer de l'organe d'un Orateur qui retint long-temps entre ses mains triomphantes la palme de l'éloquence du Barreau,

Le Public se porta avec avidité à l'arene où les deux champions devoient combattre ; & ayant pris la précaution de nous y rendre de bonne heure , nous fûmes très bien placés.

Cette espece de murmure qui fait sentir l'impatience & le mécontentement des Auditeurs , se fit entendre dès les premieres périodes du moderne Cicéron. En vain il s'efforçoit de donner une étendue & une enflure extraordinaires aux soins argentins du larynx le plus sonore ; en vain il fatiguoit l'air par l'éclat de ses périodes ; chaque effort de voix s'étrouffoit & s'abîmoit dans la basse que lui formoit un *brouha* étouffé, qui sans le respect dû aux lieux & aux circonstances , se seroit converti en sifflets aigus. Jamais je n'ai rien vus de plus triste ni de plus lourd que le peu qu'il m'a été possible de saisir de son discours , à travers cette confusion.

Un discours désordonné & rempli de déclamations où le Technique du Palais répandoit une barbarie qui n'étoit sauvée par aucun agrément ; un air de

suffisance & de triomphe anticipé, d'autant plus hors de saison, que celui du bureau n'étoit pour lui ni pour ses cliens : voilà tout ce qui me frappa dans cet Aigle du Palais, & j'entendois autour de moi mille échos de ma façon de penser.

Quand il eut clos son ennuyeuse inculpation, le Défenseur parla à son tour. Un battement de mains universel, plus fort que tous les *paix-là* étouffés des Hoissiers, se fit entendre avant même qu'il eût parlé. Il le fit avec une tranquillité, une modération, une solidité dignes d'une bonne cause & d'une meilleure issue, què le triomphe négatif qu'il obtint sur les cabales & les largesses de ses adversaires. Néanmoins, si l'approbation publique est une récompense qui suffise au cœur d'un bon Citoyen, il dut être aussi content de l'Assemblée que je le fus de lui.

Nous sortîmes, & bientôt nous eûmes gagné le Palais-Royal ; où après avoir raisonné avec bien des personnes que nous rencontrâmes, sur cette cause

qui faisoit l'événement du jour, Bouillac me dit : Milord , voilà notre éloquence , quand il s'agit de nos fortunes ; vous n'avez plus rien à connoître ici que celle qui regarde notre salut. Raisonnons un peu sur la premiere. A Rome , le noble & brillant emploi de défendre ses concitoyens des traits de l'oppression & des ruses de la fraude , étoit l'épreuve & la premiere école par où passaient les hommes destinés à être un jour les Peres de la Patrie ; ici , c'est le partage de tout pauvre diable qui a de quoi faire son droit , & qui , faute de pouvoir financer pour une charge , se voit réduit à vivre au Palais , des sottises d'autrui. Vous avez dû sentir aussi qu'aucun de ces Messieurs n'a fait des efforts de génie ; tout cela se fait pour de l'argent. Il en résulte d'abord , qu'un mortel , à qui sa *faconde* a donné quelque vogue , n'est pas fort délicat sur le choix des causes qu'il a à défendre , & que la mieux payée paroît toujours la meilleure : jugement d'autant plus sensé , que celui de l'Aréopage se décide

quelquefois sur le même principe. Moyennant ce petit mot de commentaire, vous ne vous étonnerez plus sans doute qu'un homme en réputation se soit porté pour l'Apôtre des vilaines gens pour qui vient de pérorer ce bruyant Avocat. Eh bien, il n'en perdra ni une once de célébrité, ni un pouce d'impudence. La véritable, la bonne éloquence que tous ces Messieurs prisent bien moins que leurs honoraires, est bien fille de l'esprit; mais elle tient un de ses caractères du cœur, & n'a jamais toute sa force & son énergie, si elle ne part de conviction & n'est soutenue par une vérité bien sentie. Voilà ce qu'on ne voit jamais parmi les Procureurs, espèce d'animaux subalternes au Palais, & rarement parmi les Avocats, qui marchent autant qu'ils peuvent à la fortune sur leurs traces.



C H A P I T R E V I I I.

*Prédicateurs célèbres. Comparaison de
ceux ci aux Prédicateurs Anglais.*

BOUILLAC & le Comte se rendirent chez moi un matin : nous partîmes aussi-tôt pour aller entendre , dans une des principales Basiliques , un Orateur dont l'éloquence mettoit en mouvement toutes les dévotes de Paris. Le thermometre de la vogue des Orateurs sacrés est le prix des chaises dans les Temples : celui-ci , quoiqu'il prêchât dans un des plus immenses vaisseaux de la Capitale , les avoit fait monter presque au niveau des billets d'entrée des Spectacles. Je serois fâché qu'on s'imaginât qu'un esprit de raillerie m'ait porté à saisir cette comparaison ; je suis bien aise cependant de l'avoir rencontrée en passant , parce qu'elle me donne lieu de placer une réflexion , c'est qu'à Paris on ne va nulle part par choix ni par

inclination ; on est au contraire entraîné par-tout par la vogue & par la foule.

Quoi qu'il en soit, je n'eus pas lieu de me repentir de m'être laissé aller au torrent ce jour-là. Après que nous fûmes assis à peu près vers le centre de plusieurs files de chaises occupées par des respectables mâtresses, dont chacune étoit munie d'une vaste poche de velours cramoisi, chamarrée & bordée de glands d'or, emblème à la fois du faste & de la dévotion, nous vîmes monter dans la Chaire un homme d'une figure majestueuse & vénérable ; ses traits nobles & fortement dessinés rappeloient ces belles têtes d'Apôtres, imaginées dans les compositions sacrées de Rubens & de Raphaël. Tout son air annonçoit le recueillement & la pénitence : une énorme calotte emboîtoit tout le sommet de sa tête, & contenoit des cheveux blancs qui tomboient sans art beaucoup au dessous de ses oreilles. Bouillac & moi, après l'avoir envisagé avec attention, nous reconnûmes l'ex-Jésuite de la diligence, où l'accident de ma voi-

ture nous avoit contrainsts à monter , presque au sortir de Péronne. Ce souvenir me disposa à l'écouter avec un nouvel intérêt.

Il commença , & , d'une voix noble & assurée , il prononça un exorde digne du caractère auguste de son ministère. J'avoue que j'aurois voulu tenir tous nos Prédicans d'Angleterre , afin qu'ils prissent leçon. Je ne tardai point cependant à m'appercevoir que le bon Pere n'inspiroit pas à tous ses Auditeurs la même satisfaction. Je demande pardon , encore une fois , de la liberté que j'ai prise de comparer le prix des chaises à des billets de Comédie ; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que je vis alors un autre trait de conformité entre les Sermons & le Théâtre. On faisoit cabale dans la nef ; d'un côté , des Abbés à prétention parodioient malignement les passages du discours qu'ils pouvoient saisir à la volée. Quel style ! disoit l'un ; quelle capucinade ! répliquoit un autre. Plus loin , un groupe d'Auditeurs , mi lesquels je reconnus encore mon

Procureur du coche, répétoit en grondant : Au blasphème ! à l'hérésie ! On crachoit , on toussoit , on se mouchoit ; en un mot , c'étoit l'image d'un parterre en rumeur , qui s'est fait une affaire de siffler un Débutant.

Parmi ce tumulte indécent , je saisis ce que je pus du discours du Prédicateur ; son début me parut beaucoup au-dessus de son élocution ; c'est ce que je dis à mes deux compagnons en sortant ; ce fut aussi leur sentiment. Milord , dit alors Bouillac , la carrière de la Chaire offre ici plusieurs sentiers : on s'y jette souvent par intérêt , quelquefois par vanité ; l'ambition fait aussi des Apôtres ; pour d'autres , c'est un gagne-pain assez pénible & borné. Le fanatisme en inspire bien aussi quelques-uns ; & il n'est pas difficile , en observant bien , de remarquer dans les discours de ceux qui s'adonnent au ministère de l'Evangile , la teinte des motifs qui les font monter en Chaire. Celui-ci y court après une pension sur une Abbaye , ou même après une Abbaye toute entière ;
aussi

aussi n'entreprend-il que les Sermons d'appareil & les Panégyriques les plus courus ; il guette les Oraisons funebres, & brigue l'avantage de faire fumer l'encens de la flatterie & du mensonge dans la Chaire de vérité , pourvu que le mort ait été puissant, & que ses parens puissent témoigner leur gratitude en lui procurant une nomination. Un autre se fait une planche de son brillant apostolat , pour arriver au paradis des Beaux-esprits , à l'inaccessible Académie des Quarante. Il est étudié & fleuri ; il affecte la pureté , l'élégance, ces deux attributs essentiels des Aspirans au fauteuil. Des sempiternelles , qui sur le retour de l'âge , remplacent l'Opéra par les Sermons , s'intriguent & lui procurent le profane laurier, en échange de la couronne éternelle qu'il leur promet tous les jours. Un troisieme assaillit infatigablement toutes les Chaires de la Ville & de la Cour, & force, par ses travaux, tous les obstacles qui sont entre une mître & lui ; parvenu là, Monseigneur se repose, & se met peu

en peine de pratiquer la morale qu'il prêchoit auparavant. Ceux-ci briguent les stations éclatantes, par esprit de parti. Là, c'est un Janséniste mitigé & déguisé, que les restes de la secte prônent & opposent à l'ex-Jésuite qui fait courir tous les Molinistes au Temple d'à côté. Avec un peu d'habitude, on connoît tous ces gens à leur style & à leur physionomie : le Public, accoutumé à les entendre, en sort presque toujours comme il y est entré ; & l'Orateur, satisfait d'avoir eu foule, va s'essuyer & faire la collation, sans s'embarasser beaucoup des conversions qu'il a faites.

Ce commentaire me donnoit la clef des murmures que j'avois entendus au tour de moi. Je compris que le Jésuite devoit déplaire aux Abbés, parce que ceux-ci étoient du métier, & que la jalousie s'en mêloit. Depuis peu d'années, ceux de cette robe se sont si bien emparés des Chaires d'éclat, que ceux qui prêchent pour la Mître ou pour l'Académie, ne savent plus où se signa-

ler. Quant au groupe des Jansénistes , ils étoient réellement venus là pour siffler & lancer l'anathème. J'avois deviné son intention , avant les réflexions de Bouillac. J'entendis , les uns après les autres , tous les Prédicateurs de la Capitale , qui faisoient quelque bruit , & qui enrichissoient l'entrepreneur des chaises dans les Temples les plus fréquentés. J'en vis peu à qui je ne pusse appliquer quelques-uns des traits que Bouillac avoit distingués ; & , tout en rendant justice aux talens de quelques-uns , je sentis que leur éloquence étoit artificielle & n'alloit point à son objet. Si cependant on les compare à nos lourds & monotones Prédicans , l'impartialité , dont j'ai fait vœu , me force à dire que dans les Sermons Français il y a de l'esprit , du style , du mouvement , de l'ordre , de l'harmonie ; & je ne trouve rien dans ceux de nos Ministres qu'une assommante & lugubre pédanterie : peut-être sont-ils un peu moins profanes ; mais pour cela faut-il qu'ils soient plats & insupportables ?

Considérons , dis-je au Comte & à Bouillac , cet Art de la Chaire , si peu atteint & si peu saisi sous le point de vue de la véritable fin , par ses rapports à la Société. L'ordre social ne peut guere se soutenir , si l'ordre moral n'est soigneusement maintenu ; & je crois que , sans un respect sincere pour le culte religieux , les mœurs du grand nombre doivent bientôt se perdre. Ceux qui prêchent dans nos Eglises & dans nos Temples sont chargés de maintenir ce respect , qui est , aux yeux de tout homme qui raisonne , le fondement & le préservatif des mœurs , & , par contre-coup , l'un des arcs-boutans de la Société politique & civile. Voilà le rapport que j'établis entre les Orateurs de la Religion , & le Public qu'ils sont chargés d'instruire & de toucher. Il est vraisemblable que nous en aurions d'excellens , s'ils se pénétoient de ce caractère essentiel de leur ministère , & s'ils dirigeoient leurs efforts , s'ils employoient leurs talens d'une maniere qui y répondît. La noblesse d'un pareil

motif prenant la place des intérêts de l'ambition, de ceux de la vanité, des petitesse & des préoccupations que nourrit l'esprit de parti, leurs fonctions deviennent plus sublimes que celles des Démosthenes, des Cicérons & des autres Orateurs anciens, & leur éloquence pourroit l'être aussi. — Pour cela, dit Bouillac, il faudroit qu'ils substituassent la saine Philosophie aux passions qui les font mouvoir, & la soif du bien public aux illusions de leurs divers fanatismes. — Un moment, s'il vous plaît, reprit le Comte; j'ai vu dans quelques-uns un fanatisme utile, auquel il faut bien se donner de garde de rien ôter de sa force & de son activité. Il me semble, Messieurs, que vous supposez que tous ceux qui parlent en public ne s'expriment que pour des Sages & des Gens de goût: songez donc que ceux-là font le petit nombre, & qu'à leur égard les Sermons sont inutiles & superflus.

Milord, en parlant de la perte des mœurs, s'est expliqué; il a dit celles

du grand nombre. Je vais vous parler d'un Orateur Chrétien que j'ai vu en Province, & qui m'a paru à peu près tel qu'il le falloit à cette classe-là. Il y avoit dans son fait toute l'apparence d'un fanatisme ardent, mais utile. Les incrédules pourroient y soupçonner de l'adresse; mais, dans un homme sans ambition, sans ruse, & sans aucun mobile apparent qui fût étranger au zele de son ministère, il n'est pas naturel ni raisonnable de le supposer.

Je passois par Lyon il y a quelques années; des affaires domestiques m'obligèrent à y faire quelque séjour. Vous savez, Milord, que cette ville est la première du Royaume, après Paris, par sa population, par son opulence, par son étendue, & par son faste & son luxe. Dans une vaste cité comme celle-là, le zele apostolique doit trouver matière à s'exercer; & nombre de personnes doivent avoir besoin d'un peu de conversion. Un homme étonnant & singulier y faisoit alors des impressions extraordinaires sur tous les

esprits. Le Peuple d'abord avoit commencé à le suivre ; bientôt les Citoyens de tous les rangs se rendirent en foule à ses discours. La curiosité les y conduisoit ; ils l'écoutoient , émus & pénétrés ; ils sortoient remplis de crainte & de terreur ; & chaque jour voyoit éclore des fruits des travaux du Pere. Le bruit de sa renommée m'entraîna bientôt à la Cathédrale de Lyon , où il prêchoit tous les matins. Quoique ma conversion fût un peu plus difficile que celle de la plupart de ses autres Auditeurs , poursuivit en riant le Comte , je ne pus m'empêcher de donner l'approbation la plus sincère à l'éloquence pathétique & naturelle du Missionnaire. A une figure véritablement vénérable , il joignoit les inflexions variées d'une voix tour à tour touchante & terrible , une action vive & animée : tout en lui enchaînoit l'attention , & annonçoit cette candeur & cette conviction personnelle , le premier & le plus essentiel des points requis pour pouvoir persuader les autres. Si ce personnage

singulier avoit mis plus d'étude & de correction dans ses discours ; s'il avoit eu l'art de retenir les saillies impétueuses & irrégulières d'une imagination qui chargeoit quelquefois ses exhortations , au point de révolter l'homme raisonnable , par l'intervention d'un fatras qui lui donnoit l'air un peu fanatique , je pense qu'il eût été l'Orateur de tout le monde. — Il me semble , reprit Bouillac , avoir connu aussi cet Orateur populaire & énergique : ce que vous dites , M. le Comte , est vrai , à la lettre , de cet homme dans quelques-uns de ses momens : dans d'autres , sa charlatanerie mystique , & ses tours de force apostoliques , si l'on veut me permettre l'expression , alloient jusqu'à révolter. Il connoissoit même des adresses d'autant plus condamnables , que rien n'est plus criminel & ne peut être plus dangereux par ses conséquences , que de mêler l'imposture à la vérité , & de vouloir soutenir cette dernière par des artifices & des subtilités : l'illusion une fois détruite , la vérité devient à la fois

Inspecte, odieuse & ridicule. Si vous daignez m'écouter, je vous rapporterai un trait, dans ce genre, du bon Pere B*** qui fit quelque éclat dans la même ville où vous l'entendîtes.

Un Négociant avoit une somme considérable à payer à un de ses créanciers; muni des especes qu'il devoit lui compter, il s'arrêta chez un voisin avant de se rendre à l'endroit où il devoit solder avec son homme. Le maître du logis où il se trouvoit, lui demanda s'il n'avoit point encore été entendre le Pere B***? Non, lui dit le premier; mais il y a quelques jours que j'éprouve un peu de curiosité à cet égard. Eh bien! lui repartit l'autre, satisfaites là aujourd'hui, & venez-y avec moi; c'est pour la dernière fois qu'il doit prêcher à Lyon. Le premier objecta la nécessité où il étoit d'aller faire son paiement, & l'embarras d'aller déposer la somme dont il étoit chargé. Le son des cloches annonçoit néanmoins que l'Apôtre du jour ne tarderoit point à commencer; il n'y avoit pas

une minute à perdre. Eh ! mon voisin , dit l'un des Bourgeois à son frere , laissez votre argent chez moi , je vais le mettre en sûreté. Courons vite , c'est l'affaire d'une heure ou deux ; nous reviendrons ensuite , & vous reprendrez votre sac. L'autre accepta ce parti. Au retour , le Lyonnais , dépositaire de l'argent , fit l'étonné quand l'autre le réclama ; & pour ce dernier , le fruit triste & inattendu de la prédication fut de se voir escamoter sa bourse , & d'être à la veille de manquer à ses engagements par la malice d'un pécheur sans doute bien endurci , puisqu'au Sermon du plus grand Convertisseur qui eût paru dans ce canton , il avoit eu la noirceur de tramer une aussi horrible iniquité ! Qu'on juge de sa consternation & de son embarras ? Après quelques éclats que le sang froid du larron rendit inutiles & superflus , la pauvre dupe se mit à faire des réflexions ameres , & à ruminer sur le parti qu'il avoit à prendre. Il s'arrête à l'idée d'aller trouver l'homme de Dieu , & de lui reprocher

avec amertume le prix excessif que lui coutoit son empressement déplacé à aller écouter sa pathétique homélie. Il l'exécute. B*** prenant un ton pathétique, lui promet, comme par inspiration, la restitution de son magot dans les vingt-quatre heures. A peine eut-il donné cette assurance au pauvre Marchand, qu'endossant son manteau & enfonçant son castor, il se rend chez le dépositaire infidèle. Là, il épuise tous les lieux communs, tous les moyens de sa sainte éloquence, pour attendrir & pour effrayer un homme pervers; il menace le renégat, du Diable & de toute sa suite. Celui-ci, avec le front d'un vieux réprouvé, jure qu'il n'a pas une seule obole à son accusateur, & que, dût il voir tous les bataillons infernaux avec leurs griffes & leurs cornes, il ne lui rendroit pas le sou. Le Missionnaire tonne de nouveau, pleure, supplie, menace. Le voisin reçoit ce nouvel orage en véritable esprit fort. Malheureux, lui dit alors le pauvre Prêcheur presque

déconcerté, tremble ! la colere du Ciel est prête à éclater. Je te donne cette journée pour te repentir, & je t'annonce, de sa part, le châtiment le plus terrible, si demain tu ne ré pares ton crime !

Après ces dernieres paroles, B*** se hâte de sortir, les yeux enflammés d'indignation, tandis que le corsaire affecte de rire du zele impertinent de l'Apôtre éconduit. Le lendemain, à la même heure, le bon Pere reparoit. Il demande avec douceur un moment d'entretien au Marchand. La longanimité & la bienveillance de son début, dans sa seconde visite, promettent qu'il vient faire des excuses de la scène indiscrette de la veille. Le filou se hâte de l'introduire dans son cabinet. A peine furent-ils seuls, que le Missionnaire recommença ses remontrances avec le même zele que le jour précédent. Le Marchand irrité prend un ton propre à lui faire sentir que ces importunités lui déplaisent, & qu'il est temps de faire cesser ses indiscretions apostoliques.

Misérable !

Misérable ! repart B*** en s'animant & lui présentant un Crucifix qu'il tire de sa soutane , fixe ton Dieu , & poursuis , si tu l'oses , ton infame mensonge en face de son image ! Le malheureux , pour se débarrasser du Convertisseur important , colle ses regards sur la sainte effigie , & puis , avec l'impudence de l'athée le plus déterminé : Eh bien ! je le regarde , dit-il , & je ne vois rien , sinon que vous êtes un vieux fou , bien hardi de venir me demander un argent que vous avez l'effronterie de supposer entre mes mains. Les derniers mots de cette phrase étoient à peine sortis de sa bouche , que des larmes de sang coulent en abondance des deux yeux de l'image mystérieuse que B*** continuoît à lui présenter. Le pervers Bourgeois pâlit , chancelle & tombe sur ses genoux , en criant mille fois *miséricorde* ! Malheureux , dit alors le Prédicateur d'une voix de tonnerre , rends ton larcin , ou tu es damné ! Le voleur tremblant se traîne vers un bureau , en tire le sac qu'il remet à l'Apôtre ; & celui-ci ,

sans perdre de temps, sort avec sa proie sous son manteau.

Vous sentez bien, Messieurs, que le pauvre Marchand, en voyant reparoître ses especes, ne fut pas le dernier à crier au miracle; & ce prodige en seroit encore un aujourd'hui pour la multitude crédule, qui apprit alors le fait, sans l'indiscrétion d'un Mécanicien, auteur de la merveille, & que le bon Apôtre avoit chargé de préparer le prodige pendant l'intervalle de sa premiere visite à celle du jour suivant.

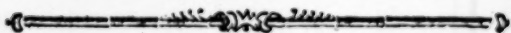
Je crois, ajouta Bouillac, que le dépositaire, revenu de sa peur, a dû maudire cent fois sa crédulité, & se promettre bien fermement de ne plus rendre d'argent escamoté, sur de pareils miracles, dût-il voir opérer tous ceux qui sont rapportés dans la Légende. Cette réflexion, sur un fait avéré & authentique, m'a convaincu du danger moral de cette espee de charlatan; & je ne fais, M. le Comte, si toutes ces conversions passageres, fruit mort-né des terreurs d'une imagination frappée,

ne contribuent pas plus à jeter des ridicules sur ceux qui les font, quand le sang-froid est revenu, qu'à rendre les hommes meilleurs.

Bouillac nous égaya encore par le récit de quelques-unes des adresses du bon Pere B***, & par celui d'une multitude de traits dignes du pinceau de Calot, dont son imagination féconde s'étoit avisée, pour répandre parmi ses Auditeurs ces terreurs paniques, au moyen desquelles il réveilloit plus les frayeurs de la superstition, qu'il n'inspiroit l'amour des vertus.

Il résultoit de nos entretiens & des Sermons que nous entendîmes, que les trois quarts étoient fort inutiles, & quelques-uns des autres assez dangereux. Voilà pour l'essentiel & le fond. Mais il n'en est pas moins vrai que les Ecclésiastiques Français, quoiqu'en général ils soient moins instruits que les nôtres, ont parmi eux des sujets distingués par des talens extérieurs & éclatans, dont il n'y a guere d'exemple en Angleterre. La raison simple & naturelle de cette

différence, c'est que l'émulation y est moindre, parce que les espérances y sont plus foibles, & les objets de l'ambition moins multipliés.



CHAPITRE IX.

*Etat actuel des autres Arts libéraux ;
Sculpture , Peinture , Architecture ;
Retour sur la Musique ; digression sur
les Poëtes.*

APRÈS avoir observé les mœurs d'un Peuple, rien ne doit autant intéresser la curiosité d'un Voyageur Philosophe, que l'état des sciences qu'il cultive, & celui des Arts libéraux. Ce n'est qu'au sein des prospérités des Nations qu'ils prennent tout leur essor, & qu'ils fleurissent avec éclat. A mesure qu'un Corps politique perd de sa prééminence, l'appauvrissement du Souverain prescrit des limites à sa magnificence, & il ne laisse plus aux Artistes de ressource que dans

ce luxe immodéré des particuliers, qui énerve, détruit le goût, & le rétrécit avec les objets sur lesquels les Arts peuvent s'exercer. Aux monumens immortels & superbes, succèdent, dans chaque genre, les colifichets, fruit de la fantaisie des riches; & les talens deviennent petits, comme les Ouvrages qu'ils ont occasion de produire. Cette période des Arts est très-remarquable en France.

En parcourant les ateliers de tous les Peintres qui jouissent à Paris de quelque renommée, on s'apperçoit aisément que leurs pinceaux sont plus accoutumés à embellir des boudoirs & à faire des jolies images pour des petites-maisons, que de retracer les actions des Héros sur les voûtes & sur les lambris des palais. Il y a dans l'Art même une dégénération sensible; mais il ne faut pas toujours s'en prendre aux Artistes. Mon dessein n'est point de faire la relation de mes courses pittoresques dans tous les coins de la Capitale que j'ai soigneusement visités, ni la liste de

tous les chef-d'œuvres qu'ont rassemblés la magnificence des Souverains ou le luxe des Particuliers. Il est certain que les Cabinets qu'on peut voir à Paris, contiennent une multitude de morceaux précieux de toutes les Ecoles célèbres : celle de France m'a paru la moins perfectionnée dans toutes les parties de l'Art de peindre. Cet Art n'a point laissé cependant d'y avoir une époque bien plus florissante que celle où il y est aujourd'hui. J'ai trouvé, au contraire, qu'il y étoit dans l'état de la décadence la plus rapide & la plus marquée, & ce qui, au premier coup-d'œil, surprendra sans doute, c'est que la Sculpture, qui paroîtroit devoir naturellement marcher d'un pas égal & tenir la même route, loin de tendre vers son déclin, s'y soutient au contraire & même s'y élève encore.

Je fais que les Français ont beaucoup d'une espece d'amour-propre national, délicat & chatouilleux. Jamais Peuple n'a montré moins de patriotisme, ni de cet orgueil qui est fondé sur la force &

l'existence politique. Ce sentiment éner-
gique est remplacé par une opinion
excessive de soi-même pour tous les
talens qu'on s'imagine y avoir reçus de
la Nature avec bien plus de profusion
que les autres Peuples, & y avoir cul-
tivés avec un goût inconnu aux Etran-
gers. Dites à vingt Parisiens rassemblés,
qu'il n'y a pas un bon Citoyen parmi
eux, ils conviendront tranquillement
du fait : dites-leur que leurs meilleurs
Peintres sont médiocres, ou que leur
Opéra ne vaut rien, leur bile s'enflamme
& s'allume ; il semble que l'honneur du
nom Français soit compromis. Le Poète
Virgile, qui chatouilla si vivement le
caractere noble & fier de ses Conci-
toyens, par le Vers,

Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
n'auroit nullement fait plaisir aux habi-
tans de Paris. Le début du compliment :

Excudent alii spirantia mollius æra ,

auroit trop indisposé ces Messieurs,
pour leur laisser goûter le trait par

lequel il le termine. Je n'ignore pas que , dans cette occasion , j'exciterai bien des clameurs , & que je mettrai en mouvement un monde d'ennemis & de critiques ; mais je vois une porte pour me sauver des traits de leur indignation ; c'est de leur donner , avec la même bonne foi , la palme de la Sculpture. Comme je l'ai déjà dit , ils y réussissent avec une supériorité incontestable. Que l'on compare les époques les plus florissantes des Ecoles diverses qui rivalisent avec celles de France , avec les périodes successifs & les différens progrès de la Sculpture ; je crois que l'on pensera comme moi , qu'elle a produit les plus grands Maîtres parmi les modernes. Tandis que les successeurs des Le Sueur , des Le Moine , des Le Brun & des Jouvenet , ne sont plus que des faiseurs de bambochades & des enlumineurs de paravents ; les Pigale , les Falconet & leurs rivaux font éclore sous leurs ciseaux des chef d'œuvres que ne désavoueroient pas , & dont

s'enorgueilliroient même les Puget & les Girardon.

Cette disparité dans les progrès des deux Arts que le commencement du siècle passé vit l'un & l'autre au berceau, & dont l'effor promettoit d'être le même par l'analogie & les rapports qu'ils ont entre eux, tient à la cause que nous avons d'abord fait entrevoir. A Paris, comme ailleurs, la Nature, toujours égal dans ses dons, crée des génies dans un temps comme dans un autre; mais le talent s'élève & s'exalte, ou se retrécit & s'abaisse, selon que les objets qu'il traite, selon que l'habitude & la pratique le mettent à portée de déployer plus ou moins son vol. Les Peintres ont si peu d'occasion dans ce siècle de concevoir une grande machine & d'exécuter des idées sublimes & étendues, qu'on n'en rencontre plus un seul qui s'en soit fait une étude. Allez au contraire visiter un Artiste célèbre dans son atelier, causez familièrement avec lui; il vous dira sans

détour, que le desir naturel & juste de rendre son talent fructueux, & de s'en servir pour arriver à la fortune, lui fait perdre de bonne heure toute idée des grandes compositions, & que le soin de ses intérêts le borne à ce qu'on appelle, si je ne me trompe, la Peinture de *genre*.

Pour faire entendre ce que c'est que Peinture de *genre*, il faut éloigner de la pensée de mes Lecteurs les anciennes notions que quelques-uns d'entre eux pourroient avoir conservées. Par le mot *genre*, dans son sens applicable à l'Art dont nous parlons, on comprenoit autrefois les tableaux d'Histoire ou le Paysage. On ne plaçoit au premier rang parmi les Artistes, que ceux dont le pinceau, créateur & fécond, suivoit, dans sa marche hardie, la Nature dans toutes ses variétés. Tels furent les Rubens, les Raphaël; leur main savante jetoit successivement sur la toile les actions des Héros, le spectacle riant & varié des campagnes, les scènes rustiques & champêtres de leurs habitans,

l'horreur & l'effroi des batailles , & les charmes des graces & de la beauté. L'Art de peindre les êtres inanimés , celui de tracer avec soin les animaux , les insectes , les fleurs , formoient encore une partie de l'Art général de la Peinture ; mais ce genre servile & laborieux faisoit ranger dans une classe bien subordonnée , ceux qui , par le travail assidu & par des soins infatigables , atteignoient à sa perfection.

Il me paroît que le mot *genre* a acquis une acception absolument différente , & que sa signification est devenue bien moins générale & bien moins étendue. On appelle *Peintre de genre* , celui qui s'applique à exécuter certaines scènes , & qui s'est borné à une espece limitée & déterminée de personnages. Greuse , homme que son imagination toute de feu , son ame sensible & son œil juste & pénétrant , auroient pu rendre bien supérieur à lui-même ; Greuse , dont les tableaux vrais & pleins d'expressions , avoient fait sur moi une impression si forte à mon

premier voyage; Greuse, par une suite des raisons que nous avons alléguées de la décadence de son Art, n'est malheureusement qu'un Peintre de *genre*. Au lieu d'avoir donné, ou plutôt d'avoir laissé prendre un élan varié au génie qui le meut si uniformément dans des compositions où il se répète sans cesse, il a éternellement la même manière; & tout ce qui sort de ses mains est revêtu, pour me servir d'une expression moderne, de la même physionomie. Il faut convenir que cette physionomie est celle du génie; mais c'est le génie enchaîné & circonscrit. Un idiot, un enfant reconnoîtroit ses Ouvrages aussi facilement que sa personne. J'ai fait cette remarque avec un regret d'autant plus vif, que les facultés intellectuelles, & la vive & ardente imagination de cet Artiste que j'ai beaucoup connu, l'auroient rendu capable des choses les plus sublimes.

A une grande distance de celui-ci, c'est-à-dire, avec cet intervalle qu'il y eut long-temps entre le génie qui crée
&

& qui exprime , & celui qui imite & qui rend , il faut placer le célèbre Vernet. Ses tableaux sont quelquefois d'une grande exécution , mais presque toujours sa composition est dépourvue de mouvement & de chaleur. Il est précieux par le choix de ses scènes , & en dépit de l'espece d'uniformité qui s'y fait sentir ; mais il m'a paru qu'il manquoit presque toujours de vie & d'ame , & quelquefois de vérité.

Voila les deux hommes qui , dans ce qu'on appelle *Peintre de genre* , développent encore ce feu qui seul fait les Peintres comme les Poëtes. La plupart des autres travaillent plutôt des tableaux , qu'ils ne les composent ; ils se traînent , avec quelques disparités & quelques variétés entre eux , sur les traces des deux premiers , dont la maniere a fait fortune.

Le genre noble & grand de l'Histoire existe encore entre les mains de quelques Artistes ; mais des études pénibles , une longue pratique , & la connoissance de toutes les parties techniques de leur

Art, n'assurent à la plupart de ceux ci un rang que très-peu au-dessus de la médiocrité. La plupart d'entre eux sont plus remarquables par des titres de premiers Peintres, & par leur rang à l'Académie de Peinture, que connus par leurs Ouvrages.

Les Peintres de portraits polluent la force. Sans contredit, ce sont en général les plus foibles & les moindres de tous. Jamais la France n'eut de Vandick ni de Rimbrant; mais Largilliere & Rigaud rendirent non-seulement les traits, mais même les caracteres des personnages dont ils nous ont laissé les portraits. Ceux qui osent manier après eux des pinceaux, libres, faciles & justes entre leurs mains, semblent ne faire que la caricature des modeles qu'ils ont à copier. Je n'ai pas vu un seul portrait d'homme où l'intention très-visible du Peintre ne fût d'en faire ce qu'on me permettra, pour peindre ma pensée, d'appeler un joli garçon; n'importe que le modele fût un adolescent en plumets, ou un grave Magistrat. J'ai remarqué

encore que presque toutes les têtes de femmes étoient traitées d'une manière léchée & mignarde, qui détruit la ressemblance & fait fuir la Nature.

Je ne fais si le beau Sexe me pardonnera de rejeter un peu sur lui ce défaut presque inévitable. Non-seulement les portraits de femmes se ressemblent tous à Paris, mais les originaux eux-mêmes ont de certains rapports généraux qui sont dus plus à l'Art qu'à la Nature. La couche que ce premier étend sur presque tous les villages, est très-propre à cacher à l'œil de celui qui copie, les nuances variées à l'infini par lesquelles l'autre fait différer les physionomies. A cinquante pas, il est difficile de reconnoître les Belles autrement que par la taille. Je ne fais si notre célèbre Chevalier Renolds, dont les talens sont parmi nous tant d'honneur à la Peinture naissante, se seroit tiré d'affaire vis-à-vis de ces masses de plâtre. J'ai souvent excusé les pinceaux qui chargent à Paris presque tous les portraits de femmes des mêmes couleurs,

& qui les empâtent d'un blanc de céruse, relevé par un rouge tranchant, entre lesquels on cherche en vain le fondu des nuances & le relevé des contours & des formes, par la considération que les modeles s'étoient encroûtés eux-mêmes d'avance d'une manière sèche & artificielle, qui trompe l'organe du Copiste.

La Sculpture, accoutumée à des Ouvrages d'un plus grand genre, trouve à se relever par de grandes compositions. Le génie de ceux qui s'y adonnent, soutenu par cet avantage, n'a point autant dégénéré. J'ai déjà dit que les progrès de ce bel Art, en France, m'avoient paru surpasser ceux qu'il a faits dans les Ecoles de Flandres & d'Italie. Dussé-je m'exposer à irriter contre moi les enthousiastes exclusifs de tout ce qui est antique, j'ajouterai qu'il est tel chef-d'œuvre de Girardon qui me frappe beaucoup plus que tous les monumens que j'aie jamais vus de l'Art des Anciens. Le superbe tombeau du Cardinal de Richelieu, met cet Artiste au-dessus de

tout ce qui fut fait avant lui, & fera le désespoir de quiconque maniera le ciseau à l'avenir. La réunion d'autant de beautés & d'autant de perfections ne m'a frappé dans aucun morceau : composition à la fois noble & simple, exécution libre & finie, groupe judicieux & sans confusion, expression juste & touchante, mollesse, vie, vérité ; en un mot, concours de tous les moyens dont l'effet est le sublime ; impression victorieuse & ineffaçable sur le spectateur ; tels sont les caractères rares & peut-être uniques de ce bel Ouvrage ! Quelques - uns des successeurs de ce grand Artiste sont animés de son génie. Il n'en est point, à la vérité, qui réunisse autant de perfections ; mais au moins on discerne, dans les Ouvrages de quelques - uns, que leurs yeux se sont fixés sur lui dans une carrière dont il atteignit le terme. Je me rappelle d'avoir vu, il y a quelques années, la statue d'un Solitaire en contemplation, dont l'expression noble & sublime étoit

aussi forte & aussi vraie que celle de la figure du Cardinal par Girardon (a).

J'ai visité l'atelier du Sculpteur dont les mains ont fait cette belle statue; j'ai vu de lui plus d'un Ouvrage d'une perfection décidée, & qui avoit le caractère de ce génie, devenu si rare dans les ateliers des Peintres, où je l'ai vainement poursuivi. Quelle que soit mon admiration pour les Sculpteurs Français, je ne puis me dissimuler cependant tout à fait qu'entre les mains de quelques-uns cet Art se rapetisse, que les mêmes raisons qui ont circonscrit la Peinture dans les genres à la mode. Mais au moins les Sculpteurs qui tiennent le premier rang, ont résisté au torrent : les grands sujets, propres à les exercer, n'y sont point encore, & ne seront probablement pas de long-

(a) Il est vraisemblable que Milord de *** veut parler de la figure de Saint Bruno, exposée, il y a quelques années, au Salon, par M. Goais.

temps, dans cette désuétude absolue, qui réduit l'Art des Peintres à des jolis riens, & à des brillans colifichets que leur vanité ne peut sauver de l'inculpation de la médiocrité la plus décidée. Il faudroit, pour restreindre cet Art autant que l'autre, que le goût des magots de porcelaine devînt aussi exclusif que celui des petits tableaux & des miniatures.

L'Architecture, plus nécessaire & plus utile que les deux Arts précédens, qui servent l'un & l'autre à l'embellir, est extrêmement cultivée dans cette Capitale; mais elle y a aussi le caractère de la plupart des plans bornés, sur lesquels on y élève des édifices. Il n'est point de grande ville en Europe où les particuliers riches se logent avec autant de commodités & d'élégance; aussi l'on ne bâtit nulle part des Hôtels avec autant de goût & d'intelligence. Tous les petits édifices, soit ceux de la ville, soit des environs, sont charmans; mais il me paroît que l'Art plus grand & plus élargi d'élever des temples & des

palais, n'y a point fait les mêmes progrès. L'édifice imparfait du Louvre, magnifique, il est vrai, dans quelques-unes de ses parties, offre dans son ensemble la forme désagréable & renfermée d'un cloître. Celui des Tuilleries n'a d'autres beautés remarquables que sa longueur & son étendue. D'ailleurs ces vastes bâtimens ne sont point l'ouvrage de ce siècle; le dernier Souverain semble avoir eu plus souvent le desir de multiplier ses maisons, que de décorer la Capitale par ses édifices. Il suffit d'avoir été en Italie, pour ne point prendre de quelques temples modernes l'opinion que l'on en a d'avance, & pour apprécier les éloges pompeux qu'on en fait, sur des desseins dont l'effet peut tromper sur le papier, avant d'en voir les murs assis sur les fondemens. J'ai peu de connoissance en ce genre; mais je présume que la coupole des Invalides y sera long-temps l'unique monument de piété véritablement admirable.

Il n'est point un Parisien qui n'annonce avec enthousiasme à tout Etran-

ger les beautés étonnantes & le goût qui regne dans la Salle de l'Opéra. Ce Théâtre est très-moderne & très-spacieux ; il a certainement des beautés remarquables ; les débouchés en sont aisés & commodes ; mais il ne m'offrit rien de surprenant : sa décoration intérieure même , parie qu'il ne faut jamais négliger dans de semblables édifices , ne fait qu'un effet médiocre. La vétusté des dorures est très-prompte , & la poussiere dont les ornemens se couvrent, leur fait perdre rapidement leur lustre & leur éclat. J'ai pensé plus d'une fois qu'une salle de spectacle , telle que sont celles des Modernes , devoit être relevée en dedans par une architecture légère ; aucune partie ne doit y faire masse ; les ornemens ne devroient jamais non plus être faits à fond. Par cette méthode , on auroit la facilité de les changer comme les décorations de la Scène , & ils conserveroient à jamais le mérite séduisant & la fraîcheur de la nouveauté.

Dans les Théâtres des Anciens, il étoit

nécessaire de prodiguer les périlstiles ; les colonnades , les marbres & les porphyres ; les ornemens devoient y être à la fois superbes & solides , parce que tous les Jeux dramatiques , qui y rassembloient un peuple immense , s'exécutoient en plein jour. Parmi nous , ils ne sont ouverts que la nuit ; jamais le soleil n'y pénètre , & la lumière artificielle des bougies y donne au bois vernissé & à l'oripeau le plus grossier , le même éclat qu'à la profusion des marbres & de l'or. Il est donc inutile & superflu d'employer des moyens dispendieux pour opérer des effets qui seront encore plus piquans & plus variés par la diversité & les changemens , que par une première magnificence dont le lustre se ternit bien vite , & que les frais immenses empêchent de renouveler souvent.

Plus j'avance dans mes observations , plus je sens que leur franchise & leur liberté auront besoin d'indulgence ; aussi je ne cesserai point de répéter que rien n'est moins exclusif que ma façon

de penser : je suis tout prêt à céder aux remarques plus sensées qu'on pourroit opposer à celles que je hasarde.

Après avoir prévenu encore une fois mes Lecteurs sur ce point , je vais aventurer de dire un mot de la Musique Française ; Art charmant , Art enchanteur , mais qui est fait pour tous les hommes qui ont reçu de la Nature des organes sensibles , & dont par conséquent chacun a le droit de parler sans offenser personne.

Celui qui est insensible aux charmes de l'harmonie , & que n'émouvent point les sons mélodieux d'une voix touchante , dit un de nos plus grands Poètes , a reçu du Ciel une ame plus noire que l'érebe , & son cœur est plus dur que le Tartare. Je crois cette sentence très-vraie , & le plaisir d'entendre des accords flatteurs est un des plus grands bonheurs physiques de l'homme.

L'harmonie , prise d'abord dans la Nature , fut certainement simple & une dans ses commencemens : elle reçut ensuite des disparités des mains de l'Art ,

qui voulut se l'asservir chez les différens Peuples qui l'ont mise en usage , soit dans le culte divin , soit dans les amusemens publics. L'histoire de ses variations & de ces vicissitudes seroit aussi piquante que l'histoire de celles des Langues ; on trouveroit probablement beaucoup d'analogie & de rapport entre l'une & l'autre.

Comment, parmi toutes les modifications que l'Art des sons a reçus chez les diverses Nations, distinguer celles qui ont le moins étouffé le charme primitif & général de la Musique naturelle ? Il me semble que celles dont l'effet est le plus vif & le plus senti, & en même-temps le plus universel, doivent être préférées à toutes les autres ; & n'est-il pas indisputable que l'Art de la Musique, tel qu'il est cultivé par les Italiens, ne réunisse le plus grand nombre de partisans, & ne fasse plus d'impressions que ce même Art, tel que les Français l'ont connu & pratiqué jusqu'à nos jours.

Il est aisé de s'appercevoir que le
triomphe

triomphe de la mélodie Italienne se confirme de plus en plus à Paris même. Quelques efforts que l'on fasse pour se dissimuler que l'on y suit à la piste des Compositeurs de cette Nation, il est évident qu'on n'y sortît de la routine ancienne & de la monotonie du siècle passé, qu'en s'évertuant à les copier, & en noyant leurs passages dans la psalmodie antique, souvent avec assez de mal-adresse pour laisser entrevoir le plagiat; c'est ce que faisoient les Compositeurs Français au commencement de la révolution qui se manifeste actuellement. Ceux d'aujourd'hui, avec moins de préjugés exclusifs que leurs prédécesseurs, & réchauffés par la sensation des bonnes compositions qu'ils se sont enfin déterminés à écouter, ont acquis plus de nerf, d'expression & de style. L'Art se débrouille; dans les progrès qu'il fait, il annonce qu'il arrivera rapidement à la perfection, si, dans sa marche, il ne se brise contre un écueil que met dans son chemin le mauvais goût, qui semble arriver d'Italie en

même-temps que le génie de la véritable Musique.

Beaucoup de Maîtres Italiens s'éloignent de la simplicité des Pergolese & des Cimarosi. Les Français courent risque d'être gâtés par les charges séduisantes des premiers, presque à l'instant où ils se pénètrent des beautés de ces derniers. Le célèbre Gluck, qui soutient, en dépit des cabales, cette Musique dramatique touchante & vraie, qu'il a portée plus loin que personne, peche peut-être un peu par le manque de délicatesse, & par un défaut de légèreté & d'agrément. Il est à craindre que l'impatience Française ne cherche, dans le clinquant de quelques Auteurs Ultramontains, de quoi remplir le vide qu'ils trouvent dans la manière du Musicien de Vienne, & qu'ils ne prennent la caricature que les uns ont de trop, pour la variété & le brillant que l'autre n'a pas toujours.

Je ne puis m'empêcher d'avouer que l'Art divin dont je parle, n'ait fait, à travers tout cela, des progrès étonnans.

Les exécuteurs commencent à se dépouiller de leurs anciens défauts. Le préjugé terrassé, après avoir lutté longtemps contre l'innovation, semble se laisser entraîner à son tour à son charme victorieux, & applaudir à un changement qui lui donne des plaisirs véritables & inconnus. Les Grétry, les Langle travaillent dans un genre qui doit assurer leur succès par-tout. Bientôt les Etrangers pourront fréquenter par goût les Théâtres consacrés à la Musique; les bons Concerts se multiplient, & sont déjà communs.

La Poésie, sœur de la Musique & de la Peinture, faite pour avoir sans doute la préférence sur l'une & l'autre, semble encore plus négligée & plus rétrécie que la dernière. En fréquentant quelques Beaux-esprits, je me suis aperçu que le plus grand nombre affectoit le dédain le plus orgueilleux pour l'Art des Vers. Pendant le cours du siècle passé, la manie de rimer étoit presque universelle; les Poètes tenoient le premier rang dans la Littérature, &

chacun vouloit être quelque chose au Parnasse. D'autres manies ont pris la place de celles-ci : la Philosophie, qui n'est ni plus saine, ni meilleure pour être plus répandue, semble avoir glacé les imaginations : tout le monde s'en mêle ; & de tous ceux qui se piquent de quelques connoissances, il en est peu qui ne soient assaillis souvent par la tentation de se signaler par une brochure systématique. Le grand nombre de ceux qui y succombent, est constaté par ce torrent continuel de petits Ouvrages morts-nés, où l'homme de bon sens découvre la morale des boudoirs & des coulisses, & la politique de cafés, sous l'étalage de la plus ridicule prédanterie.

Le goût de la Poésie est éteint dans les Lecteurs, son génie s'est étouffé dans presque tous ceux qui écrivent. J'ai lu la plupart des Ouvrages des Poètes qui ont paru depuis peu ; le véritable talent des Vers semble s'être évanoui il y a trente ans. L'entortillage, les épithètes amoncelées, les inventions affectées &

baroques, la méprise qui tend à accumuler les mots, au lieu de serrer les idées, ne justifient point mal l'aversion qui redouble de jour en jour pour les fanfares des Versificateurs qui ont pris la place des Boileau, des Rousseau & des Voltaire.

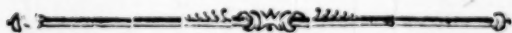
Est-ce la faute de la Poésie ? faudroit-il s'en prendre à elle ? Cet Art, le premier & le plus beau de tous les Arts libéraux, puisqu'il renferme, pour ainsi dire, tous les autres, & que c'est celui où l'intelligence fait les plus grands & les plus sublimes efforts, influe sans contredit beaucoup sur eux : sa chute fut dans tous les temps le présage de la leur. Le feu de l'imagination est l'aliment & la source des chef-d'œuvres dans tous ceux qui sont faits pour les sens. Aucun d'eux ne nourrit & n'entretient cette flamme précieuse, comme celui de la Poésie ; elle y a toute son activité ; elle peint & elle parle à la fois. Tous les Peuples du Monde, à des distances infinies les uns des autres, la créèrent sans communication, & la

connurent comme par instinct. La sévère Philosophie, qui veut la proscrire, ne connoît bien ni sa portée ni son utilité ; la Nation qui l'exileroit au moment de sa proscription, ouvriroit la porte à tous les autres talens, enchanteur des sens, qui s'envoleroient à sa suite.

Il est évident que, sous un point de vue, le Peintre, le Sculpteur peuvent être regardés comme Poètes ; il l'est aussi qu'un bon Musicien ne réussit à jeter de la chaleur dans ses compositions, que lorsque le même germe de talens l'échauffe & l'excite. Méprisez le Poète, vous dégradez implicitement ceux dont le pinceau anime la toile, dont le ciseau communique la vie au marbre, & celui qui porte les charmes de la mélodie & de l'harmonie jusqu'au fond de votre ame, par des accens aussi puissans & plus séduisans pour notre sensibilité d'organes, que les sons articulés ne sont persuasifs pour notre intelligence. Le Poète a tous les charmes à la fois, il déploie ensemble toutes

ces magies différentes ; on ne peut donc le dédaigner , sans leur faire en même-temps un outrage.

Les disparités & les contradictions que l'on vient de voir dans la maniere d'être des Arts libéraux , qui sont faits , par leurs rapports évidens , pour avoir un même sort , tiennent encore à des causes que j'ai eu occasion de connoître , & que l'on entreverra facilement dans le Chapitre suivant.



C H A P I T R E X.

*Bibliothèques publiques ; Citoyens ;
protection & encouragement pour les
Sciences & les Arts:*

J'AI trouvé que les cabales , ces fléaux des progrès de toutes les Sciences & de tous les Arts , n'étoient nulle part aussi nombreuses , & n'avoient , en aucun lieu du Monde , plus beau jeu pour se former & se maintenir qu'à Paris. Nulle

part il n'est plus facile de faire illusion & d'aveugler la *protection publique* : nulle part il n'est plus aisé de grossir & d'étayer une faction littéraire d'une foule de Protecteurs privés, jouets dangereux d'un engoûment que la flatterie a d'autant moins de peine à leur inspirer, que leur ignorance présomptueuse est la plupart du temps habituelle & mécanique.

Il faut bien qu'il y ait des obstacles presque insurmontables, pour arrêter, dans leur course & dans leurs progrès, des individus aussi heureusement disposés que le sont les Français aux Arts & aux Sciences; si l'on considère surtout que Louis XIV, inspiré par Colbert, a multiplié tous les secours possibles, & les a rendus publics avec une magnificence digne d'un aussi grand Prince.

J'ai visité avec étonnement les monumens divers de la protection royale en faveur des Artistes & des Savans. Il les chérissoit; jamais Monarque ne récompensa les talens avec plus de discernement, ni d'une manière plus

flatteuse. Aucun de ses prédécesseurs n'avoit environné le Trône de plus de splendeur; aucun ne l'avoit rempli avec plus de majesté. Dès qu'il connoissoit le génie, il s'empressoit de s'abaisser jusqu'aux particuliers que la Nature en avoit doués, ou plutôt il les élevoit jusqu'à lui. On vit plus d'une fois ce Monarque, que, dans les accès de nos haines populaires, nous avons dépeint comme le plus orgueilleux des hommes, se communiquer familièrement au célèbre Moliere, à Racine & à Boileau. Lui-même il parcouroit ses superbes jardins avec *Le Nôtre*, & consultoit Mansard & Perrault sur les édifices pompeux qu'ils éleverent par ses ordres. Mignard & le Brun approcherent de leur Maître. Tous ces hommes illustres, en sortant de son auguste présence, étoient, pour ainsi dire, environnés & échauffés des rayons de sa gloire. Rien au monde ne donne plus d'étendue aux talens, & n'exalte davantage le génie, que les distinctions qui élèvent l'ame & qui flattent l'orgueil, passion bien

plus puissante d'ordinaire dans les hommes supérieurs par leurs connoissances, que ne l'est celle de l'intérêt.

Animé de la noble émulation, non-seulement de faire fleurir les Arts sous son regne, mais même d'assurer le leur long-temps après lui, ce Prince érigea toutes les Académies qui existent aujourd'hui. Il fonda, il enrichit les Bibliothèques publiques; il consacra quelques-uns de ses palais à loger les Savans distingués & les Artistes célèbres. Il ouvrit à perpétuité des Ecoles nombreuses & multipliées dans tous genres. Tous les progrès que les connoissances humaines ont faits depuis, sont en grande partie les fruits de sa prévoyance, de ses soins & de ses largesses.

Comment est-il possible qu'avec tous ces établissemens qui subsistent encore, la plupart des Arts qui furent exercés pendant son regne avec tant d'activité & d'éclat, aient aussi sensiblement & aussi rapidement penché vers leur décadence? Je ne prétends pas nier que ce siècle ait acquis des lumières que le

précédent n'avoit point : nombre de Savans l'ont enrichi sans contredit par des découvertes précieuses ; & les progrès des Sciences exactes le signaleront dans la succession des âges ; mais il est évident que tous les Arts de l'imagination ont beaucoup perdu ; & je ne parle que de ceux-ci.

Tout est sujet à vicissitude. Les Grands Hommes , les Monarques amis des talens , les Ministres sages & judicieux ne peuvent guere dans aucun sens travailler pour la Postérité Tous leurs efforts , quelque grands qu'ils puissent être , n'influeront jamais efficacement que sur l'âge où ils auront vécu. Ce n'est pas assez qu'ils réunissent dans un vaste dépôt toutes les connoissances humaines recueillies jusqu'à leur temps , qu'en ouvrant l'accès du Trône aux grandstalens , ils tâchent d'en perpétuer le goût par des monumens , & d'en faciliter le développement par des Ecoles savantes : s'ils ne transmettent leurs grandes ames à leurs successeurs , ils auront travaillé en pure perte. Si les

égaremens de ceux qui viennent après eux, leur causent des distractions sur les encouragemens nécessaires ; si les événemens affoiblissent leurs moyens, s'ils tarissent leurs bienfaits, si l'indolence détourne leur attention, si des goûts corrompus, si des passions basses & rampantes les livrent aux artifices subalternes des flatteurs, tout s'écroule, parce que tout est négligé. Le Génie outragé, fuit sans cesse devant les brigues & les cabales ; & le même orgueil qui développe les talens, les renferme dans leurs germes rebutés & abandonnés.

Sous ces généralités, je m'imagine avoir tracé l'histoire des Arts en France. Je n'ignore pas que les richesses d'un grand nombre de Citoyens de la Capitale, que leur faste, que leur manie même offrent encore à l'imagination des Artistes une espece d'aiguillon. Mais il a peu de force, parce que ce n'est que l'aiguillon de l'intérêt ; il ne faut pas moins que celui de la gloire, pour que les âmes qui sont capables de

de cueillir la palme des Arts , exercent toute leur puissance & déploient tous leurs ressorts.

Une noble indépendance est un attribut nécessaire aux grands Génies. Chez les Nations policées , cette indépendance propre à nourrir la chaleur de l'ame & à soutenir sa fierté , existe , toutes les fois que le sort d'un individu est fait par le Public ou par le Souverain. Les plus foibles bienfaits acquièrent le prix le plus précieux , quand ils viennent de cette source ; & l'honneur qui les accompagne ; y ajoute une valeur que toute la profusion des particuliers ne peut jamais remplacer. Il semble qu'un Artiste devienne un Manœuvre , lorsqu'il ne travaille plus que pour ces derniers. La récompense se dégrade & s'avilit ; elle n'est plus qu'un salaire. Son caractère de bassesse se communique aux cœurs & aux entendemens ; ils se rétrécissent à la fois. Le génie , assujetti & borné aux caprices du mauvais goût , de l'épaisse opulence , toujours impérieuse en raison de son

manque de lumieres , contracte malgré lui des habitudes qui le corrompent & l'étrouffent. Encore une fois , la protection des talens , pour être efficace & soutenir leur vol , doit être publique & grande : elle a alors tous les avantages , & sur-tout celui d'être impartiale.

En lisant l'Histoire littéraire du Siecle de Louis le Grand , j'ai fait beaucoup d'attention à la vie privée des hommes célèbres qui l'ont illustré. J'en ai fait le parallele aux habitudes des Virtuoses en tous genres du Siecle présent. Que de disparités frappantes jusque dans les plus petites choses ! J'ai cru saisir , dans le détail des mœurs comparées , des rapports intimes avec les différences qui se trouvent entre les talens ; & les unes & les autres dérivent également des influences disparates de cet encouragement auguste , public & impartial , & de celles d'une multitude de petites brigues , d'efforts , de partis & de cabales minutieuses & emportées.

J'expliquai presque toujours ma pensée au Comte de*** ; je lui commu-

niquai librement mes remarques sur tous les objets , parce que je ne craignois jamais de me heurter contre les préventions qui sont si communes & si fortes parmi les Compatriotes. Il me dit un jour que j'avois assez bien saisi , selon lui , les causes manifestes du dépérissement des Arts libéraux ; & , pour me mettre à portée d'en juger par expérience , il offrit de me mener dans quelques-uns des foyers des factions principales qui divisent les Sciences , la Littérature & les Arts , sous les auspices d'une infinité de Mécènes engoués , chacun en particulier , du parti qui les encense : là , présidoit une douairiere ignorante & remplie d'illusions ; ici , une vierge surannée , que sa laideur & la sécheresse de son caractère avoit réduit au célibat , caressoit les Muses pour se dédommager d'avoir toujours effrayé les^e plaisirs. Dans un autre endroit , c'étoit une femme doublement ridicule par des prétentions galantes , & par des manies littéraires ; plus loin , un Financier achetoit des éloges & de

la réputation par une chaîne de festins ; en un mot , chaque quartier avoit son bureau , & tous étoient fréquentés par des mortels chez qui la qualité d'homme à talens étoit visiblement subordonnée au caractère d'intriguant ou à celui de parasite. Je n'entrerais point dans le détail & ne ferai point le tableau de toutes ces cotteries où sans cesse on cabale , & rarement on s'amuse on s'instruit ; j'arrêterai seulement les yeux du Lecteur sur la plus célèbre de toutes ces assemblées où le Comte m'introduisit.

Un Magistrat , illustre par ses connoissances autant que par son rang dans la judicature , me disoit cet aimable Français , fut l'ami du célèbre Despréaux , bien plus que son protecteur. Quant ce dernier s'échappoit de son cabinet , ou se déroboit à ses habitudes ordinaires pour aller grossir le cercle choisi que Lamoignon rassembloit à Baviile , le Bel - esprit faisoit plutôt une faveur à l'homme en place , qu'il n'en recevoit une de lui ; il étoit

accueilli par l'amitié, par la douce égalité; il n'y rencontroit pas cette espece de considération hautaine & mortifiante qui se masque en vain sous les sinagrées de la politesse, & qui offense la sensibilité réelle, plus qu'elle ne flatte la vanité. Ce dernier ton est celui de tous les Mécenés modernes: j'attribue cette différence à ce qu'ils payent, soit en intrigues, soit autrement; & aujourd'hui rien n'est gratuit.

Dans la maison où je vous menerai, Milord, vous respirerez un air d'apprêt & de doctrine dès la loge du Suisse; sa liste a des rapports avec le catalogue d'un Libraire: bustes, vases, tableaux, estampes, cartes, machines; tout, depuis le vestibule jusqu'au garde-meuble, annonce le plus couru & le plus déterminé des *Connoisseurs*. Il est bon que vous sachiez, Milord, que l'on appelle ainsi tout homme riche que les Savans, les Beaux-esprits & les Artistes fréquentent pour son argent ou pour sa table, à charge de mettre la parole à

la bouche au généreux automate. Voici à peu près l'ordre de la journée de celui que nous allons voir. Chaque matinée ramene chez lui un essaim de Virtuoses de tous les genres : quelquefois des Naturalistes viennent lui annoncer des curiosités , ou réformer quelque article double de sa collection ; un autre jour , des Chimistes viennent faire jouer les fourneaux , & répéter à grands frais & avec beaucoup d'appareil de très-petites expériences , dont on lui laisse tout l'honneur ; quelquefois c'est un Bel-esprit qui vient lui communiquer un plan que celui-ci, après l'avoir entendu, imagine presque toujours avoir conçu & indiqué à son protégé. Peintres , Architectes , Sculpteurs , Musiciens , vous entendrez toutes ces especes-là dire qu'ils l'ont vu , qu'il a applaudi à leurs talens. Cela est passé en mode , & entraîne la vogue. Il faut absolument que tout talent , pour faire du bruit , puisse le citer & se faire honneur d'avoir été accueilli chez lui.

Loin cependant de posséder l'univer-

salité de connoissances, le goût sûr, le discernement exact & délicat, ce personnage fastueux n'est, comme je vous l'ai déjà dit, que l'organe passif de ceux qui l'environnent, & le truchement des préjugés qu'il est de l'intérêt de leurs cabales de lui inspirer. Venez, Milord, il est temps de nous y rendre.

Nous passâmes à l'instant même à l'Hôtel de ***. L'idée que le Comte venoit de me donner, fut pleinement justifiée. Depuis l'entrée du logis jusqu'au fond d'une enfilade de pieces de plain-pied où le Maître daigna nous recevoir, j'apperçus se développer par progression tous les symboles de la protection fastueuse & du goût affecté. Nous fûmes conduits dans la Bibliotheque ; c'étoit un long vaisseau, décoré de Livres richement parés, dans de très belles tablettes dont le couronnement étoit chargé de machines. Cette place étoit chauffée par un vaste fourneau ou poêle dont les formes étoient symboliques. A chaque distance, entre les tablettes,

étoient des bustes sur leurs pieds, que j'ai reconnus pour les effigies des Immortels les plus familiers du logis; au centre, en face de la porte, étoit celui du patron, le front ombragé de lauriers.

Un jeune Artiste étoit occupé, à une grande table, à ranger des pièces d'anatomie, très-bien exécutées en cire; un autre plaçoit par ordre des coquillages dans un tiroir partagé par cases, tandis que le Protecteur s'entretenoit avec deux personnages dont je parlerai tout à l'heure, & qu'il quitta pour venir nous recevoir.

Il nous promena avec faste, de sa bibliothèque dans son cabinet, de celui-ci dans son laboratoire, ensuite dans sa galerie; il commença l'explication de tout ce que nous y vîmes, & laissa aux deux personnages dont je viens de parler, le soin de l'achever. Je m'aperçus que de temps en temps il étoit en contradiction avec les étiquettes dont les objets étoient marqués, & que sa vue un peu basse l'empêchoit de

lire assez promptement pour nous dérober le besoin continuel qu'il avoit d'un souffleur. Après quelques instans de cette complaisance & de cet empressement orgueilleux de sa part, nous nous retirâmes.

Monsieur de *** me fit une visite : il fut content de l'admiration que je lui témoignai ; car quelques jours après, il me procura le plaisir de voir tout son Parnasse réuni ; c'étoit précisément ce que j'avois désiré avec ardeur. Probablement il en avoit autant d'envie que moi : ma qualité d'Etranger & de Voyageur lui donnoit sans doute lieu de présumer que j'étois très-propre à devenir un des véhicules de sa renommée.

Je me trouvai, le jour de l'invitation, au milieu d'une assemblée d'hommes dont la célébrité n'est assurément pas sans fondement ; mais de toutes les choses de ce bas monde, la renommée est précisément celle dont je me suis le plus fermement proposé de n'être jamais dupe. Il me fut impossible d'en-

trer dans toute l'énergie exclusive que cette Société me laissa voir, pour ce qui concernoit sa prééminence & sa propre réputation.

Une partie de ces Modernes illustres étoit déjà arrivée ; ils frondoient à l'envi, avec la plus sanglante amertume, tous ceux que la diversité des opinions, ou que l'opposition des intérêts empêchoit d'être leurs humbles admirateurs & leurs aveugles partisans. On annonça un Savant assez connu. O meurtre ! ô abomination, s'écria avec enthousiasme ce dernier : Messieurs, cela crie vengeance ! — De quoi est-il question ? lui demanda avec consternation le Maître du logis. — Du plus épouvantable des excès, d'une horreur dont le Ministère Public nous doit la plus éclatante satisfaction. — Comment ! vous me faites peur, répliqua l'autre. — C'est un forfait, un parricide. — Mais qu'est-ce ? — Une Comédie. — Quoi ! n'est ce que cela ? elle pourra peut-être nous faire rire. — Rire ! oh ! parbleu, Messieurs, vous n'en rirez pas. — C'est donc du

D*
hoin
parl
l'élé
Il n
mou
sur
En
poin
que
siége
voir
quel
Il o
Scén
tous
rien
terro
pou
parl
sieur
en
Effec
ache
tans
form

D*** ? dit malignement un petit homme, qui jusqu'alors avoit beaucoup parlé de ses Vers, de son bon goût, & de l'élégance de ses Ecrits. — Non, c'est... Il ne put achever, & jeta, avec un mouvement d'indignation, une Brochure sur une table. Le Comte la ramassa. En vérité, Monsieur, dit-il, ce n'est point là le sang-froid de cet Archimede, que vous nous retracez, pendant le siège de Syracuse. J'ai peine à concevoir de quoi il peut être question, & quel sujet peut si fort vous émouvoir. Il ouvrit, & se mit à lire une première Scène, que les Auditeurs trouvoient tous assez plaisante.... Mais je ne vois rien là ; dit le Maître du logis en l'interrompant. — Poursuivez, Monsieur, poursuivez, dit le premier qui avoit parlé, si vous pouvez, & vous, Messieurs, écoutez jusqu'au bout, si vous en avez la patience & le courage. Effectivement, le Comte n'avoit pas achevé trois Scènes, que tous les assistants éleverent confusément la voix, & formerent un éloquent choris d'invec-

tives & d'imprécations. J'ouvris de grands yeux ; mon introducteur rioit sous cape. Bientôt chacun voulut à son tour parcourir le libelle maudit. A peine en avoit-il feuilleté quelques pages , que la révoltante Brochure tomboit de ses mains , & qu'il crioit que c'étoit à lui qu'on en vouloit. Dans le transport de sa fureur grotesque , le Ragotin qui avoit parlé si avantageusement de ses Vers , porta sa main sur la garde d'une petite épée qu'il avoit au côté. Cet excès , s'écria t-il , n'est point de ceux dont on tire vengeance la plume à la main !... Son air de *Capitan* en lâchant cette menace , étoit si visible , que , malgré la gravité & l'importance des circonstances , un grand éclat de rire partit d'un bout à l'autre de l'appartement.

Tout le reste de la journée se passa en conseils & en résolutions de découvrir le téméraire anonyme , & à rêver d'avance au châtiment que le crédit du Maître de la maison & celui de la secte pourroient faire tomber sur un aussi
audacieux

audacieux mortel. Le Comte & moi, nous sortîmes en riant; nous fîmes promptement acheter la Brochure, qui nous divertit d'autant plus qu'elle nous retraça la scène que nous venions de voir, comme si l'Auteur en eût été le témoin oculaire.

Très-peu de jours après, cet Ouvrage fit un bruit étonnant dans tout Paris. Les vaines clameurs des Beaux-esprits irrités & du Protecteur furieux n'en firent pas moins; mais pour cette fois le Public, secouant un peu leur chaîne, qu'il avoit portée long-temps, s'amusa de sa plaisanterie, & siffla les plaignans.

Milord, me dit le Comte, je plains l'Auteur de cet Ecrit, malgré son triomphe; s'il avoit connu toute la profondeur des haines des hommes de cette espece, toute la noirceur de leurs cruelles jalousies, il auroit réfléchi avant de leur porter cette attaque. — Comment donc? & que pourroit-il arriver à celui qui poursuit avec justice des ridicules; qui n'enveloppe dans sa critique gaie & amusante, ni l'honneur

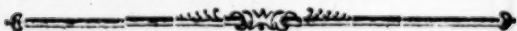
ni le caractère essentiel d'aucun citoyen ? — D'abord , repartit le Comte , il lui arrivera , si c'est un jeune homme qui débute dans la carrière , que plus il déploiera de talent , plus il excitera la crainte & l'envie. Tout sera mis en usage pour arrêter son essor & pour étouffer les dispositions ; les satires malignes , les critiques sophistiques & de mauvaise foi , les apparences imposantes & fausses d'un orgueilleux dédain ; en un mot , toutes les armes dont pourra s'aviser la cabale la plus adroitement & la plus cruellement méchante. Malheureusement , Milord , il y a bien des gens ici qui sont *moutons* , & à qui ces especes de considérations font une illusion que rien ne peut dissiper. Voilà donc un talent qui nous échappe : c'est ainsi que mille autres ont été enfouis ; c'est ainsi que l'orgueilleux esprit d'exclusion des factions , dans tous les genres , substituée au vrai génie , que quelque fierté & quelque esprit d'indépendance accompagnent toujours , l'élégance laborieuse & de convention ,

& la médiocrité adulatrice & rampante. L'accès à la protection, le chemin qui conduit aux honneurs, aux récompenses établies pour couronner les Arts, seront fermés à tout talent qui les contredit & les surpasse : tout ce qui avoit été institué pour perpétuer parmi nous les hommes habiles, au lieu d'être un objet d'émulation libre, est devenu la proie & le patrimoine d'un certain nombre de protecteurs, & d'une catégorie de protégés qui ne partagent qu'avec ceux qui sont de leur bord. — Mon cher Comte, j'imaginerois cependant que le Public, qui doit se trouver mal de ce despotisme, doit le fronder d'une manière à le faire évanouir bientôt. — Le Public, Milord, est composé de deux classes parmi nous : celle qui peut jouir des Arts, & qui, par ses préjugés & par ses goûts, en règle la marche & la destinée; malheureusement, c'est la moins nombreuse, la plus engouée, & la plus facile à séduire; l'autre n'a rien à dire; elle ne connoît ni les plaisirs ni les charmes des talens,

parce que sa pénurie a tiré une ligne de séparation éternelle entre eux. Personne ne réussira, s'il n'est prôné, parce que tout est malheureusement d'acceptation & de préjugés pour celle qui en juge ; & cela durera jusqu'à ce que , fatiguée elle-même du joug qu'elle a subi , l'ennui , la lassitude où le caprice le lui fasse rejeter. — En ce cas , je plains le débutant , à moins qu'il n'ait bien guetté cette époque. — Je le croirai fort heureux , pour moi , pour-suivit le Comte , s'il échappe à la vengeance du parti irrité , en rentrant paisiblement dans l'obscurité ; & si , la calomnie venant au secours de l'orgueil indigné , il n'éprouve pas les effets de quelque imposture bien systématique & bien noire. — Que me dites-vous là ? — Ce que je pense , & ce que je crains bien sincèrement pour cet homme d'esprit , dont les faillies nous ont fait rire de si bon cœur l'un & l'autre , & que je voudrais connoître , par des motifs bien opposés à ceux de ces Messieurs.

Après cet entretien , nous passâmes chez notre ami Bouillac , que nous n'avions pas vu depuis plusieurs jours. Sa longue absence commençoit à nous donner quelque inquiétude à l'un & à l'autre ; elle augmenta , quand on nous dit qu'il avoit disparu depuis vingt-quatre heures , & qu'on ignoroit absolument ce qu'il étoit devenu. Nous fîmes , pendant les jours suivans , de vaines recherches pour retrouver sa trace ; nous ne pûmes rien apprendre. Mon amitié pour lui prit l'effroi , & je n'entendois parler d'aucun suicide , malheur assez commun actuellement ici , ni d'aucun assassinat , sans craindre que mon malheureux ami n'en fût l'objet ou la victime. La connoissance que j'avois des qualités de son ame , dont la force & la gaieté s'étoient toujours réunis pour braver les disgrâces , me rassuroit sur un trait de folie dont je le croyois incapable ; mais rien ne calmoit mes craintes sur l'autre conjecture ; elle me tourmenta vivement pendant quelques jours , au bout

desquels mon ami reparut. Je supprime ; sur ses instances , les causes du moins mérité de tous les malheurs : je ne veux faire rougir personne.



CHAPITRE XI.

*Réflexions qui pourront être utiles à mes
Compatriotes & à d'autres.*

Nous passons , nous autres Anglais , pour de grands faiseurs de politique ; & en tous lieux on nous suppose , avec justice , une démangeaison irrésistible de nous égarer sur des matieres d'Etat. Cette idée , que nous ne justifions que trop souvent , aura sans doute excité déjà d'impatience & l'étonnement de mes Lecteurs. Quoi ! pas un petit mot encore , pas un trait de critique sur les affaires & la situation politique de la France ? Je puis protester que , pendant six mois de séjour que je viens de faire à Paris , je ne me suis point aperçu , encore bien moins occupé , d'avoir

changé de domination. Un Citoyen honnête, paisible, sans ambition, sans humeur & sans enthousiasme, les respecte & les trouve toutes bonnes. Mon silence à cet égard est fondé sur une expérience que tous ceux de mon caractère feront après moi, & sur une maxime dont j'ai cru devoir me pénétrer avant de m'embarquer pour mes voyages; c'est qu'il est très-sage de voir le monde pour s'y instruire, & que rien n'est plus impertinent ni plus fou que de le parcourir dans la vue d'y semer des oracles, ou d'y causer une réforme : l'homme sensé qui voyage, doit, sur toutes choses, se mettre en garde contre les préjugés qui lui sont inculqués par les habitudes de sa jeunesse, & se défier des antipathies qu'il a sucées sur le sol qui l'a vu naître. Personne, selon moi, n'est moins propre qu'un Anglais à décider de la constitution & de la politique de la Nation Française; & les Français, qui se sont avisés de prononcer & de trancher sur les mêmes points parmi nous,

sont tombés alternativement dans des extrêmités absurdes & ridicules. La prévention, les haines, l'engouement, la manie nous ont barbouillés & enluminés tour à tour de couleurs opposées; & les unes & les autres étoient également infideles & trompeuses.

On trouvera la preuve démonstrative de la fausseté de tous ces jugemens nationaux, dans les éloquantes rapsodies qui s'imprimoient il y a quelque temps à Londres, sous le titre d'*Annales Politiques & Littéraires*. Avec quelle effronterie l'audacieux Folliculaire abusoit de sa copieuse & ronflante phraséologie, pour débiter tout ce que les préjugés les plus grossiers déguisoient & travestissoient à ses yeux prévenus! Avec quelle inconséquence il entrelaçoit les visions insensées avec les diatribes qui lui étoient dictées par le ressentiment de ses prétendues injures personnelles, & par l'orgueil le plus irritable & le plus risiblement impertinent! Quand l'ingénieux & aimable Saint-Evremont, fugitif de sa patrie,

vint chercher un asile parmi nous , le bel-esprit , l'homme de plaisir dut rencontrer un accueil proportionné à ces qualités personnelles , dans une Cour où l'on se piquoit de galanterie ; de délicatesse & de goût. Lorsque le profond & sublime Montesquieu s'y réfugia , il y fut admiré , il l'est encore : mais quel droit avoit de prendre de l'humeur , un Rhéteur ampoulé & furieux , un brouillon , qui ne devoit sa célébrité qu'aux esclandres que lui firent hasarder ses prétentions incommensurables ? Une Nation dont le caractère est assez solide ; de l'aveu de tout le monde , ne pouvoit-elle négliger & siffler , même sans barbarie , un pareil personnage ? Ne fût-ce que par la raison que n'entendant point ses phrases , elle étoit excusable & heureuse de ne pas être éblouie par son clinquant ?

Je n'ai point envie de parodier ces extravagances ; & la multitude des têtes foibles , que ses déclamations fausses & effrontées entraînoient , ne me tente nullement de prendre ma revanche.

J'avoue au contraire mon incapacité : je la donne sans rougir pour excuse de la répugnance que j'aurai toujours à m'embarquer dans la discussion des matieres délicates & obscures des administrations publiques. Mon principe est de les respecter , & de m'y soumettre par-tout. Quand on voyage chez un Peuple , & à plus forte raison quand on y a trouvé un asile , il faut faire ses efforts pour s'accommoder à ses usages , ou du moins il faut savoir les respecter , & permettre qu'il le conduise en paix , suivant sa méthode. Si jusqu'à ce moment j'avois eu le malheur de lâcher quelque chose qui ne ressemblât point à une opinion privée que je suis toujours prêt à soumettre aux décisions générales ; si j'ai prononcé sur quelque point d'une maniere péremptoire ou offensante , je me rétracte , & je déclare encore un coup mon aversion contre tous les oracles, en abjurant ceux qui auroient pu m'échapper.

L'hiver étoit prêt à finir , & le printemps alloit ramener les beaux jours :

c'étoit le temps où je m'étois proposé de reprendre ma course. Pour avoir une juste idée du Royaume , j'avois conçu la nécessité de visiter les vastes & nombreuses Provinces, & je m'apprêtai en effet à quitter Paris. Je n'entreprendrai point cependant mon Lecteur des détails de mes diverses incursions dans différentes parties de la France; ils leur sont trop familiers pour piquer la curiosité, & l'on connoît les disparités morales qui en rendent le séjour bien différent de celui de la Capitale. On y retrouve fréquemment la trace de cet honneur pur & sensible, & de cette loyauté qui formerent long-temps le caractère Français. La cordialité, la franchise, l'hospitalité y ont encore un asile. Notre judicieux Voyageur *Brydone* avoit tort d'exclure du Continent ces familles, au sein desquelles la candeur, l'union, la tendresse mutuelle fixent le bonheur social le plus touchant & le plus pur. Quoi qu'il en dise, il n'est pas nécessaire de voguer jusqu'en Sicile, pour trouver ce spec-

tacle enchanteur pour le cœur & les yeux d'un Philosophe sensible. J'ai fréquenté des maisons dans les Provinces, où j'ai trouvé l'exacte & intéressante image de nos familles respectables de l'intérieur de l'Angleterre. La plupart des chefs de celles de France m'offroient même un trait précieux de plus : vieillis sous le fardeau des armes, blanchis au service de leur pays, à la même humanité, à une candeur, à une simplicité égales, ils joignoient un usage du monde plus décidé, une politesse plus développée & plus douce. C'est en jugeant de la Nation par ces anciens serviteurs qui retournent, à l'ombre de leurs lauriers, goûter, dans une heureuse aisance, la paix domestique, que l'on sent l'avantage que le Monarque a d'y commander au meilleur, sans comparaison, de tous les Peuples. C'est dans leur entretien que l'on puise la conviction, que le Sujet Français est également, dans les revers & la prospérité publiques, celui qui naît avec le plus de dispositions à faire membre du
Corps

Corps civil & politique où l'ordre des destinées l'a placé.

La plupart de mes Compatriotes ne connoissent de la France que ce gouffre immense & impur , où se réunissent toutes les scories de la Nation , parmi les Arts & au sein tumultueux du faste le plus insensé : c'est à Paris qu'ils s'arrêtent. Quelques-uns font un séjour passager dans les villes principales , qui , en raison de leurs richesses & de leur considération, sont habituellement souillées par les émanations infectes de la Métropole. Pour moi , j'ai bien lieu de me louer de ne m'en être pas tenu à la fréquentation de ces tourbillons fatigans de ces bruyantes cohues , où les passions des hommes se servent en esclaves , ou se heurtent avec fureur , d'une manière assez uniforme chez tous les Peuples. Dans les lieux qui en sont éloignés , j'ai constamment trouvé l'occasion de saisir l'humanité sous un point de vue estimable , & qui me l'a fait chérir ; il a servi à défendre mon cœur d'une misanthropie que le spectacle de

tous ces grands théâtres de l'intérêt & des vices lui auroient inspirée sans retour.

Dans une immense Capitale, tous les objets se noyent & se déguisent : l'industrie criminelle vient au secours de ceux dont l'indigence suit les dissipations : chaque pas offre un écueil d'autant plus dangereux qu'il est couvert : on abuse de tout ; les titres les plus distingués servent d'enveloppe & d'égide à des personnages avilis & trompeurs : aussi l'habitude d'y vivre finit par nous pénétrer d'une défiance perpétuelle & générale, & nous prescrit la réserve la plus négative ; elle flétrit, elle dessèche l'ame, & la dépouille, par raison, de son penchant à la bienfaisance. On est obligé de se mettre sans cesse en garde contre les apparences, & cette précaution s'étend aux réalités. Les sociétés particulières ne peuvent former que des cotteries resserrées, dont l'accès est difficile, en raison de la méfiance universelle dont une prudence forcée les contraint à s'environner. Ces circonstances nécessitées

serment, à la plus grande partie des Etrangers, toutes les avenues de ce qu'à Paris, on peut avec raison, appeler la *bonne compagnie*. C'est assurément la cause principale du danger presque inévitable, pour les arrivans, de tomber dans la mauvaise; l'oisiveté ne tarde point à les y entraîner; celle-ci leur tend les bras par ce système; l'autre se laisse chercher, &, au premier abord, elle ne présente que la réserve la plus décourageante & de rebutantes exceptions.

Mes Compatriotes me permettront de leur dire, avec bien du chagrin, que de tous les Etrangers, il n'en est point pour qui ces premiers obstacles soient plus difficiles à surmonter que pour eux. J'ajouterai que c'est un effet de la justice malheureuse qu'ils mettent les honnêtes gens dans le cas de leur rendre. Le nom Anglais, si respecté dans le Monde politique, est devenu dans la Société ordinaire, chez les Peuples Etrangers, le signal & la dénomination de la duperie fastueuse; de l'extravagance la plus coupable, & du

libertinage le plus effréné. La frénésie révoltante qui déshonore presque toute notre jeunesse dans les diverses parties du Continent, réduit ceux qui sortent de chez eux avec de meilleures dispositions, au seul commerce des courtisanes, des aubergistes & des escrocs. Le danger de ces derniers est d'autant plus grand à Paris, qu'il y a une différence entre les mauvais sujets de cette Capitale & ceux de Londres : quand les premiers sont parvenus à se dépouiller, par leur désordre & leurs folies, jamais ils ne se présentent un pistolet à la main sur les grandes routes, mais ils s'exercent à faire sortir décemment nos bourses de nos poches, sans se donner la peine hasardeuse & incivile d'y fouiller.

Je donnerois volontiers un conseil à tous les Anglais qui voudroient séjourner quelque temps à Paris avec agrément ; ce seroit de commencer par habiter pendant quelque temps une ville du second ordre, avant de se hasarder sur le pavé glissant de la Capitale ; d'y retenir sur-tout les saillies bisarrement

prodigues de cet orgueil puéril avec lequel nous nous targons de nos richesses : elles ne font que préparer les esprits à aviser aux moyens de nous depouiller sans scrupule. Sous les yeux & la conduite d'un Mentor prudent & sensé, on y apprendroit d'abord passablement la Langue Française ; on commenceroit à y apprendre ce ton d'urbanité, que les gens d'un certain ordre possèdent dans les Provinces comme dans la Capitale ; on s'y familiariseroit avec des êtres d'un commerce agréable & doux ; il serviroit à nous défaire de notre première nuance de gaucherie originelle, & à nous préparer à celui des Sociétés estimables & polies de Paris. On n'y débarqueroit pas du moins avec cette rudesse qui, les trois quarts du temps, nous rend si étrangers pour les autres, & si embarrassans pour nous-mêmes. Nous parcîtrions avec aisance dans les cercles, où, jusqu'à présent, notre manque de savoir-vivre nous a empêchés d'apprécier & de goûter celui d'autrui. Nous ne serions plus

dans la malheureuse tentation & dans la nécessité presque de nous livrer à l'indulgence séduisante & à l'accueil faux & intéressé de tous les dévaliseurs mâles ou femelles.

Je m'apperçois qu'un zele outré m'appesantit sur cette leçon. Mes Lecteurs, fatigués de mes répétitions continuelles, désirent sans doute de me voir loin de ce Paris qui me les suggere. Je ne doute pas non plus qu'une multitude de personnages ; qui peuvent avoir part aux réflexions critiques que j'ai hasardées , ne soient bien aises de me voir abrégér mon séjour & mes censures. Pour me rendre à leur impatience , je vais monter en carosse avec mon ami, & , à travers quelques belles Provinces, gagner les cantons Helvétiques, d'où j'irai vérifier, autant qu'il sera en mon pouvoir, les belles choses que l'on dit de l'antique Ausonie, & les caricatures dont on surcharge vraisemblablement la peinture morale, politique & religieuse de l'Italie moderne. Je jugerai, par l'empressement avec lequel le Publie

recevra cette seconde Partie de mes Voyages , du désir qu'il pourra ressentir d'en avoir la suite. Encore un mot , & je prends congé de la France & de lui.



C H A P I T R E X I I .

*Départ. Projet d'établissement , & réflexions sur la seconde éducation.
Tableau de la retraite d'un homme fameux.*

JE quittai Paris , accompagné de Bouillac : son attachement pour moi l'auroit porté à m'accompagner encore pendant tout le reste de mes voyages ; mais un retour favorable de la Fortune, qui l'avoit persécuté depuis son berceau, sembloit enfin s'apprêter à le dédommager d'un long enchaînement de disgrâces & de contradictions. Il s'agissoit de profiter de l'heureux caprice d'une Déesse aussi volage ; & la persuasion où je suis qu'il peut avoir pour mon ami

les plus heureuses conséquences , sert à adoucir la plus sensible de toutes les séparations.

Bouillac vint néanmoins avec moi jusques chez mon ami le Comte de *** , dont le projet étoit de passer la belle saison dans une Terre qu'il possède sur les frontieres de la Champagne , presque à l'entrée de la Bourgogne. Je vais rapporter à mes Lecteurs le dernier entretien que nous eûmes ensemble. Il m'y communiqua un projet dont j'ai si bien senti l'utilité pour mes Compatriotes , que je ne puis me résoudre à le passer sous silence. Il pourta servir assez naturellement de conclusion à tout ce que je viens de dire dans les récits de mes deux Voyages à Paris.

La premiere éducation , me dit-il ; que reçoit la Jeunesse dans les Colléges ou pendant le cours d'une institution domestique , ne sert tout au plus qu'à faire soupçonner l'aptitude des esprits : circonscrire dans ses objets & dans ses moyens , elle n'en développe point l'étendue ; elle est encore moins propre

à donner le ressort nécessaire au cœur , & à inspirer l'esprit de conduite , le plus essentiel de tous les attributs d'un homme du Monde : généralement , quelque soignée qu'elle puisse être , elle suffit à peine à poser le fondement de ce qu'il pourroit devenir , même en travaillant encore long - temps après qu'elle est finie , au déploiement de son intelligence ; & il ne faut pas moins que la fréquentation raisonnée de ses semblables , une suite d'événemens personnels , & des leçons désagréables , pour qu'il acquiere la consistance qu'il est si important de donner aux principes de ses actions. Cette dernière partie est bien plus difficile que la première : sans contredit c'est la plus indispensable.

Aussi-tôt que l'adolescence fait étendre un peu la liberté à la suite de la contrainte où l'on tient d'ordinaire l'enfance , le fruit des premières leçons dont on a pénétré celle-ci , est perdu par toutes les impulsions qui se réunissent pour les anéantir. L'inapplication sert

à dédommager de la contrainte passée ; elle seconde le goût naturel pour les plaisirs , dont les sens commencent à sentir l'aiguillon ; l'oisiveté lui livre bientôt l'ame toute entiere. Des instructions dégoûtantes , parce qu'elles étoient forcées , s'effacent bientôt de la cire molle où elles furent empreintes ; & la foiblesse des facultés intellectuelles , sans faire obstacle aux sentimens des voluptés , empêche d'appercevoir l'illusion des jouissances ; elle occasionne une frénésie qui ne fait plus trouver que de l'amertume & de l'aridité dans tout ce qui n'est que purement utile.

La plupart des jeunes gens qui sont nés avec un rang distingué & une fortune considérable , se perdent ainsi dès leur début dans le monde : voilà les causes & les principes de ces courses déshonorantes , par les extravagances & les folies qu'ils y commettent ; l'origine de ces prodigalités honteuses & révoltantes , de ces premiers délires , d'où naissent ces habitudes vicieuses qui sont souvent de tout le reste de leur

vie un long tissu de débauche & d'ignorance. Voilà comment la Patrie est souvent privée d'un homme d'Etat, d'un Héros; comment une famille voit celui qui auroit pu faire son plus bel ornement, converti en un être méprisable, qui couvre d'ignominie un grand nom, qui flétrit tout son éclat, & fond sa substance dans ses dissipations avilissantes.

Après des temps à demi barbares, Milord, le mérite principal d'un Gentilhomme se mesuroit, par des raisons assez naturelles, sur son aptitude & son habileté dans les exercices du corps: ce que l'on peut appeler la seconde éducation, étoit confiée à des Ecuyers: Instituteurs à la fois de deux animaux d'espece différente, celui à deux pieds étoit rarement l'être qu'ils savoient le mieux façonner. Aussi, à mesure que les Siecles s'éclaircissent, les Académies équestres diminuent tous les jours de considération & de nombre; ce n'est plus qu'un très-petit fleuve dans l'opinion. Mais pourqu'il ne pas substi-

tuer , dans la pratique , ce qui manque & ce qui seroit bien plus utile ? Pourquoi ne pas former un plan d'institutions capables de développer les talens & d'inspirer les vertus publiques , dont la gloire & le bien de la Société pourroient être les fruits ? Les secours d'une semblable éducation seroient sans doute plus nécessaires à la jeunesse Anglaise qu'à toute autre , & les fruits plus précieux à un pays où tous les hommes qui viennent au monde avec quelque fortune & quelques distinctions , apportent , pour ainsi dire , en naissant , une vocation publique. Je sens qu'il seroit difficile de réunir des Instituteurs habiles & capables de dégoûter de l'ivresse des plaisirs faux , pour semer des fleurs de la gloire & de l'émulation , les sentiers qui conduisent à la volupté noble & sublime d'être grand , utile & éclairé. Quelque mal aisé que soit un tel choix , il n'est point impossible ; le caractère & l'appât des récompenses pourroient en venir à bout. La profession trop avilie d'Instituteurs est indispensablement

disposablement la plus intéressante de toutes ; ce seroit une justice que de la rendre glorieuse & lucrative en proportion.

Cent fois , dans mes rêveries , j'ai roulé dans ma tête un plan analogue à ces idées , & je pense que l'aide & le concours de quelques Anglais pourroient en donner l'exemple. Je prévois que la dépense que de semblables établissemens entraîneroient , seroit fort considérable : mais qu'on la compare avec les sommes immenses que les parens prodiguent tous les jours , pour avoir à déplorer les équipées éclatantes qui ne font qu'afficher ridiculement leurs héritiers chez l'Etranger ; & l'on verra non-seulement l'économie morale, mais même l'économie pécuniaire se reproduire de tous les côtés.

Ce début intéressant m'engagea à prier Bouillac d'entrer dans quelque détail ; il le fit à peu près ainsi. Observez d'abord , s'il vous plaît , Milord , que les principes équivoques du Lord *Chesterfield* ne serviroient nullement de

base au plan d'éducation que je voudrois tracer. Il tendroit bien , à la vérité , à former les Eleves pour le grand monde ; mais on peut en avoir tous les airs & le ton , sans cette dépravation raisonnée du cœur , dont il vouloit faire un système à son fils , & sans cette caricature de Petit-Mâitre qu'il lui recommandoit d'une maniere si peu réfléchie.

L'instruction n'est jamais aussi parfaite & aussi prompte , que lorsqu'elle est agréable & sans apprêt : elle doit plutôt résulter des entretiens que des leçons. Un pédagogue l'impose & l'inculque avec une force qui , agissant , pour ainsi dire , sur un corps élastique , lui laisse la faculté de revenir dans son premier état , après un choc prompt & violent. Un compagnon aimable l'insinue , au contraire , & la fait chérir : il prépare par l'agrément à une étude , qui , au lieu de ses épines accoutumées , n'offre à l'émulation réveillée & à la curiosité piquée que la douceur de se satisfaire.

Avec un caractère propre à suivre cette méthode , il faudroit à nos Instituteurs un grand fonds de connoissances réelles , & des talens véritables. Je voudrois qu'ils réunissent entre eux toutes les Sciences , & qu'ils les eussent saisies du côté de l'utilité & de leurs agrémens à la fois. Il faudroit sur-tout qu'ils fussent doués de cette sagacité propre à ne leur en faire communiquer à leurs Eleves , que ces élémens solides & généralisés que doivent avoir , de toutes les connoissances , des hommes faits pour présider à une Société politique.

Loin de renfermer les Eleves dans une espece de collège , il faudroit qu'ils en sortissent perpétuellement pour communiquer avec le monde , & que tous les êtres de la Société , faits pour leur servir de modeles , eussent aussi un accès facile & même attrayant jusqu'à eux. Je voudrois de bonne heure les apprivoiser avec la jouissance modérée des plaisirs honnêtes & décens , leur apprendre à en cueillir la fleur , & à faire , par ce moyen , de ces passions

fougueuses dont ils pourroient abuser, les instrumens de leur félicité & de leur gloire. Chacun des Eleves ne ressembleroit point à un Ecolier qui tremble aux accens de la voix menaçante d'un Précepteur, mais à un ami qui chemine dans les premières avenues du monde, à l'ombre & sur l'appui de l'expérience d'un ami qui en a déjà parcouru les détours. De bonne heure il s'y accoutumeroit aux douceurs que peut procurer l'opulence ; & par l'habitude des aïssances & du luxe qui conviendroient à son rang & à sa fortune, il apprendroit à ne point tomber dans les écarts de la prodigalité, & à apprécier le lamentable & faux relief que l'on croit souvent se donner par le clinquant d'un faste énorme.

Bouillac me communiqua le détail écrit de tous les moyens par lesquels on pourroit réaliser son idée : je vis clairement que, dirigé par un entendement fin, qui l'auroit une fois bien faisie, un certain nombre d'Eleves pourroient, au bout de quelque temps,

faire honneur à l'Angleterre , dont ils seroient sortis , après avoir agréablement passé leur temps chez les Etrangers , & fait tous leurs Voyages d'une maniere honorable & utile , moyennant mille livres sterling par année. Cette somme ne forme pas la dixieme partie de celles que consomment leurs folies ou leurs débauches , & racheteroit un temps précieux , perdu si souvent infructueusement , sous la conduite de tant de misérables pédagogues Helvétiens , lors même qu'il n'est point honteusement dissipé en excès deshonorans. Je désire que mes Compatriotes puissent connoître & réaliser un projet aussi intéressant pour eux.

En nous entretenant fort en détail des objets divers qui étoient relatifs à son plan , nous arrivâmes au Château de * * *. Le Comte nous reçut avec son aménité & sa politesse ordinaires ; j'y passai huit jours des plus délicieux de ma vie , dans la société de quelques amis agréables & sensés. Je ne vois plus rien dont je puisse entretenir mes

Lecteurs , que la description de quelques scènes pompeuses & magnifiques des plaisirs que se donnoit , dans notre voisinage , un mortel dont le nom seul seroit propre à transfir d'horreur & d'effroi tous ceux dont l'ame est douée de sensibilité , & à faire frémir d'indignation tous Citoyens qui , malgré la corruption des temps , auroient conservé quelques traces de cette humanité bienfaisante & énergique , qui nous intéresse au malheur & à l'oppression de nos semblables.

Le soir même de notre arrivée , tandis que mes yeux erroient sur la campagne des environs , & qu'ils admiroient l'aspect & la situation d'un superbe Château qui étoit à deux milles de nous , cet édifice parut soudain magnifiquement illuminé d'un bout à l'autre ; de toutes les parties des superbes jardins dont il est environné , s'éleverent au moment d'innombrables fusées ; elles mêlerent leur fracas aux reprises d'un orchestre dont les échos multipliés apportoit les accords jusqu'à

nous , dans la tranquillité de la nuit. Je jugeois que le Maître de ce lieu de delices donnoit une fête , & je demandois qui il pouvoit être ? Bouillac se hâta de me répondre , & il le fit avec toute la chaleur de l'indignation.

Composé monstrueux d'insensibilité & de lubricité le Maître de ce Palais enchanté , assis sur les dépouilles de ceux dont il a exprimé jusqu'aux larmes & au sang , ose appeller les plaisirs , pour se distraire des regrets & de la rage de n'avoir plus de victime à déchirer. A sa voix , le faste amène la débauche effrontée , la basselle rampante ; & le séjour du monstre se remplit de parasites & de femmes perdues. A côté du goufre où il jouit des fruits de ses larcins & de ses dégradations , le Cultivateur malheureux repasse dans l'amertume de son ame , le souvenir de ses vexations ; le Citoyen consterné dit en passant : Voilà donc les joies odieuses qui couronnent les crimes qui m'ont dépouillé ! Voilà donc la punition des maux que la perversité m'a fait souffrir !

Heureux encore de n'en avoir point le spectacle mortifiant & douloureux, dans les lieux où sa prospérité le mit autrefois dans le cas de signaler ses fureurs ! Après cette violente apostrophe, nous tournâmes le dos au spectacle affligeant des plaisirs d'un être aussi détesté, & nous tâchâmes de perdre cette idée déchirante, dans l'entretien des personnes honnêtes & estimables que notre Hôte avoit rassemblées.

Je passai encore huit jours au Château de ***, au bout desquels Bouillac me quitta. De mon côté, je dirigeai ma route vers l'Alsace, d'où je me propose d'aller simplifier un peu mes idées, & épurer mes mœurs, dans le commerce des habitans sans faste des Treize Cantons.

Fin ^{de} du troisieme & dernier Tome.



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Réflexions sur les malheurs du Pauvre. Académie des Quarante.* Page 1

CHAP. II. *Dîner avec des Auteurs.* 12

CHAP. III. *Bal de l'Opéra ; aventure du Bal.* 27

CHAP. IV. *Défaut de l'éducation des deux Sexes parmi les gens de distinction.* 43

CHAP. V. *Opéra de Paris. Musique Française. Influence de ce même Spectacle sur les mœurs.* 69

CHAP. VI. *Comédie Française. Causes morales de la révolution arrivée dans le goût des compositions dramatiques Françaises. Acteurs ; autres Spectacles.* 94

- CHAP. VII. *Eloquence. Le spectacle des Loix & du Barreau.* 117
- CHAP. VIII. *Prédicateurs célèbres. Comparaison de ceux-ci aux Prédicateurs Anglais.* 128
- CHAP. IX. *Etat actuel des autres Arts libéraux ; Sculpture , Peinture , Architecture. Retour sur la Musique ; digression sur les Poètes.* 147
- CHAP. X. *Bibliothèques publiques , Cabinets. Protection & encouragement pour les Sciences & les Arts.* 175
- CHAP. XI. *Réflexions qui pourront être utiles à mes Compatriotes & à d'autres.* 198
- CHAP. XII. *Départ. Projet d'établissement & réflexions sur la seconde éducation. Tableau de la retraite d'un homme fameux.* 211

Fin de la Table du Tome III.



es
7
s.
i-
28
ts
r-
;
47
,
e-
s.
75
re
u-
08
e-
de
un
11